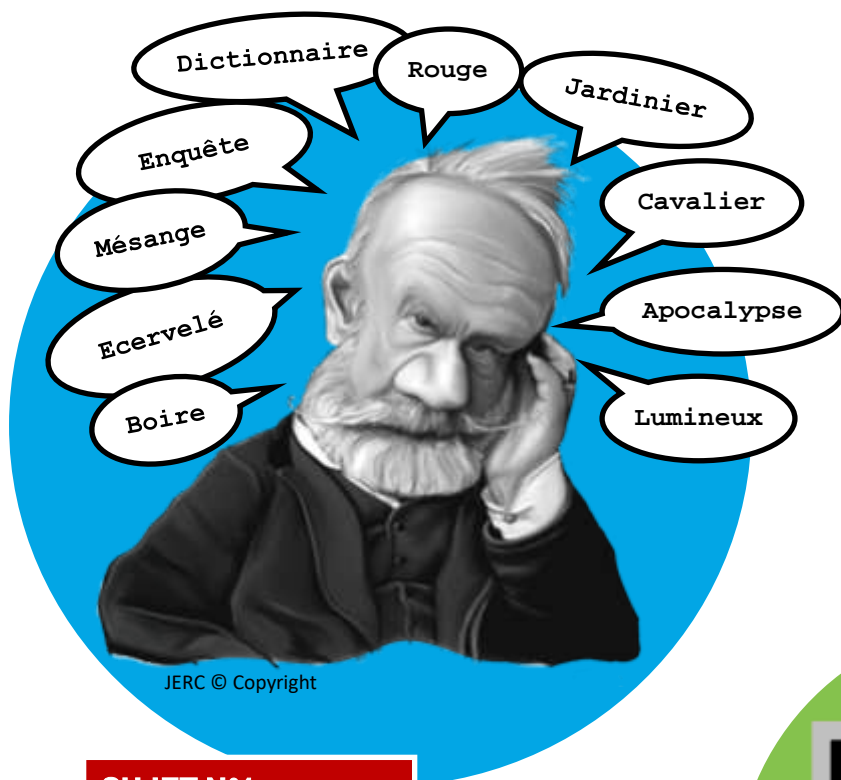


**PRIX
VICTOR HUGO
2022**

**Recueil de
nouvelles
& poésies**



LES SUJETS 2022



JERC © Copyright

SUJET N°1 (Jeu de mots)

Créez une histoire à partir des 10 mots suivants :

- Boire
- Ecervelé
- Mésange
- Enquête
- Dictionnaire
- Rouge
- Jardinier
- Cavalier
- Apocalypse
- Lumineux



SUJET N°2 (Vous allez l'aimer !)

Ecrivez une lettre d'amour



SUJET N°3 (Ne restez pas en panne d'inspiration !)

Du jour au lendemain,
tout l'internet mondial s'arrête ...

JURY 2022

Emmanuelle DELEDICQ, Mélanie MIGNOT, Carine MIRANDA, Florence MORET et André VILLATE - Elus municipaux de Fonbeuzard

Sylvette LABAT - Animatrice de l'atelier d'écriture de Fonbeuzard

Karine LOZANO - Librairie "Les Passantes" (L'Union)

Loïc JAN - Auteur bauzifontin

Nathalie CHACON et Catherine DJELLAoui - Lectrices assidues

Bernard VILLEGA - Lecteur attentionné

ORGANISATEURS

Patrice GRAFFOULIERE et Paulette PIQUEMAL – Elus municipaux de Fonbeuzard

REMISE DES PRIX

Le 4 novembre 2022 avec textes choisis et lus à haute voix par l'association balmanaise Vent de Mots

LES TEXTES ET LEURS AUTEURS

SUJET 1 - POÉSIES

Prix Victor Hugo	Fanny Salat	<i>Les âges de la vie</i>
Prix Vert	Noa Ascaro (12 ans)	<i>Ecologie</i>
Autres participants	Florian Ascaro	<i>Fanfaronnade</i>
	Marie Combernoux	<i>Un cavalier et le jardinier</i>
	Josiane Dupuy	<i>Histoire courte</i>
	Gilbert Nougué	<i>Rêve de Jeunesse</i>

SUJET 1 - NOUVELLES

Prix de la Malédiction	Sarah Bottarel	<i>La légende de Novaretti</i>
Prix Jean de la Fontaine	Corine Blouquy	<i>Petite histoire naturelle impitoyable</i>
Prix de la Création	José Gonzales	<i>Le pêcher de la gourmandise</i>
Prix de la Passion	Eric Trigance	<i>Le jardinier amoureux</i>
Prix du Polar	Nino Mesuil (14 ans)	<i>Enquête, Cognac et religion</i>
Autres participants	Léonce Bénédeyt	<i>A chacun son Everest, Biodiversité</i>
	Margot Bottarel	<i>L'art de l'éclipse</i>
	Francine Bounaud	<i>Intervention abusive ou nécessaire</i>
	Gilles Cézérac	<i>Le Cantonnier</i>
	Agnès Rhode	<i>Qu'importe le Maître...</i>
	Michel Roulleau	<i>Le vol de la Voiturette bleue</i>
	Paquita Sabaté	<i>Brève de piscine</i>
	Rachid Salama	<i>L'Envoyé</i>

SUJET 2 - POÉSIES

Prix de la Ritournelle	Françoise Blanc Rouffiac	<i>Un été comme les autres</i>
Prix du souvenir	Annie Pialot	<i>Lettre posthume à Claudine</i>
Prix des belles-sœurs	Deborah Hutton	<i>L'Interdit</i>
	Virginie Sammut	<i>Le chemin de votre cœur</i>
Autres participants	Marie Combernoux	<i>Lettre d'Amour</i>
	Elisabeth Jacques	<i>Ce Petit Ange...</i>
	Agnès Rhode	<i>A Tire D'Ailes</i>
	Michel Roulleau	<i>La Cavaleuse</i>

SUJET 2 - NOUVELLES

Prix de la Flamme_	Aurore Aussaresse	<i>Mon très cher amour</i>
Prix Casio	Christian Goller	<i>La belle et la bête de somme</i>
Prix Coup de Poing	Julien Lacaze	<i>Momone</i>
Autres Participants	Sarah Bottarel	<i>Une Lettre Pour Toi</i>
	Evelyne Cocault	<i>A Toi Qui m'a Envoutée</i>
	Michèle Fau	<i>Rouletabille</i>
	Laurence Ferré	<i>Mon Père</i>
	Sylvie Massol	<i>La lettre inutile</i>

SUJET 3 - NOUVELLES

Prix de la fibre	Christel Lacroix	<i>Nous sommes jeudi</i>
Autres participants	Christine Charles	<i>Un Jour sur la Terre</i>
	Jacques Elbaz	<i>Et si on inversait les rôles</i>
	Marie-Laurence Ignacimouttou	<i>Du jour au lendemain...</i>

Victor Hugo

Demain, dès l'aube...

Texte intégral
Extrait du recueil "Les Contemplations" (1856)

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo

Mauvaises langues

(1865)

*Un pigeon aime une pigeonne !
Grand scandale dans le hallier
Que tous les ans mai badigeonne.
Une ramière aime un ramier ! [...]*

*L'ara blanc, la mésange bleue,
Jettent des car, des si, des mais,
Où les gestes des hoche queue
Semblent semer des guillemets.*

*- J'en sais long sur la paresseuse !
Dit un corbeau, juge à mortier.
- Moi, je connais sa blanchisseuse.
- Et moi, je connais son portier. [...]*

*Le geai dit : Leurs baisers blasphèment !
Le pinson chante : Ça ira.
La linotte fredonne : Ils s'aiment.
La pie ajoute : Et caetera.*

Victor Hugo

Rosa fâchée

*Extrait de
"Les chansons des rues et des bois"*

Une querelle. Pourquoi ?
Mon Dieu, parce qu'on s'adore.
À peine s'est-on dit Toi
Que Vous se hâte d'éclore.

Le coeur tire sur son noeud ;
L'azur fuit ; l'âme est diverse.
L'amour est un ciel, qui pleut
Sur les amoureux à verse.

De même, quand, sans effroi,
Dans la forêt que juin dore,
On va rôder, sur la foi
Des promesses de l'aurore,

On peut être pris le soir,
Car le beau temps souvent triche,
Par un gros nuage noir
Qui n'était pas sur l'affiche.

Une heureuse initiative

Cette année, en complément des participations traditionnelles d'auteurs débutants ou confirmés, nous avons eu le plaisir de recevoir une contribution collective.

En effet, sous la houlette de Madame Montoya, huit élèves de CE2 du groupe scolaire Buissonnière ont travaillé, en petits groupes, sur le sujet numéro 1.

Découvrez ci-dessous le fruit de leurs efforts, ainsi que la participation improvisée de leur maîtresse qui a tenu à montrer l'exemple.

Le cavalier de l'apocalypse

Il était une fois un jardinier écervelé qui buvait du sang de mésange. Au même moment, un cavalier rouge enquêtait sur le jardinier. Quand le cavalier arriva, le jardinier était en train de boire et de lire son dictionnaire lumineux. Le cavalier a cru que c'était l'apocalypse.

Milo, Lucas et Naël (CE2 école élémentaire de Fonbeauzard)

Le cavalier énervé

Un cavalier fait des enquêtes pour que ça soit l'apocalypse. Il en a marre des jardiniers habillés de rouge qui regardent les mésanges bleues boire. Le soir, les jardiniers regardent leur dictionnaire avec leur lampe lumineuse pour savoir ce que veut dire "écervelé".

Maïwenn et Lara (CE2 et CE1 école élémentaire de Fonbeauzard)

L'enquête du cavalier

Notre histoire commence avec un jardinier un peu écervelé ! Un cavalier passa par ici et se demanda ce que faisait le jardinier, avec un dictionnaire rouge et une mésange dessinée dessus. Le cavalier décida de mener l'enquête mais quand il rentra le soir il n'avait rien trouvé. Alors le lendemain il décida d'aller voir le jardinier et de lui demander ce qu'il se passait. Le cavalier décida de boire une grande gorgée d'eau pour se donner du courage car il était très timide. Quand le cavalier alla demander au jardinier ce qu'il se passait, il lui répondit qu'il avait l'impression que c'était l'apocalypse tellement qu'il s'ennuyait. Alors le cavalier demanda s'il pouvait lui prendre son dictionnaire pour le rendre plus lumineux. Et voici que le jardinier retrouva le sourire.

Léna et Juliette (CE2 école élémentaire de Fonbeauzard)

Le lion boit et chasse une mésange. Soudain, dans la savane, il trouve un dictionnaire : il devint tout rouge écervelé. Il est lumineux et impressionnant. Celui-ci est connu pour mener une enquête sur l'apocalypse.

Yanis (CE2 école élémentaire de Fonbeauzard)

Le cavalier rouge

Défiant l'apocalypse, le cavalier rouge était pris dans une quête peu lumineuse: il avait besoin de savoir, il avait besoin de comprendre tel le jardinier devant sa pensée. Pourquoi le monde ne tournait-il plus rond? Pourquoi l'humain se détruisait-il lui même ?

La fée Mésange l'avait pourtant prévenu : "Jeune écervelé, ne poursuis pas plus loin ton enquête sur la vie et la mort, elle te mènera à ta perte."

Mais le cavalier rouge avait soif de connaissance et il la boirait jusqu'à la lie.

Hélène MONTROYA (enseignante école élémentaire de Fonbeauzard)

LE JARDINIER AMOUREUX

Il fait à peine jour, pourtant le ciel est déjà lumineux et vers l'est, le soleil, encore dissimulé derrière le sommet des collines, allonge ses rayons incandescents sur la garrigue environnante.

Maurice s'assoit lourdement à la petite table de formica dans la cuisine de son pavillon. Il pose son bol fumant rempli de café bien noir et attrape son journal dont il se met à tourner les pages machinalement. Ses pensées s'envolent loin de cette cuisine, loin de ce pavillon qui se dresse à l'entrée du domaine de la Comtesse. Ah la Comtesse, comme il l'a aimée en silence celle-là ! Et comme il regrette maintenant que les mots n'aient jamais osé franchir ses lèvres craquelées !

Il boit une gorgée de café et jette un coup d'œil par la fenêtre. Devant son pavillon s'étend le champ de lavande dont il avait la charge jusqu'à la disparition de la Comtesse. Son travail de jardinier « lavandier », comme il aimait à le définir, lui avait permis de rester aux côtés de son amour d'enfance. En effet, il a usé ses fonds de culotte sur les mêmes bancs de la communale que Catherine, comtesse de la Puysans, avant que celle-ci ne soit inscrite dans une école privée de la grande ville tandis que lui continuait au collège public puis en apprentissage dès ses seize ans. Il se souvient avec tendresse que c'était une gamine comme les autres, les yeux espiègles, le sourire toujours aux lèvres, prête à faire tourner la maîtresse en bourrique dès que l'occasion s'en présentait. Serviable, elle était toujours volontaire pour prêter son dictionnaire ou sa gomme à l'élève étourdi qui avait oublié ses affaires.

Les hasards de la vie, après les avoir séparés, avaient fait en sorte qu'ils se retrouvent : lui, Maurice, jeune jardinier spécialisé en fleurs de toutes sortes, avait répondu à une petite annonce publiée dans le journal et s'était présenté devant la Comtesse de la Puysans et son mari pour solliciter un emploi dans leur domaine. Et voilà, il s'était retrouvé jardinier « lavandier » en l'espace de quelques jours, embauché par la patronne dont il était secrètement amoureux. Jusqu'au drame.

Maurice soupire et termine son café. Soudain, un léger bruit le fait sursauter : toc ! Ce son résonne dans le silence du petit matin. Il se lève et s'approche de la fenêtre qu'il ouvre. Il scrute l'espace devant lui sans rien découvrir puis baisse les yeux. Là, une petite mésange bleue gît dans l'herbe, jeune écervelée qui s'est sans doute précipitée sur le reflet contre la vitre. Maurice soupire : comme la vie peut être triste et cruelle ! Résigné, il referme la fenêtre et se rassoit. C'est presque l'heure qu'il a choisie. Désemparé, il pose sa tête sur son bras replié et ferme les yeux. Les souvenirs affluent sur l'écran noir de ses paupières.

L'image de Catherine, le visage en sang, jaillit dans son esprit tout comme la jeune femme avait jailli dans sa petite cuisine, il y a de ça trois jours, au moment du crépuscule. Sans un mot, sans un cri, elle s'était précipitée dans ses bras et s'était mise à pleurer silencieusement, ses larmes se mêlant à son sang qui avait aussitôt imprégné le tissu épais de sa chemise d'une épaisse et visqueuse tache rouge. Maurice le bourru, Maurice le taciturne, l'avait laissée tout contre lui sans lui poser la moindre question, sans oser la toucher plus qu'il n'aurait voulu. Au bout d'un long moment, elle s'était ressaisie, s'était reculée et l'avait regardée fièrement à travers le voile de ses larmes :

- Merci Maurice, merci pour tout, avait-elle dit avant de tourner les talons et de disparaître.

Maurice soupire, revient au moment présent, tend l'oreille pour écouter les bruits environnants sans rien déceler d'inquiétant. Le soleil a commencé son ascension dans un ciel tout bleu. Il replonge dans ses souvenirs.

Ils sont tout frais dans son esprit : ils datent de la veille au soir. Les hurlements. Il en frissonne encore, revoit le déroulement tragique des événements et se persuade qu'il referait la même chose s'il pouvait revenir en arrière. Il se revoit en train de fumer tranquillement une dernière cigarette sur le seuil de son pavillon lorsque les hurlements avaient déchiré la nuit tombante. Son sang n'avait fait qu'un tour, il avait jeté son mégot, était rentré

dans sa demeure, était allé chercher son fusil, l'avait machinalement chargé avec les balles pour le gros gibier et d'un pas rapide pour sa stature, s'était dirigé vers le manoir de la Comtesse. La porte principale était entrebâillée, il l'avait poussée avant de se diriger au son des râles qui avaient maintenant remplacé les cris perçants. Il avait fait irruption dans la bibliothèque, le fusil pointé devant lui, le doigt sur la détente. Et là, il avait dû marquer un arrêt tant la scène qu'il avait découvert lui avait déchiré le cœur et rempli d'effroi.

Maurice n'est pas croyant, la religion n'a jamais été pour lui une préoccupation majeure. Le chemin de croix, la résurrection, les cavaliers de l'Apocalypse, tout ça n'évoque rien dans son âme simple et rustique. Mais devant le spectacle qu'il découvrit, un bref éclair de lucidité lui avait fait comprendre que le mal existait vraiment et qu'il en voyait une incarnation à quelques pas de lui. Puis la colère avait pris le pas sur la raison et avait aveuglé son sens du jugement en un clin d'œil. En entendant du bruit, le Comte s'était retourné, la bouche toute rouge de sang. Ses yeux avaient lancé des éclairs, son regard halluciné avait fixé le jardinier. Les deux mains du Comte étaient serrées autour du cou de Catherine dont la bouche était grande ouverte et les yeux révoltés, fixés vers un point du plafond lambrissé. Alors Maurice avait agi d'instinct : il avait visé et appuyé sur la gâchette. La tête du Comte s'était transformée en une bouillie rouge et grise avant de s'éparpiller sur les étagères pleines de livres tandis que le reste de son anatomie s'effondrait sur son épouse. Maurice avait lâché le fusil et s'était précipité vers Catherine qui était bloquée sous le corps de son mari. Il avait écarté ce dernier et sans se soucier des débris osseux mêlés à des morceaux de cervelle, avait saisi sa bien-aimée dans ses bras. Il était resté comme ça une bonne partie de la nuit mais malgré tous ses efforts, la Comtesse de la Puyssans ne s'était pas réveillée.

Sur sa petite table en formica, Maurice soupire. Le journal est resté ouvert à la page des sports. Le soleil est maintenant haut dans le ciel et la journée s'annonce chaude. Maurice le jardinier jette un dernier regard autour de lui, puis, sans un regret, il sort et referme soigneusement la porte. Il va voir si la petite mésange est toujours dans l'herbe sous sa fenêtre, mais non, elle a dû reprendre ses esprits et sa vie insouciant à moins qu'entre temps, un chat ne soit passé par là. Maurice vérifie que son couteau est bien dans sa poche puis d'un pas lent mais décidé, il se dirige vers le centre de son champ de lavande. Et là, au milieu des fleurs bleues, il s'allonge, les bras en croix, et respire une dernière fois ce parfum qu'il a tant aimé et qui le rapproche de sa Comtesse.

Quelques jours plus tard, l'enquête de la police, conclura à un meurtre passionnel, le jardinier amoureux de sa patronne ayant, selon les enquêteurs, perdu la tête et supprimé son amante et son époux avant de se donner la mort en se coupant les veines au milieu d'un champ de lavande. On ne salit pas le nom d'une famille noble aussi facilement que cela. Plus tard, un journaliste un peu plus curieux, osera se demander pourquoi un jardinier amoureux irait jusqu'à étrangler la femme qu'il aime et lorsque ce journaliste commencera à poser des questions indiscrettes sur la jeunesse du Comte qui se révélera pleine de méfaits et de violence en tout genre, on lui fera comprendre que son enquête pourrait déranger en haut lieu et provoquer une instabilité néfaste au développement économique de la région. Du coup, l'affaire sera classée, le journaliste trop curieux licencié et le souvenir de ce drame se fondera dans la nuit des temps. Seuls quelques coquelicots obstinés oseront pousser là où le jardinier amoureux a mis fin à ses jours, souillant le bleu azur du champ de lavande d'une tache écarlate.

Éric TRIGANCE



BRÈVE DE PISCINE

« Salut ! J'ai failli repartir chez moi. Figure-toi, écervelée que je suis, j'ai oublié le maillot.

- Et alors ?

- J'ai lancé un appel, ouvert une enquête qui s'est révélée fructueuse. Tu vois, cette dame, tout à fait devant avec le maillot rayé, et bien elle vient toujours avec un maillot rechange dans son sac. Je le rapporterai à la prochaine séance et j'y ajouterai un Buzet rouge à boire, chambré, qu'en dis-tu ?

- C'est bien ! **Maintenant, on change de jambe.**

- Cette femme, d'ailleurs, nous la connaissons. Au printemps dernier, elle nous racontait, remplie d'émotion, le va et vient continuel d'un couple de mésanges qui nourrissait ses petits. Le jardinier qui élague ses arbres avait attiré son attention sur leur nid dans le cerisier.

- Oui, je me souviens ! **On saute à pieds joints.**

- A la fin de la séance, ne m'attends pas, j'ai repéré un bouquin dans la boîte à livres.

- C'est quoi ?

- Oh ! une antiquité, lue il y a bien longtemps. Un roman de Vicente Blasco Ibanez « Les quatre cavaliers de l'Apocalypse ». Un écrivain valencien comme ma mère qui l'admirait et en parlait souvent.

- Il m'est inconnu. **Va chercher les frites, s'il te plait, les plus longues.**

- Blasco Ibanez, un homme du début du 20^{ème} siècle, un homme de conviction, anticlérical et profondément républicain. Il est mort en exil avant la guerre d'Espagne.

- Je le lirai volontiers après toi. **On s'étire...**

- Je t'avoue, je consulterai le dictionnaire pour établir la relation entre le titre et le Nouveau Testament. Le thème est peut-être un peu sombre mais je garde le souvenir d'un style lumineux. »

Paquita SABATÉ



LE VOL DE LA VOITURETTE BLEUE

Aussi incroyable que cela puisse paraître, mais indéniablement vrai et authentique, les religieuses gérant le petit Jardin d'Enfants de la rue du Cœur-Qui-Saigne, à Nercas, près des allées conjointes Louisa Paulin et Jeanne Marvig, ainsi baptisées en raison de la notoriété régionale et presque nationale de ces deux poétesses méridionales, avaient demandé, après accord de leurs autorités ecclésiastiques particulièrement tolérantes, à un détective privé, en l'occurrence Enoch Mélus, dit Charon, en raison de la dantesque apparence triste et sévère de cet enquêteur professionnel, de leur rendre visite à l'approche de Noël, afin d'offrir en supplément de cadeaux aux gamins dont elles avaient la garde, un surcroît de rêve, par la présence d'un homme célèbre de grande taille, exerçant un métier romanesque et souvent confronté au surnaturel. Ce dernier point se trouvant le plus discuté parmi le public, la venue de cet effrayant colosse s'imposait pour étayer la croyance de l'existence d'un monde fantastique au sein de celui créé par Dieu pour le Bien ou le Mal, la liberté restant à chacun de choisir son camp et ses propres représentations, sa foi et sa conduite de vie.

A deux-cents mètres dans cette même rue, un bar-tabac étroit et enfumé abritait le diable et proposait à ses clients - dont Charon, connu comme le loup blanc dans ce repère à pègre et à indicateurs - de boire dans la proximité du sanctuaire enfantin qui se verrouillait par la présence d'un terrifiant Musée de la Shoah à demi enfoncé dans le sol et d'une statue représentant Hercule enfant tenant un couple de serpents. Faisant le coin de la rue face au jardin, se dressait la formidable et riche demeure en briques rouges et plantée de nombreux arbres sombres et pensifs, dans laquelle s'était, pendant la seconde guerre mondiale, installée la Kommandantur et d'entre les entrailles de qui fusaient des cris de douleur échappés de résistants ou de juifs questionnés par des exécutants de la Solution Finale.

Enfin et pour fuir un peu ce sinistre passé, mentionnons que trois protagonistes de la présente histoire fréquentaient ce Jardin d'Enfants : Ambroise Carnalis dit Amby et déjà marié à Marie Bontempi et à Sophie Malèvre, surnommée Marie-Chic-Ma-Parole ; si les choses continuent et se concluent ainsi, il faudra à cet décervelé un mariage trigame pour calmer et satisfaire ses amours insatiables et ardentes, dévorantes et pathologiques.

Le décor étant planté et les personnages campés, comme on dit au théâtre, le drame tragi-comique peut commencer après le solennel fracas des trois coups.

« Toc ! Toc ! Toc ! », fit entendre une grosse main d'homme musclée, large et velue sur l'huis couleur de crème à la praline du Jardin d'Enfants, sous l'arcade bleue comportant en lettres blanches le distique suivant aux couleurs de la Sainte-Vierge :

*« D'être un commis de Dieu n'est point seul le bel ange,
N'oublions pas que l'est aussi l'humble mésange ! »*

Et l'auteur de cette triade de frappes s'effaça devant Sœur Hosannah, la patronne du lieu, qui était, par ce temps de neige et de froid, venue le chercher à l'heure dite, dans le pandémonium qu'illustrait à merveille le proche bouge qu'il affectionnait tant. Un nuage d'odeurs et de vapeurs infernales se préparait à pénétrer dans cet endroit doublement sain. A vrai dire, à côté de cette religieuse en longue robe et cornette, comme l'exige l'étiquette des Ministres de Dieu, Mélus, en faisant son entrée avant elle dans le Jardin d'Enfants dont la porte venait de s'ouvrir, s'y sentait déplacé comme un sataniste, un ivrogne et un boxeur tout à la fois, mais la brave femme, devinant ce sentiment d'intrusion, eut tôt fait de le rassurer.

Il foula le sol carrelé en damier du vestibule où se rangeaient cartables et vêtements des jeunes élèves, puis considéra la claire salle de classe avec ses tables en formica de diverses couleurs, où prenaient jour de hautes fenêtres qui la séparaient de la cour de récréation encombrée de véhicules de manège aux vives couleurs de chrome, donnés par le Jardin Ducal qui s'épanouissait à l'autre bout des allées Paulin / Marvig, face à la rue du Cœur-qui-Saigne. Lui qui mesurait près de deux mètres se sentit honteux de sa taille et de sa musculature dans cet univers de paix, de bienveillance et de féminité, de jeunesse et de petites tailles, au point qu'il comprit douloureusement ce qu'éprouva Alice dans le dessin animé de Walt Disney, quand l'héroïne grandissait jusqu'au stade de faire éclater une maison après avoir bu un breuvage magique. Percevant cette impression comme par télépathie, Sœur Hosannah lui sourit charitablement et s'employa à le rasséréner tout de suite, car cet homme, qui venait d'un boui-boui infernal grouillant d'escarpins et de filles légères à deux-cents mètres de là, était utile à la société, par sublimation d'on ne sait quels instincts.

Une fenêtre de la salle de classe où sagement attendaient les élèves et leur bonne Sœur religieuse s'ouvrit brusquement sous la force du vent, et Marie Bontempi, désignée par la sainte pédagogue prestement, fut chargée de la refermer illico, car on ne pouvait rien étudier avec ce froid digne d'attirer et d'attiser la colère de l'Abbé Pierre si l'on n'y prenait pas garde. La petite fille, à robe Vichy rouge et longs cheveux noirs comme la nuit, aux joues vermeilles et aux terrifiants yeux noirs qui hypnotisaient Amby, se hâta d'obtempérer. Un peu de neige cependant tomba en virevoltant sur le bandeau rouge qui ceignait sa chevelure, poétisant ainsi cette corvée infligée en présence de l'impressionnant et mystérieux détective.

Au fond de la salle de classe, patientait un piano droit surmonté d'un miroir triptyque destiné à ne rien cacher de ce qui animait la totalité de la jeunesse du Jardin d'Enfants, et la seule Sœur à savoir en jouer se trouvait revêtir l'identité de Marie-Madeleine, par ailleurs la cadette et la plus indulgente parmi son équipe et dont l'enseignement mélo-religieux recueillait tous les suffrages d'amour parmi ses jeunes élèves. Elle improvisait apparemment des vers de son cru, ouvrant ainsi les cœurs de son auditoire au beau et à la douceur de la religion. Ainsi chantait-elle ce quatrain :

*« Ah ! Qu'il est donc charmant, mon mari détective !
Impossible à berner, son œil américain
Que vient corroborer l'intelligence vive
Qui sienne est, rien ne manque à ses devoirs malins ! »*

Sous le coup de la surprise et de la flatterie, Mélus, ce professionnel de l'enquête pourtant peu émotif, rougit d'un rouge de Dictionnaire Dalloz et bafouilla. Jamais on ne lui avait ainsi parlé ni n'avait de la sorte glorifié son métier peu accessible à des êtres âgés de quatre ou cinq ans. Quel succès sous ces applaudissements et ces rires ravis ! Renchérissant sur Rina Kitty, impatiente de revoir son homme revenu de prison pendant la Seconde Guerre Mondiale et reprenant ce succès aussi interprété par Dalida, elle chanta :

*« Bien qu'il me soit fidèle, à chaque jour je tremble
De devoir de la veuve endosser le destin.
Gangsters et revenants font que ma vie ressemble
A la cruelle attente éprouvée par mon sein. »*

Le détective, un instant décontenancé par les réactions inédites de son public peu habituel, se plongea, pour se remettre, dans la contemplation de ce que le miroir donnait à voir, et ses yeux de lynx ne manquèrent pas d'observer un jardinier au travail, et cela seulement l'attendrit - on eût dit qu'il savait que Jacques Brel appelait « jardinier de l'amour » son collègue Salvatore Adamo. Blanc était le jardin où l'homme exerçait son labeur et apparemment cela ne le décourageait point, car il continuait à jouer du sécateur et du râteau en dépit de la froidure tombée sur la ville à l'approche de Noël. Un frêle oiseau transi de températures glaciales, comme on en élevait et protégeait dans le Jardin d'Enfants, tapota du bec contre le carreau de la fenêtre, avec l'entrain d'un pivert ou d'un télégraphiste.

« Mon auto bleue ! » s'écria Amby, en proie à la détresse, et cassant du même coup l'ambulance en ne trouvant plus dans ses affaires, vêtements et cartables bleu marine son jouet favori, reproduction en plastique bleu d'une Lancia bleue de marque Norev absolument introuvable, même après l'inspection et la fouille, la mise sens dessus dessous des locaux et la suspicion totale et successive de tous les élèves. Mélus lui-même ne trouva rien et blanchit tout le monde.

Pendant tout ce temps, Sœur Marie-Madeleine n'avait pas cessé de jouer du piano, en répétant les mêmes phrases musicales et en réfléchissant au texte original à beugler pour commenter les événements, et voici ce qu'enfanta sa cervelle :

« Je vois tout, ne dis rien - n'en suis-je pas moins femme ?

Et je conseillerais – n'est-ce pas, cher Amby ?

Aux Messieurs ci-présents de soustraire à l'infâme

Froid quelqu'une mésange au cœur endolori... »

Avec la souplesse d'un guépard, la sûreté et la précision d'un chirurgien et l'assurance d'un cavalier émérite, le tricoche géant invité, ayant compris le message, se leva et ouvrit la fenêtre soudainement, ce qui effaroucha et fit prestement s'envoler ladite mésange dans un nuage de cristaux de neige et interdit le jardinier distrait dans son travail. Le passereau, ayant de la sorte libéré l'endroit, dévoila dans son départ la voiturette bleue tant convoitée que chantée, ensevelie par la neige. La baie refermée sur l'heureuse solution de cet événement, Amby rentra en possession de son bien, sécha ses larmes, et la religieuse pianiste allégea l'atmosphère, en quelque sorte, en dénonçant et responsabilisant Marie, l'auteur du larcin :

« A mes yeux rien de toi, même bleue voiturette,

Marie, ne se soustrait, puis ma sagacité

Enfin te confondra : pour finir l'historiette

Tu t'inclineras sous ma perspicacité ! »

Il en eût fallu bien plus pour heurter, blesser et démolir l'âme et la sensibilité de cette émule sans le savoir d'Arsène Lupin encore inconnu à cet âge. Elle remit dignement à son légitime propriétaire le jouet Norev et du doigt lui montra la reproduction qui ornait le dos de la porte d'entrée de la salle de la classe et qui représentait d'effrayante manière les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse déferlant sur le monde en une hypothétique Fin des Temps pour tenter de l'épouvanter à nouveau en le menaçant d'une damnation éternelle et certaine. Il semblait qu'elle fût en cheville avec Dieu et les monstres de la Bible pour assurer cela !

Ce que voyant, Sœur Hosannah frappa dans ses mains et pria toute l'assistance, hormis Charon qui avait passé l'âge, et se remettait de la frustration de n'avoir pu se livrer à l'explication de son si romanesque métier, de s'asseoir autour des tables en formica pour déguster une bûche et recevoir des cadeaux en fonction de la personnalité du destinataire. Le jardinier lui aussi fut convié à la fête et, à l'instar de Mélus, reçut une belle boîte de bonbons. Et Sœur Marie-Madeleine quitta son instrument de musique en promettant à Marie un bel avenir pianistique, en lui chantant sur un air de swing, car en France tout finit par des chansons :

« Lumineux est le monde où chacun est honnête

Car oublié sera ce minime larcin

Et que dans l'avenir cette bleue voiturette

Symbolise à jamais ton enviable destin ! »

Michel ROULLEAU

LE PECHER DE LA GOURMANDISE

Ils commencent à me courir sur le haricot sérieux, ces deux-là ! Depuis qu'ils sont arrivés, il n'y en a que pour eux. Ils m'agacent grave ! Moi, c'est : Ser, un des premiers ici. Dans cet idyllique jardin, j'étais tranquille, peinarde. Avec les collègues on discutait de tout, de rien, et la vie coulait paisiblement. Il faut dire que l'endroit est bigrement agréable. Plusieurs sources où on peut **boire** à plus soif, des arbres partout, avec des fruits succulents. Notamment des poires désaltérantes, des prunes délicates, des abricots sucrés, délicieux ; des pêches aussi, qui sont juteuses à souhait, mais de l'avis de tous, moins bonnes. Si j'étais une fourmi, je ne vivrais pas dans le pêcher. Mais bon, je ne vais pas me la jouer insecte, je ne les aime pas. Ah ! Oui, il y a aussi des pommes croquantes et légèrement acidulées, un régal ! Que dire de ce petit coin : l'extase quoi. Seulement voilà, dernièrement, le maître a décidé d'encombrer son pré avec une drôle de création. Il nous a catapulté deux zigotos d'une nouvelle espèce que je trouve versatiles, mal torchés, et bizarres à tout point de vue. Et là... Finie la sinécure !

J'en ai parlé à Lic, la licorne, mais cette chochette avec sa niaiserie, sa gentillesse, elle les trouve plutôt sympas. Quelle godiche celle-là. Quant à Sin, le singe, plus il y a d'individus, plus il est content. Il adore avoir de la compagnie. Seulement, moi, ils me barbent. Venez, on va aller les voir, vous comprendrez mieux mon irritation du moment. Mais mollo hein, j'ai des petites pattes moi.

Les voilà, à côté du pommier. Alors, elle, avec la longue chevelure blonde, c'est Eve. Super copine avec Lic ; et elles parlent tifs, crinière, épouillage, et ça rigole... Elle m'exaspère ! Lui, frisé comme un mouton noir, c'est Ada. Gentil, mais pas trop d'initiative. Je vous laisse écouter, c'est Ada qui parle.

- Je n'arrête pas de manger des pêches, j'adore ce fruit.

- Moi, ce que j'aime bien c'est les abricots, mais y'en a plus un seul. Ils ont tout bouffé ces crétins d'animaux. Adam chéri, s'te plaît, va m'chercher une pomme.

Ah oui ! Pour tout vous dire, cette créature suffisante qui lui répond, Eve, a décidé d'appeler son compagnon Adam avec un « M » à la fin du petit-nom. Elle dit que ça fait plus smart. Connerie, oui ! Ce genre de coquetterie a le don de me hérissier les écailles du dos.

- Eve, tu as entendu ce que nous a répété Père : « Je vous le dis : ne touchez pas aux pommes sous peine de mon courroux. Le jour où vous en mangerez, vous mourrez sûrement. Ne cédez pas à ce péché, sinon vous devrez vivre avec le péché originel ! ». D'ailleurs, je n'ai pas bien compris la phrase de Père quand il a dit qu'il ne faut pas céder au péché. Qu'a-t-il voulu dire par péché originel ?

- Est-ce-que j'sais moi ? Peut-être qu'il parlait du premier pêcher qu'il a planté. Mais bon, on va pas faire une **enquête** maintenant, alors m'pose pas des questions comme ça et va m'chercher cette pomme.

- Eve, ça veut dire quoi courroux ?

- Adam, arrête avec tes questions insolubles, j'suis pas un **dictionnaire** moi.

- Eve, tu sais quel goût ça a une pomme ?

- Oh sûrement divin. J'dirais comme une pêche, mais en bien meilleur. Allez, va m'la chercher ! Alors oui, c'est moi, Ser, qui ai habilement suggéré à Eve d'aller croquer une de ces délicieuses pommes.

Je n'ai pas tari d'éloges sur la saveur du fruit. Je sais que le maître leur a formellement défendu d'en manger. J'ai imaginé qu'avec un brin de chance, ils feront quand même cette bévée, et se feront virer. Du balai ! Une fois débarrassés d'eux, on retrouvera la sérénité d'antan. J'ai hâte de voir si ce benêt d'Ada va écouter sa créature préférée et enfin bâfrer une de ces belle pomme.

- Eve, rappelle-toi que Lic nous a mis en garde contre Ser. Elle dit qu'il ne faut pas l'écouter, car Ser ne nous aime pas et ne nous veut pas du bien. Elle dit aussi qu'un animal à la langue fourchue ne peut pas être bon.

- Oui, ben elle peut parler Lic, avec sa corne sur le front. Bon, Adam, j'ai faim moi ! J'te dis que Ser est logique. C'est pas une question de bien ou de mal. Une pomme de plus ou de moins, personne le verra. Et surtout pas Père ; il peut pas être partout à la fois. Adam, tu m'fais confiance n'est-ce-pas ? C'est facile de prouver que Ser a raison : va, prends une pomme et croque-là ! Tu verras bien qu'il ne t'arrivera rien.

- Eve, je ne sais pas trop quoi en penser... Bien-sûr que j'ai confiance en toi, mais ça me dérange de faire ça. Et puis là, tout de suite, je pense à autre chose. On s'ennuie quand-même un peu ici, non ? Eve, je veux baiser !

- Adam, arrête ! Tu penses qu'à ça ! Et puis dis pas toujours : « j'veux baiser » ! Tu pourrais me dire quelque chose de plus poétique. Ça changerait...

- C'est quoi poétique ?

- Ah, oui j'oubliais... Bon, au lieu de dire « j'veux baiser », tu pourrais m'le dire comme ça : « Ta peau si chaude, son grain si doux, ton parfum de femme et tes yeux si profonds ; Eve chérie, abandonne toi à mon désir pressant. »

- Ouh-là là ! C'est compliqué le poétique. Et après avoir dit tout ça, c'est bon ? On baise ? Parce que Père a dit : « aimez-vous les uns les autres », et moi j'adore quand on s'aime les uns les autres, enfin, surtout toi et moi.

- « Aimez-vous les uns les autres ». Ça aussi c'est compliqué... Mais t'as raison Adam, on s'emmerde ici ! J'vais faire un tour. J'vais voir Lic.

Zut et re-zut ! Je pensais que cette fois allait être la bonne. Mais le niais est hésitant et surtout cet **écervelé** a autre chose en tête actuellement, ça ne sera pas pour cette fois. Bon, c'est pas tout ça mais la nuit va arriver, je vais me rentrer tranquillement. Je ne suis pas nyctalope moi.

Ah, que ce qu'il est bon ce petit soleil **lumineux** du matin qui me chauffe les écailles. Super agréable. Si j'étais un quadrupède à poils, je pourrais même bâiller et m'étirer longuement. Mais bon, je ne vais pas me la jouer félin, je ne les aime pas ! D'ailleurs, ça me rappelle que je n'ai pas vu Lio depuis deux jours. Et tant mieux ! Toute la journée à balader son blase en se prenant pour un roi, avec Mes, la **mésange**, juchée sur son arrière-train le débarrassant des parasites... Complètement mytho ce lion. Bon, j'ai plus important à faire que lambiner, je vais aller voir où en sont nos deux tourtereaux.

Tiens, bonjour Ser. Grasse matinée aujourd'hui ? Tu arrives trop tard. Dommage, tu viens de manquer l'animation de la journée. Maître est passé tôt ce matin et a banni le couple d'humains avec perte et fracas. Presque une **apocalypse** dans ce lieu si paisible. Il leur a débité en vociférant tout un laïus sur le travail de la terre pour gagner sa nourriture à la sueur de son front, sur l'accouchement et la douleur, sur la mortalité... bref j'ai pas tout compris. En clair, ils avaient enfreint une règle

d'or en mangeant une pomme, et suite à leur désobéissance, comme punition, il les chassait du jardin.

- Ah bon ! Très intéressant ça, Sin. Raconte moi en détail.

- J'étais ici, à côté du pêcher, quand j'ai vu Eve revenir du pommier avec une pomme **rouge**, éclatante. Elle grommelait : « Pfft, c'est toujours moi qui doit tout faire. Si j'avais attendu après ce benêt d'Adam, j'serais presque morte de faim ». Arrivée ici, elle a croqué dans la pomme, mâché, avalé avec satisfaction, puis s'est retournée vers Ada, qui était assis, en lui disant : « Hum, absolument délicieuse ! Tu vois, aucun problème. Tu veux goûter ? ». Ada, qui venait juste de finir de manger une pêche, a hésité quelques secondes, il semblait même réfléchir. Finalement il a pris la pomme tendue et a croqué aussi. Il l'a savourée longuement et allait avaler le morceau quand le maître est apparu soudainement devant eux, comme par enchantement. Ada, tétanisé, a été tellement surpris que le morceau lui est resté en travers de la gorge. La suite, si je me souviens bien : grosse colère du maître, le petit speech que je t'ai conté et hop, envolés, disparus tous les trois. Stupéfiant, non ? Qu'en dis-tu toi ?

- Ce que j'en dis ? J'y crois pas ! Enfin virés ! Voilà une belle journée qui commence. Envolée Eve, la créature agaçante. Pareil pour Ada. Même s'il n'a pas eu de bol, il était presque attachant, lui. Tant-pis ! Me voilà débarrassé d'eux et c'est le principal.

- Ah oui ! J'allais oublier. Le maître nous a dit aussi quelque chose à propos de toi. Il n'était pas du tout content de ton implication et du rôle que tu as joué dans cette histoire.

- Moi ? Mais pourquoi ? Je n'ai strictement rien fait. Il a dit quoi ?

- Il a dit : « Quant au serpent, pour avoir sournoisement tenté Eve, il sera désormais condamné à ramper ! ». Tiens, tu viens de perdre tes pattes...

Épilogue.

Un pauvre soleil matinal monte lentement dans le ciel et commence à darder ses rayons sur une modeste bâtisse. Un peu à l'écart de la maison, un serpent rampe et se hisse sur une pierre afin de se réchauffer un peu. Dans la pièce sombre de la ferme, devant une maigre collation, un homme plus très jeune, déjà voûté par les pénibles travaux des champs et à la peau burinée par le soleil, rumine une question en s'adressant à sa femme, qui en son temps a dû être très belle.

- Eve, tu te rappelles le goût si savoureux des pêches dans le jardin de Père ? Tous les jours je rêve d'en remanger. J'aimerais bien devenir **jardinier**. Ça coûte cher un pêcher ?

- Ce qui est sûr c'est que l'péché de chair, lui, peut encore nous coûter cher. Alors m'regarde pas comme ça avec tes yeux de merlan frit. Finis de manger et va donc labourer le champ, le boulot va pas s'faire tout seul !

- Péché de chair, cher le péché... N'empêche que je donnerais cher pour avoir un pêcher ! C'était mieux dans le jardin de Père. Moi, ce que je veux c'est encore avoir dans la bouche ce goût incomparable d'une pêche. Et puis Eve, je ne fais pas des yeux de merlan frit, je repensais juste à un rêve que j'ai fait hier soir. J'étais un **cavalier** sur un cheval blanc et toi tu étais à mon côté, sur un cheval couleur noir de jais. On chevauchait tous deux au pas, silencieux, à travers le magnifique verger de Père. Je cueillais une pêche au passage, je te regardais la bouche débordante de cet inoubliable nectar sucré et tout cela avait un goût de paradis.



José GONZALEZ

BIODIVERSITÉ



J'aime ce jardin de la banlieue est-toulousaine pour la grande variété des oiseaux qui le fréquentent.

Mon préféré : la huppe fasciée. Son corps est beige, sa huppe, sorte de crête qui se déploie ou se rabat, est d'un beige plus soutenu avec les extrémités noires. Les ailes présentent une alternance de bandes noires et blanches avec des bordures irrégulières. Son long bec recourbé lui permet de déterrer des vers, des insectes ... Cet oiseau est très élégant lorsque sa huppe est déployée. Le jardinier que je suis se plaît à regarder longuement ce couple – elles viennent généralement par deux – lorsqu'elles déambulent sur la pelouse récemment taillée, au printemps ou au début de l'été. Même lorsqu'on ne les voit pas on sait que ces oiseaux sont dans le

quartier lorsqu'on entend leur cri grave : « houp, houp, houp » répété à intervalles réguliers.

Autre hôte de ce jardin : la palombe, oiseau migrateur sédentarisé. Elle est identifiable grâce aux marques blanches à la base du cou et à la bande blanche sur le rebord des ailes dont les extrémités sont noires. Autant la venue des huppées est rare, autant celle d'un couple de palombes est fréquente. On ne se lasse pas de les regarder au travers des baies vitrées.

Au printemps dernier un couple est venu s'installer dans le trou d'une branche maîtresse de l'érable. J'ai eu la certitude que ce couple y avait élu son domicile quand j'ai entendu des oisillons piailler en chœur lorsque l'un des parents arrivait avec de la nourriture. Et les piailllements se sont renouvelés à cadence rapprochée pendant trois semaines, le temps pour ces jeunes de prendre des forces en vue de l'envol. Pour s'installer dans ce type de nid, il ne pouvait s'agir que d'un couple de pics. Mais le dictionnaire n'a pas suffi pour déterminer la variété. Un guide pratique du naturaliste m'a permis de conclure que c'étaient des pics épeiches.

Les autres oiseaux sont plus communs, mais ils apportent de la vie au jardin. Quand les pies sont là, elles font le vide sur le terrain. Parfois un vol d'étourneaux s'abat sur la pelouse et on peut les voir se déplacer rapidement dans tous les sens, en picorant à droite, à gauche, à cadence très rapide, comme des écervelés. Mais ils ne restent pas longtemps, comme s'ils étaient pressés d'aller ailleurs. Il y a aussi un merle qui vient régulièrement près de la maison. C'est un mâle puisque il a le bec jaune ; toujours seul, vieux garçon ?

La liste des visiteurs est longue et j'en oublierai certainement : moineaux, rouges-gorges, rouges queues, bergeronnettes, mésanges, pics-verts. Mais si un chat apparaît dans un coin du jardin, c'en est fini des oiseaux sur la pelouse.

Mais alors, direz-vous, ce jardin est un vrai paradis.... Que nenni ! rappelez-vous quelques dates.

21 septembre 2001, l'explosion à AZF qui transforme tout un quartier de Toulouse en une vision d'apocalypse. La banlieue est se trouve à l'opposé, mais cet accident fait prendre conscience que nul n'est à l'abri du pire.

2009, le Noncesse, ruisseau qui n'a que quelques kilomètres de cours en amont du quartier Lasbordes de Balma, sort de son lit pour prendre place dans les rez-de-chaussée et surtout les garages en sous-sol des maisons voisines. Et il n'est point besoin d'une longue enquête pour identifier la cause du débordement. Pour créer une zone de locaux à destination de jeunes entreprises, le cours du ruisseau a été remplacé par une canalisation souterraine dont le débit s'est révélé insuffisant.

La conclusion, c'est que le bonheur est éphémère. Si un chat arrive c'est sauve-qui-peut pour les oiseaux.

Heureusement, nous sommes entre la ville et la campagne et les promenades sur les chemins de terre sont à portée de main. C'est sur ces itinéraires que je pars lorsque la matinée s'annonce lumineuse ; j'y trouve parfois des groupes de cavaliers sous la conduite d'un accompagnateur confirmé. J'ai supposé que ces cavaliers en herbe étaient des novices le jour où, lorsque je les croisai, le responsable du groupe rappelait qu'en rentrant au poney club chacun devrait faire boire sa monture et la brosser.

Léonce BENEDEYT

PETITE HISTOIRE NATURELLE IMPITOYABLE

Myzus et Aphi se sont installés tout en haut du pêcher. Ils savourent la douceur du Printemps tout en dissertant sur des questions existentielles.

Le plus jeune, Myzus, questionne son compagnon Aphi, vieux sage érudit :

- Il vaut mieux vivre dans le pêcher que dans l'abricotier, n'est-ce pas ?
- Je confirme, il faut rester dans le pêcher, le quitter pour l'abricotier serait tout aussi risqué, lui répond Aphi en suçotant une pousse. Cette colocation me plaît et je ne veux pas déménager à nouveau, j'ai eu tellement de mal à quitter le nord. J'habitais à la frontière entre le champ de betteraves et le champ de pommes de terre. C'était un endroit de rêve où nous étions logés et nourris jusqu'à ce que la conjoncture devienne beaucoup moins bonne avec l'arrivée de nouveaux agriculteurs favorables à la culture intensive et aux pesticides. Beaucoup d'entre nous ont péri. C'était l'**apocalypse** ! Nous avons été peu à résister. Notre chef a fini par orchestrer un exode vers des contrées plus accueillantes du sud de la France. C'est comme cela que j'ai été catapulté ici, dans la Drôme.
- Et c'est comme ça que nous nous sommes rencontrés ! lance Myzus en tapotant affectueusement l'épaule de son ami.
- Nous avons dû lutter pour nous approprier le pêcher, enchaîne Aphi, poursuivons l'entraînement avec le bataillon pour apprendre à résister encore mieux à l'ennemi. L'Union fait la force !
- Bien dit, Aphi, c'est bien pour ça que les Humains nous appellent « les Ravageurs » !
- Les Humains disent que nous anéantissons leurs cultures, mais que font-ils lorsqu'ils y aspergent leurs pesticides ? Ils ne font pas que nous exterminer, ils tuent aussi d'autres animaux, polluent les sols et les idiots mettent en péril leur propre santé ! Et ça se dit intelligents... S'indigne Aphi en haussant ses maigres épaules.

Myzus approuve et renchérit avec toute la fougue de son jeune âge :

- Qui sont les prédateurs, eux qui détruisent la planète ou nous qui ne faisons que nous nourrir ? Ce n'est quand même pas comme si on dévorait leurs cultures à la fourchette comme ils le font avec le bœuf, le porc, la volaille et j'en passe !

Aphi et Myzus s'installent sous le limbe d'une grosse feuille luisante dont ils commencent à prélever la sève avec leur stylet buccal, tout en continuant leur conversation.

- Selon la rumeur, il semblerait que les Humains aient développé des armes nouvelles qu'on ne connaît pas. C'est pour cela que je pensais quitter le pêcher car on dit que c'est surtout sur lui qu'ils les testent. Tu en sais plus ? Interroge Myzus.
- Tout ce que je sais, c'est que certains d'entre eux deviennent plus respectueux de l'environnement. Ils délaissent leurs armes chimiques et mènent une soi-disant « lutte biologique » grâce à laquelle ils nous tuent « proprement », ironise Aphi.
- Alors il faut absolument qu'on en sache plus sur cette lutte biologique ! S'exclame Myzus avec détermination.
- D'après ce qui se dit, il semblerait qu'on ne soit hélas pas de taille à lutter, soupire Aphi, résigné.
- Ne soyons pas fatalistes, il faut s'organiser, leur montrer qu'on est les plus forts, s'écrie Myzus plus fougueux que jamais. Je vais mener mon **enquête** et découvrir de quoi est faite cette lutte biologique pour que nous puissions lui résister comme nous avons appris à le faire avec les pesticides. Telle sera ma mission ! Il déploie ses fines ailes transparentes, prêt à partir, plein de courage.
- Attends demain, lui conseille le vieil Aphi, la nuit tombe, tu n'y verras rien dans le noir, ça risque d'être dangereux.
- Tu as raison comme toujours cher Aphi, je partirai demain.

Le lendemain à l'aube, Myzus dit au revoir à Aphi qui l'exhorte à la prudence. Il lui conseille de réfréner ses ardeurs et de ne pas se conduire comme un **écervelé** car son inexpérience due à sa jeunesse pourrait lui être fatale. Il lui fait jurer de ne pas s'approcher des Humains et comme Myzus n'en a jamais vu, il les lui décrit comme étant des êtres immenses et très dangereux. Il veut le mettre en garde contre les autres prédateurs mais Myzus est déjà loin, insouciant et tellement impatient de remplir la mission qu'il s'est fixée.

Myzus sillonne le verger verdoyant pendant de longs jours à la recherche de réponses à ses questions. Alors qu'il se hisse sur un abricotier, il entend un bruit étouffé. Au détour d'une feuille, il aperçoit une créature étonnante. Elle est bien plus grande que lui et porte sur son dos une carapace arrondie formée de deux petites ailes dures d'un **rouge lumineux**, marquées de deux points noirs. Myzus, curieux et impressionné par tant de beauté, oublie son vœu de prudence et s'approche.

- Hello, qui es-tu ?

- Bonjour, je m'appelle Adalia. Je suis perdue. Je ne retrouve plus ma famille, lui répond la jolie créature en ravalant ses pleurs. Et toi qui es-tu ?

- Je suis Myzus, le puceron vert du pêcher et il lui explique brièvement sa mission.

Adalia l'écoute attentivement, remplie d'admiration face au courage dont Myzus fait preuve en dépit de son jeune âge et de sa taille minuscule. Elle l'en félicite, puis se remet à sangloter :

- Mes parents voulaient m'apprendre à chasser mais un coup de vent nous a séparés. Je meure de faim et de soif, je ne sais pas quoi manger, ni **boire**.

- Ne t'inquiète pas, nous allons les retrouver, la rassure Myzus ne pouvant détacher son regard des deux grands yeux noirs magnifiques d'Adalia, mais en attendant, il te faut manger un peu.

Myzus lui enseigne alors comment sucer une pousse. Adalia tente de l'imiter mais n'y parvient pas. Sa délicate petite bouche n'est pas conçue pour cela. Il s'en désole et l'invite à le suivre. Il se sent brusquement investi d'une mission supplémentaire : retrouver les parents d'Adalia pour la sauver de la famine. En attendant, il la prendra sous son aile et la protégera des prédateurs.

Le valeureux Myzus et la belle Adalia progressent alors lentement de feuille en feuille et de branche en branche. Ils apprennent à se connaître et une idylle naît bientôt entre ces deux jeunes êtres naïfs et tendres.

Tout à coup, Myzus voit une ombre s'abattre sur Adalia et la pauvre disparaît à l'intérieur de quelque chose qui se referme sur elle. Une chansonnette se fait entendre :

- Coccinelle Demoiselle, vas dire au bon Dieu qu'il fasse beau demain !

Myzus observe Adalia sortir soudain de la chose en battant frénétiquement des ailes, puis voler vers lui toute apeurée.

- Coucou jolie coccinelle. Je m'appelle Oscar Cosinus, j'ai 8 ans, mon papa est le propriétaire de ce verger.

- Un Humain ! s'écrit Adalia paniquée.

Myzus se plante devant elle pour la protéger. Il prend un air menaçant, gonfle son minuscule torse vert clair et arbore fièrement la petite tache noire sur son abdomen. Il observe Oscar. C'est la première fois qu'il rencontre un Humain. Pas si grand, visage à la peau pâle parsemée de jolies éclaboussures rousses, chevelure bouclée couleur des blés, grands yeux marron foncé brillant comme les mottes de terre après la pluie. Il ne semble pas très dangereux et plutôt sympathique ! Toutefois, Myzus ne baisse pas la garde et l'écoute parler.

- Ne craignez rien, je ne vous ferai pas de mal. Les rassure Oscar. Nous pourrions être amis. Comment vous appelez-vous ?

Myzus et Adalia déclinent leurs prénoms et expliquent à Oscar comment ils se sont rencontrés et l'objet de leurs missions.

- Je vais t'aider à retrouver tes parents, Adalia. Quant à toi Myzus, je peux interroger mon papa, il est arboriculteur, je suis sûr qu'il me dira tout sur cette lutte biologique que tu redoutes pour les tiens, s'écrit Oscar, ravi de venir en aide à ses nouveaux amis. Allez en route, grimpez sur mon épaule, on ira plus vite ! Adalia et Myzus se hissent sur l'épaule d'Oscar qui se met à courir et sauter gaiement, ils se sentent comme deux **cavaliers** invincibles en haut de leur monture, enchantés par cette joyeuse chevauchée.

En chemin, Oscar rencontre son père, muni de ses outils de **jardinier**, il est occupé à des travaux de plantation dans le verger. Myzus et Adalia se cachent sous une boucle de cheveux d'Oscar.

- Coucou Papa !
- Fiston, tu vas pouvoir m'aider ! Je plante des haies de différents arbustes et plantes pour accueillir plein d'oiseaux et d'insectes.

Myzus et Adalia se réjouissent de cette riche idée et commencent à trouver le papa d'Oscar fort agréable. Tous les trois l'écoutent poursuivre :

- Les Ravageurs se nourrissent de la sève des feuilles et des jeunes pousses des arbres fruitiers qu'ils transpercent avec leur appareil buccal. Ils ne seraient pas vraiment nuisibles s'ils étaient peu nombreux, mais ils sont des milliers et ils affaiblissent les végétaux et leur transmettent plein de virus. Si je ne fais rien pour les combattre, les feuilles se recroquevillent, tombent, les arbres attrapent des maladies et ne produisent presque pas de fruits, cela fait moins d'argent dans le portefeuille et donc moins de ressources pour notre famille. Mais finis les pesticides pour tuer ces Ravageurs, ils sont bien trop néfastes pour l'environnement et notre santé, je mets en place une lutte biologique pour protéger nos pêchers et nos abricotiers : ces insectes et oiseaux qui vont nicher dans mes haies, en particulier la **mésange** et la coccinelle, sont des prédateurs qui raffolent des Ravageurs et les mangent. Ainsi, notre verger va donner de beaux fruits, conclut l'homme avec satisfaction.

Myzus pâlit soudain, tandis qu'Oscar demande naïvement :

- C'est quoi un « Ravageur » ?
- Il te faut consulter un **dictionnaire** plus souvent fiston, ici, le ravageur c'est le Puceron Vert du pêcher bien-sûr ! Lâche son père en riant.

Oscar recule, stupéfait. Myzus le pauvre puceron et Adalia la jolie coccinelle sont épouvantés par ce qu'ils comprennent enfin. Ils pensaient être faits l'un pour l'autre, mais ils apprennent à présent que la Nature veut qu'ils soient les pires ennemis !

- Jamais je ne te mangerai mon Myzus adoré, je préfère mourir de faim !
- Pas question ma douce Adalia, je t'aime et je suis prêt à mourir d'amour pour te sauver de la famine.

Le courageux Myzus s'allonge alors face à son adorable Adalia et replie ses fines ailes le long de son petit corps diaphane. Il plonge son regard dans les yeux de sa bien-aimée et s'offre à elle corps et âme.

Oscar les regarde, horrifié par un tel sacrifice et hurle :

- Stop, arrêtez, il y a sûrement un autre moyen !

Corine BLOUQUY

LA LÉGENDE DE NOVARETTI

Je l'observe encore à travers les carreaux, tout en soignant les rosiers. Je m'attarde sur sa taille, sa jeunesse, sa chevelure blonde ramenée en chignon, ses grands yeux bleus, son teint légèrement halé et la cicatrice qui court le long d'une veine sur son bras. Quelque chose cloche avec elle. Cette fille est trop effacée, trop aimable, trop mystérieuse. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. On signerait un pacte avec elle comme avec le diable. Les adorables Girard, un couple plein aux as qui possède une demeure et un jardin somptueux au bord de l'océan atlantique, l'ont embauchée comme femme de ménage peu avant que je ne devienne leur jardinier. Machinalement, je tâte le papier froissé dans ma poche. Un article de journal paru récemment.

« Les Quatre Fléaux de Novaretti emportés dans la nuit »

La célèbre peinture brisée a été dérobée au Musée d'arts anciens Chandesart dans la nuit de vendredi à samedi sans qu'aucun mécanisme de sécurité ne se déclenche et au nez et à la barbe du nouveau conservateur, Maxwell Baldwin. L'œuvre d'art fut nommée « Les Quatre Fléaux de Novaretti » en référence à la légende entourant le peintre Lynus Novaretti. En 1524, ce dernier fut engagé par le puissant Glenn De Serpard pour réaliser un tableau représentant ses quatre fils dans une posture qui les rendrait inoubliables. Novaretti se mit au travail lorsqu'il découvrit que sa jeune fille, Nirië était enceinte suite à son agression par un De Serpard. Nirië mourut en couches sans avoir révélé l'identité du ou de ses agresseurs. Ivre de vengeance, Lynus Novaretti transforma la peinture commandée par le seigneur Glenn afin qu'elle représente ses propres enfants avec l'apparence des quatre Cavaliers de l'Apocalypse. Puis il disparut mystérieusement.

La légende raconte que dès lors, les tragédies se succédèrent. Le plus jeune fils De Serpard tomba brusquement malade et succomba en peu de temps, tandis que le troisième perdit toute sa fortune. Il devint si pauvre qu'il vécut comme un mendiant et on le retrouva étendu sans vie dans un fossé. Il était mort de faim. Le deuxième, Neven De Serpard, revint grièvement blessé de la guerre. Les médecins lui donnaient peu de temps à vivre. Lui, ainsi que l'aîné, Alban, furent persuadés que Novaretti les avait maudits avec sa peinture, qu'ils ne parvinrent ni à brûler ni à noyer sous les eaux. Pour vaincre la malédiction, Alban et Neven découpèrent la toile en quatre morceaux, qu'ils dispersèrent. Mais les siècles suivants prouvèrent que cela n'avait servi à rien, car leurs descendances connurent les mêmes sorts tragiques, inlassablement.

Qu'est-il arrivé aux morceaux représentant la Mort et la Famine, volatilisés du Musée ? Et où se cachent la Guerre et la Conquête, ceux jamais retrouvés ?

Contrairement à ces journalistes, je crois détenir la réponse à la première question.

Je quitte la baie vitrée des yeux pour vaquer à mes occupations, sans pour autant relâcher ma garde. J'ai le bon poste, ici, dans le jardin. Je peux veiller sur le Meislocker des Girard. On pourrait croire que c'est une reproduction de la statue du garçon attirant les mésanges au son de sa flûte, dont l'originale devrait être à Strasbourg. Mais non, l'originale, c'est celle-ci. Et j'ai comme qui dirait le pressentiment que ce sera la prochaine œuvre d'art à disparaître. C'est la cible. Pas la mienne, non, la mienne arrive droit sur moi.

- Vous n'êtes pas vraiment jardinier, Brian Bellanna.

Constance m'a découvert. Elle est plus maligne que je ne pensais. Elle a dû remarquer que je l'épiais un peu trop et que je la pistais.

- Et vous n'êtes pas vraiment femme de ménage, Constance Valère.

Elle me regarde sans ciller.

- Pour l'instant, c'est ce que je suis.

Elle retourne travailler aussi vite qu'elle est arrivée. Elle croyait me troubler, me prendre au piège, et je pensais faire pareil en lui révélant que je savais, mais elle n'a pas tremblé. Baldwin avait raison, Constance Valère est une femme dangereuse.

Je m'appelle Brian Bellanna, et comme l'a compris cette femme, je ne suis pas vraiment jardinier. Détective privé, j'ai été engagé par le conservateur de musée Maxwell Baldwin pour mettre la main sur Constance Rochat, sa secrétaire. Après l'avoir dupé pour s'emparer de la première moitié des Quatre Fléaux de Novaretti, elle l'aurait blessé avant de prendre la fuite. J'ai mené l'enquête et retrouvé Constance sous une nouvelle identité.

Désormais qu'elle sait que je sais, elle va passer à l'action. Et moi aussi. Baldwin voulait attendre de la prendre sur le fait, mais je n'ai plus le temps.

Je provoque une fuite dans la cuisine. Il y a de l'eau partout. Tandis que Constance se retrouve forcée de nettoyer, je m'esquive pour aller dans la dépendance où elle a sa chambre. Ce n'est pas la première fois que j'y fais des repérages. Je sais donc rapidement où chercher, et en ressors avec un morceau de toile roulé dans un cylindre.

Lorsque je reviens, Constance finit tout juste d'éponger l'eau. L'effort a défait des mèches de ses cheveux. Même comme ça, je la trouve plus séduisante que jamais. Mais je serais un écervelé de m'y laisser tromper.

Je déboule sur le carrelage glissant, l'empoigne par le bras et la tire jusque dans le salon, où sont réunis Mr et Mme Girard.

- Désolé de vous l'annoncer aussi brutalement mais votre femme de ménage est en réalité une voleuse d'œuvre d'art !

Les Girard sont tellement bons qu'ils refusent de croire à cette histoire. J'ouvre donc le cylindre et dévoile deux morceaux de toiles recousues ensemble.

- Elle a dérobé un Musée et maintenant elle va s'attaquer à votre Meislocker.

- Le charmeur de mésanges ? s'étonne Constance.

Elle paraît interloquée, prise au piège, puis son visage retrouve son calme, avant de prendre un air insolent assez craquant.

- Si j'étais celle que vous décrivez, ne devriez-vous pas tenir dans vos mains la Mort et la Famine ?

Je prends seulement le temps d'observer la peinture, pour y voir la Guerre et la Conquête monter fièrement leurs destriers. Lorsque je réalise que je tiens en mains les deux morceaux des Fléaux de Novaretti jamais retrouvés, il est trop tard.

- Mais qu'est-ce que... ?

Un vieux dictionnaire de deux kilos m'atterrit sur la tempe. Je m'effondre, tandis que Constance reste figée au-dessus de moi, un bras tendu vers les rayonnages, prête à me jeter d'autres livres au visage. Mais au lieu de continuer à m'attaquer, elle est focalisée sur l'arme de fortune qu'elle a utilisée, tout comme les Girard. Trop sonné pour agir, je la vois tendre la main pour ramasser le dictionnaire, qui s'est ouvert en laissant dévoiler ses entrailles. D'une cachette creusée entre les pages, Constance dévoile un tissu qu'elle laisse tomber pour libérer l'autre morceau de la toile, pliée et repliée sur elle-même.

L'instant de surprise passé, Constance récupère les quatre Fléaux et s'enfuit en courant, les Cavaliers de l'Apocalypse à ses côtés.

Les Girard, abasourdis, m'aident à me relever.

- Qui est-ce ? demandent-ils.

- Je ne sais pas, je ne sais plus... Une voleuse, une criminelle, ou...

Je m'appelle Constance Valère. Ce n'est pas mon vrai nom. Pas plus que Constance Rochat. On a raconté beaucoup de choses sur moi, que j'étais une voleuse, une criminelle...

C'est leur version. Pas la mienne.

Secrétaire au Musée Chandesart, je veillais sur Mort et Famine jusqu'à ce que je découvre que le conservateur, Maxwell Baldwin, connaissait la Guerre de près. Son ancêtre, Neven De Serpard, ne s'était en réalité jamais séparé du morceau de peinture le représentant. Malin, il découvrit que j'avais la Conquête de mon côté.

Il me convoqua un soir dans son bureau, où il me dévoila son intention de réunir les quatre Fléaux, persuadé que réparer la peinture annulerait la malédiction de Novaretti. Ainsi, il ne périrait pas prématurément comme les siens. Il nous servit un verre chacun et proposa que l'on s'associe. Puis, il m'invita à boire la première. Une association aurait pu me convenir mais Baldwin avait en réalité d'autres intentions : m'empoisonner, me voler le quatrième morceau et réunir lui-même la peinture.

Je brisai mon verre, fis tomber les chaises entre nous et tentai de lui échapper. Baldwin se pris les pieds dans les chaises, chuta, attrapa un tesson de verre et m'agrippa la cheville. Je tombai et il se jeta sur moi. C'est à lui que je dois la cicatrice sur mon bras. Je réussis à le repousser, le blesser à mon tour et le coincer dans son bureau. Je repartis de chez lui, une goutte de mon sang laissant une marque rouge sur les cheveux de Guerre, que j'emportai avec moi.

Je devins l'obsession de Baldwin. Il devait m'arrêter, mais pour cela, il lui fallait un motif.

Quand j'appris le vol au Musée, je sus de suite qu'il était caché derrière. Je revins le confronter mais il fut plus rusé que moi. Il avait dissimulé Mort et Famine chez de vagues connaissances. Il me laissa même des indices pour que je remonte la piste jusqu'aux Girard. Mais depuis que j'étais employée là-bas, je n'avais aucune idée de leur cachette.

Jusqu'à maintenant.

Je fuis sans me retourner. Baldwin a engagé ce détective pour me retrouver, mais apparemment sans lui donner toutes les clés.

Je me suis aménagée une grotte creusée naturellement dans la roche au bord de l'océan. Personne n'y va jamais à cause des vagues qui sont trop dangereuses.

J'attends ce moment depuis si longtemps. Je m'installe et me mets au travail. Mort, Famine, Guerre et Conquête, les quatre fils De Serpard, ne me quittent pas du regard.

La piste de Constance n'est pas difficile à suivre. Sans doute pressée par le temps, elle n'a pas pris soin de rester discrète. Les Girard sont endurants. Ils courent derrière moi. Ils veulent comprendre. Avant de dénoncer Constance, j'ai prévenu Maxwell Baldwin, qui ne devrait pas tarder à nous rejoindre.

Quand nous bravons les éléments pour la retrouver dans la grotte, Constance est debout face à un chevalet. La peinture de Lynus Novaretti est complète. D'une main, elle tient une palette remplie de couleurs, qui se mêlent les unes aux autres. De l'autre, elle passe un pinceau sur la toile, comme pour y faire des raccords.

Elle semble obnubilée par son ouvrage et ne lève pas la tête vers nous lorsque nous arrivons. Nous restons à bonne distance, sans oser approcher, mus par une force qui nous retient de la déranger, lorsque Baldwin débarque.

- Arrête. Ne fais pas ça ! lui crie-t-il.

Comme elle ne bouge pas, il se tourne vers moi.

- Qu'est-ce que vous attendez ? Arrêtez-la. Tout de suite.

Je suis incapable de lui obéir. Baldwin retente sa chance avec Constance.

- Arrête ! Lâche ce pinceau ! C'est moi qui doit réparer les Quatre Fléaux de Novaretti, il n'y a que comme ça que je pourrai me sauver ! C'est ma lignée qui doit survivre, pas la tienne.

Nos ancêtres ont fait la même erreur, ils ont dispersé Mort et Famine, mais Neven a gardé Guerre et Alban a gardé Conquête. C'était lui l'aîné, tout est sa faute. Il ne savait jamais s'arrêter. Il est ton ancêtre, tu devrais le savoir !

La main de Constance se fige soudain et elle quitte le tableau pour fusiller Baldwin du regard. Ses yeux ont pris une teinte bleue foncée. La haine y brille, puis petit à petit, ils retrouvent leur nuance naturelle, et tout ce que je vois sur le visage de Constance, c'est la résilience.

Elle pose une dernière fois son pinceau sur la toile. Au même moment, Baldwin sort un flingue. Tout s'enchaîne. Je bondis. Il tire. Je tire.

De la peinture tombée du chevalet s'élève quatre points lumineux. En m'approchant, je découvre que Constance a modifié le dessin. De Cavaliers de l'Apocalypse, elle les a transformés en Anges de l'Apocalypse.

Blessée mais en vie, elle agrippe mon bras pour se relever et répond à ma question muette.

- Je m'appelle Constance Novaretti.



Sarah BOTTAREL

LE CANTONNIER

Sous un soleil radieux, une nouvelle journée de juin s'annonce pour notre cantonnier. La fête foraine est terminée. Le manège et le stand de tir sont arrimés sur les remorques. Les trois musiciens ont quitté le kiosque. La place de la mairie, sous le travail consciencieux de Raymond retrouve sa propreté; plates-bandes bien fleuries et bien désherbées, plus un papier ne virevolte, plus de trace des derniers évènements festifs... . D'ailleurs dans le village tout le monde l'apprécie. Il est même, sur certains sujets, intarissable; surtout en ce qui concerne la nature, la pêche, la cueillette des baies sauvages ou des champignons. Un **jardinier** passionné qui entretient son potager avec amour. Planter, buter, repiquer, amender la terre et souvent offrir ses récoltes.

Dans le village de deux cent cinquante âmes, Raymond est le personnage incontournable. La trentaine à peine sonnée, il est sobre, juste un verre de vin au repas de midi et pas tous les jours. **Boire**, il laisse ça au garde-champêtre qui lui est plus souvent en ronflement, avachi sur le banc de la place à l'ombre des platanes pendant les périodes chaudes et l'hiver au fond de la salle du bistrot la tête posée sur ses bras croisés. Vous le trouverez toujours à sa place réservée, dernière table au fond, à côté du poêle.

Un peu braconnier quand même, le Raymond! Avant ou après ses heures de travail, suivant la saison, il parcourt la garrigue, les bois. Relève ses pièges. Récupère son gibier. La besace pleine, à la pointe du jour sans éveiller l'attention, il regagne sa petite maison située à l'entrée du bourg où il vit en célibataire avec sa mère. Veuve de guerre de la première comme ils disent; elle n'a jamais refait sa vie. Eduquer son gamin et le savoir bon élève à la communale a toujours été ça fierté. Lui, **écervelé**? Détrompez-vous! Sous son allure débonnaire sa tête est bien remplie. Sa vie à lui, tout jeune qu'il est encore, c'est surtout l'espace de ses collines. Souvent, perché sur sa pouliche, il fait **cavalier** seul. C'est une bête superbe, à la crinière tombante, à la queue très longue, et dont la robe bai, lustrée, témoigne de soins attentifs. Son rituel, descendre à la rivière à quelques kilomètres de chez lui. Là, la jument, longée de deux à trois mètres au saule pleureur, tranquille, broute l'herbe. Là-bas, dans l'eau rafraîchie par la nuit, les poissons l'attendent, se débattent, faisant lourdement remuer les filets. Il les remonte, ses nasses aussi, tranquillement. Gardons, carpes et goujons, dans le sac de jute. Il repart au trot vers le restaurant du village voisin où deux fois par semaine il fournit sa marchandise. Un petit plus financier !

Il rencontre souvent son ancien instituteur retraité qui a toujours bien considéré son élève: il le vouait à un autre dessein. Premier prix du canton au certificat d'études primaires à 13 ans. La fierté de l'enseignant mais aussi du village qui l'a vu grandir. Raymond dans un bureau! Pas pensable une seconde. Pas de doute, les espaces au grand air en toutes saisons c'est son terrain de jeu favori. C'est là et nulle part ailleurs qu'il s'épanouit.

De temps à autre, au bistrot, après le repas de midi, il va boire son café. Souvent les deux hommes si retrouvent et évoquent le bon temps passé et même les actualités du jour.

- Bonjour Monsieur Georges, comment allez vous aujourd'hui? Ah, c'est moi qui paye!
- Salut Raymond ..., avec plaisir ! Le prochain café, ce sera pour moi.
- Vous savez, j'ai toujours le **dictionnaire** qui m'a été offert pour la réussite de mon Certificat ! Raymond respectueux vouvoie toujours son maître.
- Je ne vous remercierai jamais assez ; vous m'avez appris beaucoup de choses, mais...
- Mais quoi !
- Les seules choses que vous ne m'avez jamais enseignées ... Ce sont les bons coins à cèpes et à girolles ..., lui dit-il, la voix en sourdine...

Sourire en coin de lèvres, il le regarde et lui tapote amicalement l'épaule...

- Tu les connais mieux que moi... mon **enquête** et mon petit doigt me l'ont souvent prouvé. Je sais aussi que tu es un expert!...
- Un expert?...
- Oui!... Surtout quand les vendanges approchent, la capture des grives n'a plus de secret. Par contre je te félicite de respecter les passereaux, les **mésanges**, les **rouges-gorges**... Tu sais qu'ils sont fragiles et en voies de disparition !
- Je sais tout ça Monsieur Georges !
- Tiens, on passe un accord, ... Tu m'apportes une friture de goujons et moi je t'emmène pêcher les écrevisses.

Les yeux **lumineux**, le cantonnier le regarde. Cette connivence, il l'avait souhaitée depuis longtemps. En somme ce n'est pas l'apocalypse ! Son maître est comme lui.

- Je prépare six fagots à la tripaille de volaille ; c'est suffisant... je les mettrai en place la veille et samedi matin, de très bonne heure, avant le jour, nous allons les relever. Le petit ruisseau est à peine à trois quarts d'heure en voiture. Je suis sûr que tu ne connais pas les grands trous à écrevisses !
Petit clin d'œil complice...
- Nous devrions remplir les deux grands paniers d'osier; mais surtout, surtout, pas un mot à qui que ce soit. C'est un secret !
- Merci, Monsieur Georges! Dès que je relève mes goujonnères, je vous apporte la friture encore sautillante... votre dame pourra la cuisiner et bien sûr, régalez-vous.

Maître Georges et son élève Raymond unis par le même engouement, sont surtout animés par ce besoin d'évasion: Le braconnage, la pêche, les champignons, la liberté ...

Gilles CEZERAC



QU'IMPORTE LE MAÎTRE ! POURVU QU'ON AIT L'IVRESSE !

Monsieur Bordelaine était bien calé dans un fauteuil du salon qui, tout comme lui, paraissait avoir déjà bien vécu mais semblait néanmoins confortable. Le tic-tac d'une vieille horloge normande résonnait dans l'ambiance feutrée de la pièce

Continuez votre histoire, je vous prie, dit-il. Je vous écoute. Le temps nous est compté.

J'étais émue. Je ne parvenais pas à ordonner mes pensées. De mes lèvres ne s'échappaient que des paroles pêle-mêle.

Je repris donc le cours de mon récit.

- J'avais exprimé une simple remarque sans, je suppose, entacher sa réputation de... de... Monsieur Bordelaine, je ne connaissais absolument rien de sa réputation. Tous autour de moi, ses relations personnelles, enfin ceux qu'ils fréquentaient régulièrement, montraient un mutisme inexplicable, comme s'ils étaient insensibles à nos vies. Tous agissaient comme les trois singes : je n'ai rien vu, rien entendu, rien dit ! Pourquoi ce silence ? Que craignaient-ils ?

- Pourquoi dites-vous « essentiellement ses amis » ?

- Je n'ai pas parlé d'amis mais de relations. Cependant, il m'est impossible d'affirmer si, parmi toutes les personnes que j'ai rencontrées, se trouvaient de vrais amis sincères. Ceux qui sont présents par beau temps et demeurent toujours là lorsque l'orage gronde.

- Est-ce vraiment important de faire la différence ?

- Non, à cet instant précis, je ne crois pas que ce soit important.

- Alors, pourquoi cette référence à ses relations ?

- Peut-être pour dire qu'il m'avait totalement isolée en altérant le peu de liens stables que j'avais avant lui.

- Oui, je comprends. Quelle était donc cette observation insignifiante qui aurait mis, en quelque sorte, le feu aux poudres ?

- Il me semblait que la voiture penchait bizarrement de l'avant vers l'arrière comme s'il y avait un poids énorme dans le coffre. L'avant se levait plus haut que d'habitude.

- Ah ? Reprenons Emilie.

- Nous étions donc dans l'auto, je parlais de manière anodine. Il s'est écrié : « *Fermes là une bonne fois pour toute espèce de connasse écervelée ! sinon c'est moi qui vais te faire fermer ta grande gueule !* ».

Au-delà de mes craintes, je fus anéantie. Anéantie après coups, au sens « sale » de l'évènement, lorsque l'esprit a juste un peu de temps pour s'échapper en une fragile et courte pause.

Son vocabulaire était riche d'insultes « ta gueule, conne ou connasse... » j'en passe et pas des meilleures !. Mais « écervelée » ? Ce mot, il ne l'avait jamais employé. Il était rouge écarlate pour ne pas dire « rubi-cond » ! ou con tout court ! rouge-con ça n'existe pas dans le dictionnaire ?

M. Bordelaine réagit immédiatement, le regard réprobateur et scrutateur : pourquoi dites-vous con ?

- J'ai dit con ?

- Oui. Or, il ne faut pas confondre con et connerie. Si toutes les conneries n'étaient que l'apanage des cons ça se saurait. Être con reste indéfinissable. Même si le con avec majuscule est reconnu, il reste cependant un passe-partout selon la situation, la région, la conjoncture. Amical, sympathique, injurieux ou évocateur d'une intimité particulière.

- Je n'ai pas dit « connerie ».

- Affirmatif. Je vous livrais simplement une réflexion en aparté. Donc, Emilie, revenons à ce qui nous intéresse. Allons-y !

- Désolée. Je me laisse parfois emporter par la moquerie. C'est tellement dérisoire et petit ! Peut-être portait-il en lui des empreintes l'ayant rendu inadapté, pervers et pourtant si intelligent mais rusé, extrêmement rusé et manipulateur. Sa sensibilité avait sans doute dû s'adapter aux aléas de son existence. Dans une partie d'échecs, il vous prenait pions, dame, roi. Hop ! vous deveniez nu ! tout nu comme un ver accroché au pic d'un hameçon ! Son jeu gagnait toujours malgré les artifices ou mensonges. Vous ne pouviez que tomber dans ses stratèges.

Il sortait vainqueur en toutes circonstances. Je l'ai vu maintes fois à l'œuvre et j'étais déconcertée de constater qu'il pouvait tromper tout le monde. Lorsque je dis tout le monde, c'est tout le monde !

- Une petite pause cigarette ? Un verre ? Si vous le souhaitez. Vous paraissez à bout de souffle et entraînée dans une énergie qui vous dépasse.

M. Bordelaine tendait son bras droit, paume de la main ouverte vers le plafond, comme une invitation, affichant une attitude convaincante, un sourire compatissant.

- D'accord.

- Suivez-moi.

M. Bordelaine se leva, fit quelques pas. Il ouvrit une double porte vitrée donnant sur un extérieur fleuri et boisé.

Nous sommes sortis tous deux sur une terrasse ombragée. L'air nous rafraîchissait. Les branches d'un frêne effleuraient le balcon. Chacun vivait son répit. Soudain, dans un bruissement d'ailes, une jolie petite mésange bleue vint se poser près de nous. Sa tête bougeait en tous sens par petites touches saccadées. Sa vigilance paraissait veiller à sa quiétude et celle, probablement, de ses petits. Elle s'envola subitement vers d'autres horizons. Cette furtive et impromptue visite m'apaisa.

Après cet interlude de l'instant, nous avons repris nos places respectives dans le salon.

- Bien. Reprenons le cours de votre aventure Emilie. Nous en étions à l'épisode de la route du retour, dans le véhicule.

.....

- Tout va bien Emilie ?

- Oui. Merci.

- Alors, allons-y je vous prie. Le temps s'écoule !

- La colère perlait sur son visage. Il suintait par tous les pores de sa peau qui tentaient d'évacuer les toxines d'une soirée trop arrosée. Arrosée me semble inexact car cela évoque pour moi un doux jardinier conscient de ses actes, un artisan-artiste de la terre attentif à ses semis afin de récolter ce qu'il sème. Il surveille la pousse chaque jour. Là, le cas est vraiment différent. Un seul trait particulier peut éventuellement être associé au jardinier, celui de me surveiller. A chaque minute, chaque seconde. De plus, l'attirance des appels d'ailleurs... que je qualifierais d'indéfinissables... accentuait son acharnement à entraver ma liberté.

M. Bordelaine expirait de légères volutes de fumée avec la cigarette qu'il tenait du bout des doigts. De temps en temps, il s'arrêtait, prenait son verre de rhum, buvait une gorgée puis le reposait sur le petit guéridon.

Il m'interrompt : par exemple ? brièvement je vous prie Emilie.

- Et bien, en bref, lorsqu'il partait plusieurs jours sans prévenir, il prenait la voiture pour que je ne puisse plus me déplacer, il coupait le téléphone pour que je n'aie aucun contact avec l'extérieur puis, tout le reste si perfide, si odieux.

Durant cette soirée, il a satisfait son désir de boire et boire encore. Sa cuve débordait et la mienne aussi mais là, je ne fais pas référence à la même cuvée ! Il biberonnait souvent puis se perdait dans des aréoles inconnues en s'introduisant au gré de ses pulsions.

- Emilie, permettez-moi de vous dire que vous vous éloignez. Vous allez trop loin ! Comprenez qu'il est impératif que vous me disiez ce qu'il s'est passé ! Sans aucun détour inutile ni détail salace !

- Votre impatience me perturbe. Votre ton est péremptoire M. Bordelaine.

- Il l'est. Ne soyez pas inquiète Emilie. Continuez !

- Je ne l'entendais plus, je ne l'écoutais plus. Même si j'avais la tête dans le brouillard, je savais que j'allais dérouiller. Pour résister, j'ai sombré dans un rêve merveilleux, une apparition irréelle. Un cavalier entouré d'un halo lumineux sur un cheval magnifique, au cuir luisant de reflets ocres bruns, l'encolure droite, altière et le regard franc. Cet homme revêtait la même prestance que sa monture. Port de tête magistral, allure puissante, muscles saillants. Vêtu d'un extraordinaire costume brodé de samourai. Je percevais son désir de justice, sa bienveillance. Je le ressentais comme un sauveur murmurant délicatement « allez viens ma belle ». Soudain, il a disparu. Ma réalité ressurgissait douloureusement.

Mon compagnon tentait de ranger la voiture dans le garage. Il hurlait, criait. Je ne peux dire comme un putois car ce serait une comparaison indigne... pour le putois. La mission devenait périlleuse alors l'auto est restée en plan, devant la maison.

Brusquement, j'ai senti que j'étais encore vivante. Je suis vivante ! Aucun platane « sauvage » n'a débordé de son alignement. Personne n'est mort ni blessé ni handicapé ! Au-delà de mon constat, ma conscience m'a rappelée à l'ordre par une cruelle évidence. J'étais devenue lâche. Ma peur m'a rendue lâche

M. Bordelaine ! Comment ai-je pu accepter implicitement de mettre en péril la vie d'autrui ?

- Ne vous tourmentez pas Emilie. Il existe des circonstances auxquelles nous ne pouvons échapper.

- Ce n'est pas une raison !

- Je confirme Emilie. Ce peut être une raison parmi tant d'autres. Si vous en êtes d'accord, clôturons ce sujet pour progresser dans l'histoire qui nous intéresse. Donc, que s'est-il passé ensuite ?

- Après avoir claqué la portière, j'ai entendu un bruit assourdissant. Un hélicoptère tournoyait au-dessus du quartier. Il braquait ses feux éblouissants dans la pénombre, tels les faisceaux incandescents de boîtes de nuit attirant les fêtards. Il volait en mode statique comme s'il cherchait quelque chose. J'ai songé à l'apocalypse, à une déclaration de guerre ! Serions-nous entrés en guerre ? Un éclair aveuglant vint percuter mon regard me faisant cligner les paupières.

Lui, s'acheminait vers le seuil de la maison en vociférant : *t'as qu'ça à foutre, regarder ce putain d'hélico ! ce sont des connards et les connards me font chier ! ils sont là que pour brasser d'air, comme toi ! s'ils me cherchent qu'ils viennent me chercher ! qu'ils viennent me chercher !*

Il a fait un bras d'honneur puis a pointé son majeur, bien droit en brailant : *allez-vous faire foutre tas de fumier ! toi t'arrive et vite, t'as intérêt ! sinon tu vois mon front ? je vais l'encaster dans ta sale gueule !*

M. Bordelaine me fixait d'un air interrogatif. Avez-vous su ce que repérait l'hélico ?

- Oui et non. Mais là n'est pas le sujet, n'est-ce pas ?

- Certes, le sujet n'est pas là. Néanmoins, je voudrais savoir.

- Vous le savez Monsieur Bordelaine. Allons...ne faites pas celui qui ne sait pas. Vu votre position, vous ne pouvez l'ignorer.

- Votre insinuation me déplaît fortement Emilie. Seriez-vous dotée de pouvoirs extra-lucides ? Bref. Admettons. Je ne souhaite créer aucune polémique entre nous. Avançons je vous prie !

- La suite est moche M. Bordelaine. Lorsque je suis entrée dans notre domicile, il est venu se frotter contre moi. Comme je restais de marbre, il s'est énervé et m'a frappée. Nez cassé ! J'étais HS et me suis réfugiée dans les toilettes. Il a pété la porte ! Lorsque j'ai réussi à m'enfuir, il se tailladait le visage avec le verre du néon de la salle de bains qu'il avait brisé. J'ai alerté les pompiers qui l'ont emmené dans un HP. J'ai dû signer une autorisation d'hospitalisation d'office. Trois jours après, le médecin psy en chef de la clinique m'a convoquée. Il a annoncé fièrement qu'il n'existait aucun problème, que tout allait bien !

J'étais atterrée, sidérée.

Alors, nous sommes rentrés mais au moment de pénétrer dans la voiture, il a déclaré calmement sur un ton cynique, sarcastique : *« t'as voulu me faire enfermer mais moi je sais mettre tout le monde dans ma poche ! t'as pas encore compris ? tu ne peux rien faire ! t'as la mémoire courte en plus ! t'as oublié que ma mère avait le bras long ! »*

M. Bordelaine, vous ne pouvez imaginer la durée du trajet ! Pour moi, une éternité ! Arrivés à la maison, un hélico tournait dans le ciel et deux grosses voitures, style Jeep, se trouvaient là. Des hommes en blouson noir avaient envahi la rue. Leurs blousons portaient l'inscription B. R. A. V « Brigade Rééducative Astro Vibratoire ».

M. Bordelaine, tout s'est passé très rapidement. Il s'est échappé puis s'est écroulé subitement sur le sol. Une balle dans le dos. Moi dans la voiture, repliée sur moi-même, tétanisée. Les hommes en noir l'ont ramassé pour l'emporter je ne sais où. Un arlequin bizarre coiffé d'un chapeau coloré à petites clochettes a surgi de nulle part. Il a ouvert le coffre arrière de l'auto et a détalé cahin-caha en emportant un énorme sac en toile écossaise. Depuis, j'ai mené une brève enquête. Les seules infos que j'ai obtenues évoquent l'interdiction du copyright d'une phrase célèbre « qu'ils viennent me chercher ». Il paraîtrait que l'auteur originel de l'expression aurait été atteint dans son honneur. A priori, il aurait perçu une forme d'irrespect dans la réplique de ses propos. N'est-ce pas fantastique ?

- Je vous ai comprise Emilie. Vous comprendrez, à votre tour, que je suis contraint de respecter une certaine neutralité. Nous sommes bien peu de « choses » en ce bas monde.

- De choses ?

- Oui, j'ai volontairement utilisé le mot « chose » qui, vous ne me démentirez pas, se conçoit au regard de votre histoire.

- Chose est un terme inapproprié M. Bordelaine. Ne sommes-nous pas sujets et objets, acteurs et spectateurs à la fois ? Quoique....

- Stop Emilie ! Vous avez vécu des événements heureux, malheureux. Néanmoins, à l'heure où nous dialoguons, vous avez la vie sauve, vous n'êtes coupable de rien et c'est cela qui importe !

- Jusqu'à quand M. Bordelaine ? Qui se porte juge de notre culpabilité intrinsèque ?

- J'entends votre questionnement Emilie. Quoi que vous pensiez, il convient de se rendre à une évidence, notre monde change Emilie. Il se transforme. Il change. Il est en marche !



Chut ! Silence s'il vous plaît !
Vous êtes prêts ?
Ca démarre dans quelques secondes !
Attentiionnn ! SILENCE ! 1, 2, 3, CLAP !
Vous êtes connectés ! C'est à vous !

Chers Astros, Joueuses, Joueurs, Bonsoir !

Je suis ravi de vous rejoindre en ces moments d'une rare intensité. Quel voyage ! Durant plus d'une heure, nous sommes toutes et tous immergés dans la narration d'un évènement, en suivant les images de cet extraordinaire reportage. Quel récit exceptionnel ! Monsieur Bordelaine a su mener la conversation, bien entendu, grâce à son remarquable talent. Applaudissez ! J'entends votre ferveur, votre liesse. Oh... que vous êtes enchantés !

Je suis heureux de vous annoncer qu'Emilie a été désignée grande conquérante de notre jeu par notre comité d'experts de notre jury. Remercions-la, pour sa participation et son insolite périple qui nous a captivés ! Bien sûr, les propos à tendance subversive ne sont que pure fiction. Emilie a su adapter son scénario en fonction des fakes ambiants, ce, afin d'accentuer la véracité de son éloquence. Quelle prouesse ! Maintenant, chuuuut ! je réclame le silence s'il vous plaît !

..... Puis-je vous demander de fermer un instant vos yeux Emilie ? Vous ne les ouvrirez qu'à trois !

..... Chuuuut ! Silence !

Un... deux... trois... ! Emilie, regardez qui vient vers nous ? Oh, quelle belle surprise ! Est-ce bien lui ? Votre compagnon Désiré est là devant nous ! Notre Grand Maître lui a prodigué ses soins rééducatifs dont il détient le secret. Quelle bénédiction ! Merci à notre Grand Maître. Emilie, soyez assurée que Désiré sera un ange désormais. Certes, il ne peut parler mais observez comme il pleure ! Réjouissons-nous ! Gloire et Puissance à notre Grand Maître !

Emilie, vous avez gagné de nombreux présents, dont entre autres, l'offrande mystérieuse qui nous fascine tous. Vous choisirez bientôt, à votre convenance, une cible parmi celles que nous vous désignerons.

Approchez Emilie, je vous remets le sac de la mascotte de notre Brigade Rééducative Astro Vibratoire. Vous pouvez l'ouvrir. Allez-y ! Ouvrez-le ! Alors ? ... Contre le poids de votre existence et pour votre allégeance, vous voilà dotée d'une jolie fortune ! C'est du lourd oserais-je dire !

Chers Astros, notre suprême diffusion touche à sa fin.

Vous constaterez que notre challenge s'élève, bien sûr à la hauteur de vos envies, espérances et croyances ! Nous vous offrirons bientôt les détails du voyage que nous venons de vivre avec Emilie, Désiré et M. Bordelaine. Participez au nouvel épisode dont notre Grand Maître est friand, concentrez-vous ! Préparez-le à votre magnifique aventure ! Réjouissez-le ! Rejoignez-le ! Vous le savez, nous le savons, il n'attend que nous pour ne compter que sur nous ! Là, est toute la générosité de son âme. Remerciez-le !

Emilie, encore un mot ? en quelques secondes.

Que dire ? Merci à notre Grand Maître, à M. Bordelaine et à tous les Astros. Merci aux experts de m'avoir élu. Je viens de lire que le score immense de l'audition m'a permis d'obtenir des bonus inespérés. Ce fût une expérience divine. J'en apprécie le résultat et le prix. Je suis impatiente de découvrir la prochaine battle en l'honneur de notre vénérable et vénéré Grand Maître.

Merci Emilie. Prêt ? C'est paaaarti ! Jupiter 666666 ! Gloire et Puissance à notre Grand Maître ! Gloire et Puissance à notre Grand Maître !

RECRUTE CANDIDATS H/F

Avec ou sans conviction, amoureux des tomates et des œufs (frais ou non)
Nous vous promettons beaucoup de promesses

Agnès RHODE



L'ART DE L'ECLIPSE

Je m'appelle Jeff et notre monde a bien changé depuis la sortie de l'AG « Art Game », jeu vidéo qui a fait fureur et qui a révolutionné notre technologie.

Ancien joueur professionnel sous le nom de Mésange à neuf queues, je me suis reconverti pour être non pas jardinier, mais testeur de jeux vidéo.

Aujourd'hui ça va faire un mois que j'ai commencé à tester le nouveau jeu de la société « Quest », la même qui a créé l'AG. Le jeu en question s'appelle « L'Art de l'Eclipse », un dérivé de l'Art Game. Mais quelque chose me dérange.

L'immersion de ce jeu vidéo est impressionnante. A tel point qu'on a l'impression d'y vivre. Mais ne risquerions-nous pas de ne pas savoir faire la différence entre fiction et réalité ? Malgré ce petit questionnement, je continue l'enquête sur les défauts qui pourraient se cacher dans le système ou chercher tout simplement le cheval de Troie dissimulé dans cette création. Plus j'avance dans mes recherches, plus je me rends compte de l'intelligence du créateur. Aucune faute dans le programme, toutes les pièces ont été mises minutieusement à leur place. C'est une chance inouïe pour moi, ancien joueur, de pouvoir travailler avec un génie et pas un écervelé ou un fou.

Pour vous expliquer mon émerveillement devant cette pépite, je vais vous décrire ce jeu, qui de premier abord a l'air tout à fait basique, mais qui possède ce truc en plus qui change tout. « L'Art de l'Eclipse » est un jeu vidéo de type combat, bataille. Nous sommes jetés dans une ambiance d'apocalypse où il faut se créer une équipe pour pouvoir survivre. Des épreuves viennent barrer le chemin de nos avancées et des niveaux doivent être franchis. Il y a aussi un mode arène qui permet d'affronter d'autres équipes venant du monde entier. Ce type de mode n'impacte en aucun cas la suite du jeu. C'est un peu comme un bonus. Je pense que cela a surtout été créé pour pouvoir faire de l'e-sport avec. Dans ce jeu fait principalement de combat, on peut aussi découvrir des zones safe, « zones sécurisées ». On va pouvoir y créer une maison, faire des activités comme jouer à la pétanque. Attendez, c'est vraiment un plus !!! Et tous ça avec nos vrais corps, pas de transformation ni de changement d'identité. C'est juste nous avec des accessoires qu'on se rajoute pour donner un plus.

Information très importante pour jouer à ce jeu, nous devons mettre des lunettes, qui contiennent un bouton rouge sur la droite de la monture, sur lequel il faut appuyer pour enclencher l'immersion. Seul petit inconvénient, quand tu n'es pas habitué, tu as un peu la nausée.

Chaque équipe possède un titre, enregistré dans la base de données.

Vous voulez rire, avec notre équipe de testeur, on s'est retrouvés surnommés « les cavaliers dessus ». Pourquoi dessus ? Allez dire à Mili qu'elle aurait dû éviter de boire avant d'inscrire notre nom d'équipe. Pour le coup, on s'est tous fait avoir. Mais bon, ça nous a bien fait rire, donc on a gardé cette appellation pour le fun. Mais de base, ce devait être « les cavaliers déchus ». Beaucoup plus classe, non ? Je pense qu'à la fin de notre contrat, on pourrait tous créer un dictionnaire contenant les bêtises que nous sortaient Mili...

Après un an de tests, de combats, d'immersions, de recherches, de changements, de rectifications...

Notre travail est enfin terminé et les dernières rectifications vont être effectuées pour pouvoir lancer le jeu. Et bien sûr, nous serons aux premières loges pour cette sortie mondiale. Mais j'ai toujours cette impression que quelque chose cloche. Que ce soit dans le jeu et dans notre monde. On a tous changé ces dernières années et je pense que ça va continuer.

Mais malheureusement pour nous, je pense que ce sera en pire. Notre société est en train de partir à la dérive, et plus personne ne sait comment arrêter l'œdème qui s'est créé. C'est pour ça que je me demande si chaque personne n'est pas juste un pion sur un énorme échiquier qu'est le monde.

Deux mois plus tard, les affiches du jeu sont placardées dans toutes les villes. Le jeu est dans toutes les boutiques. Puis, dans à peu près toutes les maisons. Et le moment fatidique arriva.

Dans mon appartement, couché sur mon lit, je regarde l'heure tourner. Le lancement du jeu va débiter dans 10 minutes. Les lunettes sur les yeux, j'attends avec une certaine appréhension. Le décompte continue à tourner, jusqu'au moment où le 0 s'affiche et que je presse le bouton sur la monture. Un flot lumineux m'embarque et quand je rouvre les yeux, je suis dans le jeu. Le game over me guette, et je n'ai qu'un moyen pour en sortir vivant : franchir tous les niveaux, vainqueur.

Alors enfin, je comprends ce qui cloche lorsque je réalise que toutes les personnes ayant lancé la partie, se retrouvent désormais enfermées dans le jeu, à la merci de son créateur.

Margot BOTTAREL



ENQUETE, COGNAC ET RELIGION

Mark Mésange se réveilla du mauvais pied en ce matin d'été 1970. Pour une raison qu'il ignorait, ce matin, tout lui semblait désagréable. Les oiseaux chantaient trop fort, sa femme de ménage sentait trop la poussière. Même son chien fidèle, Sherman, paraissait trop lent pour rapporter la balle que son maître lui lançait en buvant son habituelle mixture de cognac et de café.

"Mais ce n'est pas ça qui va me décourager" pensa-t-il sur la route du commissariat. En y arrivant, à peine passa-t-il la porte que son partenaire (un écerelé répondant au nom de Edward Martin) lui présenta les nouvelles du jour :

-Bonjour commissaire Mésange.

-Edward, je vous ai déjà dit de m'appeler Mark !

-Oui si vous voulez, cette nuit la petite Cassandra a encore volé des bonbons au coin de la rue Victor Golvan...

-Elle ne changera jamais, rétorqua Mésange.

-Jamais, enchaîna Martin, mais le plus intéressant, accrochez-vous bien, c'est un meurtre qui a eu lieu cette nuit !

-Un meurtre ?

-Oui, le meurtre d'un homme nommé Raphaël Fitzgerald vivant dans la rue Victor Golvan...

-Qu'est-ce qu'on sait sur lui ?

-Euh, 32 ans, célibataire, c'était un cavalier de compétition, dit Martin en regardant ses notes, il avait gagné un prix de culture générale, il vivait avec sa "Mémé" et son père est mort il y a longtemps dans un incendie.

-Et quelles informations avons-nous sur le crime ?

-On a un message codé de la victime et l'acte s'est déroulé au domicile de Raphaël... et c'est tout, c'est un peu inconsistant.

-Très bien ! Finissez votre café et montez dans ma voiture, s'écria Mésange."

Arrivé sur les lieux après 20 minutes de David Bowie, notre commissaire put observer la drôle de scène : un homme était couché sur une moquette rouge, sur une table basse à côté se trouvait un morceau de papier.

Mésange en profita pour visiter la maison. Il y avait des bibliothèques absolument partout. Il remarqua également des petits objets religieux comme des croix ou des petites Vierge Marie. Par exemple, dans la pièce où se trouvait le cadavre, il y avait une grosse statue du Christ pointant du doigt.

Au premier étage, Mésange tomba sur la "Mémé" de la victime qui nettoyait des fourchettes dans une pièce remplie d'objets pharaoniques. Des statuettes de chameau reposaient sur des étagères, des papyrus ornaient les murs et même un petit sarcophage se trouvait au milieu de la pièce.

"-Vous êtes de la police ? demanda la vieille dame.

-En effet, confirma Martin qui avait eu le temps de rejoindre Mésange
-Désolé de vous déranger madame, commença ce dernier, mais...
-Laissez-moi !!! coupa la grand-mère, je suis en deuil je vous rappelle.
-C'est vrai, désolé madame... ?
-Fitzgerald, Judy Fitzgerald ! Je vengerai mon petit-fils !!!
-Très bien, excusez-nous Judy, au revoir."

En descendant les escaliers, Mark dit à Martin :

"- Allons voir les autres suspects"

Martin confirma d'un signe de la tête.

Ils passèrent devant l'équipe scientifique et devant une étagère remplie de trophées d'équitation pour se diriger dehors et observer les trois autres personnes suspectées du meurtre de Raphaël en plus de Judy.

Il y avait un clown nommé Tiffolo (de son vrai nom Marcel Lavierne) qui traînait devant la propriété pour pouvoir réclamer de l'argent aux autres bourgeois qui entraient et sortaient de la maison. Il pourrait être le meurtrier car personne ne lui donnait jamais rien. Le suspect suivant était Adrien Sfrat le jardinier de la maison qui, s'il était le meurtrier, pensait sûrement ne pas avoir un assez gros salaire. La dernière suspecte était la petite Cassandra qui était au coin de la rue le soir et juste devant la maison au moment du crime.

"-Cassandra ! entama chaleureusement Mésange, ça faisait longtemps !! Comment vas-t..."

-C'est pas moi la coupable !!!!! J'ai rien à voir avec tout ça !!!!!

-J'entends bien petite mais tu étais au mauvais endroit au mauvais moment, reprit le commissaire. Tu dois donc rester ici pour respecter la procédure.

-Oh vous et votre procédure, grogna Cassandra, on pourrait très bien s'en passer.

-Arrête Cassandra, tu vas nous le vexer, intervint Martin. Allez Mark, suivez-moi, on va chercher d'autres indices."

Après ce petit intermède en compagnie des suspects, les deux policiers rentrèrent dans la maison. Le corps de Raphaël était toujours là et Mésange prit la peine de lire ce qui était marqué sur le petit morceau de papier :

*"Le Fils Du Grand Lumineux Montre Le Lieu De La Clé
La Clé Contient Les Trois Autres Comme Moi
La Clé Révèle Le Secret De L'Homme Fourbe"*

"-Mmmmh, que signifie tout ce charabia ? dit Martin.

-Je ne sais pas, répondit Mésange, *la clé révèle le secret de l'homme fourbe* doit vouloir dire que la clé nous révèle qui est le meurtrier...

-Sûrement, mais pour le reste, on ne le trouvera jamais !

-Enfin Edward ! Ne soyons pas pessimistes, encouragea Mark !

-Parlez pour vous. Comment comptez-vous déchiffrer un tel cafouillage ?! s'énerva Martin.

-Calmez vous enfin !! Nous allons au bar, ça m'aidera à réfléchir."

Il faut savoir une chose sur le commissaire Mésange. Quand il ne sait pas quoi penser de quelque chose et qu'il a besoin de réfléchir, alors il va boire sa fameuse mixture de cognac plus café et soudain la solution apparaît.

Dans la voiture du commissaire, "Space Oddity" à la radio, ils continuèrent de chercher la solution à leur problème.

"-Le Grand Lumineux, marmonna Martin. Qu'est ce que ça veut dire ça, "Le Grand Lumineux" ?!!

-Mais enfin mon cher Martin, un peu de patience. Je suis certain que dès que ma boisson se trouvera au fond de mon gosier, j'aurai la solution !

-Je ne sais pas comment vous faites pour boire ça, ça a l'air infect !

-Mais non, rétorqua Mésange, c'est bon !"

Ils descendirent de la voiture et entrèrent dans le bar.

"-Salut Mark, lança le barman, ou tu préfères "m'Ôssieur le commissaire"?"

-Non, Mark ça me va.

-Très bien, enchaîna le barman, tu prendras comme d'habitude ?

-Yep ! acquiesça Mésange, J'en ai bien besoin là, on est en plein dans une enquête.

-Mmh.

-Y'a un type qui s'est fait assassiner. Merci, dit le commissaire en prenant la boisson que le barman lui tendait.

-Ça a toujours l'air aussi infect, intervint Martin.

-Mais vous commencez à me courir sur le haricot vous ! Goûtez pour vérifier si c'est si immonde que ce que vous dites !

-Non je ne tiens pas à...

-Goûtez-y je vous dis !!

-Non !

-Goûtez !!! s'énerva Mésange.

-D'accord c'est bon calmez-vous."

Edward prit le verre et but une petite gorgée de son contenu. Il reposa de suite le verre et faillit recrcher.

"-C'est dégoûtant je l'avais dit ! Indescriptible ! s'écria Martin avec une grimace en regardant le mélange, mais comment vous pouvez ingurgiter une chose pareille !!??

-Oh doux Jésus ! s'énerva Mésange, Mais allez-vous enfin vous calmer !!

-Attendez ! Que venez-vous de dire là !!?

-Allez-vous enfin vous calmer ?

-Non avant.

-Doux Jésus ?

-Oui voilà ! Votre boisson fonctionne ! Retour chez les Fitzgeralds !"

Mésange remplit la petite flasque qu'il avait sur lui de sa boisson miracle, paya le barman puis suivit Martin. Dans la voiture, Martin expliqua son idée au commissaire :

"-Il me semble que dans la Bible, ils nomment Dieu comme "Le Lumineux" et donc le fils du Lumineux serait Jésus. Et dans le salon où Raphaël est mort...

-Il y avait une grosse statue de Jésus !

-Exactement ! acquiesça Martin. Raphaël avait dû écrire ce message codé pour que l'assassin ne sache pas ce que ça voulait dire et le laisse l'écrire. Il avait dû percer le secret de son agresseur.

-Comment ça ?

-D'après l'équipe scientifique, le meurtrier avait attaché sa victime avant de la tuer et avait attendu. Comme s'il l'avait laissé écrire ce petit mot à la demande de Raphaël."

Ils arrivèrent à la maison et se dirigèrent vers le salon pour chercher une Bible dans les multiples bibliothèques.

"-Où peut bien être cette Bible ? marmonna Martin. Il y a plein de bibliothèques et d'objets religieux, il devrait forcément y avoir une Bible !

-J'ai ! s'écria Mésange à l'autre bout de la pièce"

Martin prit la Bible des mains du commissaire et la feuilleta. Il s'arrêta à une certaine page, la lut attentivement et s'écria haut et fort :

"-"Je suis la lumière du monde, qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres mais aura la lumière de la vie". Chapitre VIII verset douze !

- Et si on suit le doigt de la statue de Jésus..., Mésange se plaça en dessous de cette dernière et pointa du doigt dans la même direction. Nous arrivons dans cette petite pièce."

Les deux hommes entrèrent dans une pièce à peine plus grande qu'un placard à balais mais à la place des murs, se trouvait des bibliothèques (encore).

"-La clé doit être un livre, supposa Mark, mais lequel, il y en a tellement."

Pendant que Martin tirait sur tous les livres qui passaient à portée de ses mains baladeuses, Mésange revint dans le salon, sortit sa flasque et en but une gorgée. Puis il regarda autour de lui : Il y avait les autres bibliothèques, de la moquette rouge, Judy qui passait avec son argenterie bien nettoyée...

Pendant que Mark se demanda intérieurement "*Les trois autres comme moi...*", son regard s'orienta vers l'étagère avec les trophées d'équitation.

Et là le déclic se fit immédiatement : Raphaël était un cavalier et les trois autres comme lui étaient aussi des cavaliers et ensemble ils formaient les cavaliers de l'apocalypse ! La clé qui les contenait était aussi la Bible. Il courut à toute jambe vers la "Mémé" :

"-Judy ! lui cria-t-il. Combien y a-t-il de Bibles dans cette maison ?

-Une seule, évidemment, rétorqua la grand-mère avec un air grognon."

Mark ne comprenait pas : s'il n'y avait qu'une seule Bible alors quel était le livre des cavaliers... ?

"Oh et auriez-vous le livre "L'apocalypse" de l'apôtre Jean ? demanda Mésange.

-Il me semble que oui. Mais je ne sais pas dans quelle bibliothèque il se trouve. Maintenant laissez-moi ranger mon argenterie tranquille, grogna-t-elle."

Mark se déplaça à toute vitesse vers la pièce mystère en espérant que "L'apocalypse" s'y trouverait.

Arrivé dans la pièce, il remarqua que Martin avait abandonné à la moitié. Mark passa ses doigts sur les tranches des livres pendant un petit moment jusqu'à ce que son cœur fasse un bond dans sa poitrine lorsque "L'apocalypse" se trouva

sous son doigt. Il tira dessus pour le prendre mais le livre pivota et la bibliothèque coulissa. Derrière se trouvait une pièce grande comme un demi-terrain de basket dans laquelle se trouvait des carnets et un gros dictionnaire plein de sang qui devait être l'arme du crime. Il y avait également une table contre le mur du fond sur lequel se trouvait un cadre. La photo à l'intérieur représentait une vieille femme (mais pas Judy) et un jeune garçon en train de jardiner. Sur la table il y avait un livre sur les plantes. Mais le plus flagrant était que le visage du petit garçon de la photo était quasiment identique à celui d'Adrien le jardinier. Il y avait également un journal sur lequel était écrit en grosses lettres : "LES FITZGERALD RACHÈTENT UNE MAISON SUR LA RUE VICTOR GOLVAN."

L'article disait que le jeune Raphaël avait racheté cette maison il y a dix ans à une famille de jardiniers et avait embauché le fils en tant que tel.

Toutes les preuves étaient là. Maintenant ils en étaient sûrs : le meurtrier était le jardinier.

Mésange sortit en trombe et se dirigea vers l'extérieur où se trouvaient encore les suspects sauf Judy qui devait être à l'intérieur. Mark se rua sur le jardinier qui comprit de suite que son secret était percé à jour. Il s'enfuit en courant, Mark sur ses talons.

Il était très rapide et arrivait déjà à l'angle de la rue quand soudain Judy Fitzgerald surgit du coin de la rue en hurlant "VENGEANCE !!!" et fit un croche-patte à Adrien. Ce dernier s'affala par terre et Mésange le menotta en attendant les renforts.

Le jardinier fut arrêté et Mark Mésange put terminer tranquillement sa journée un peu moins désagréable après cette petite enquête.

Fin



Nino MESUIL

A CHACUN SON EVEREST

La montagne a été une des grandes passions de sa vie. Lorsqu'il était enfant, depuis la ferme exploitée par ses parents, il voyait quotidiennement les sommets des Pyrénées entre le pic du Midi de Bigorre et le pic du Midi d'Ossau. Il avait en permanence ce paysage sous les yeux ; en partant pour l'école, lorsqu'il aidait ses parents pour les travaux des champs.... Fallait-il y voir une annonce de ce qui allait devenir un but quasi exclusif de loisirs ? Il devait avoir une dizaine d'années quand son frère aîné, jardinier de la famille à ses heures perdues, lui fit faire sa première randonnée en direction d'une prairie d'altitude où des juments poulinières passaient l'été. Lorsque ces juments étaient à la ferme, il lui arrivait de jouer au cavalier en montant à cru sur le dos de l'une des deux pour l'amener boire et la rentrer à l'écurie.

La deuxième expérience, à 14 ans, avec des camarades de collège, avait eu pour objectif un sommet de 1850 m. C'est par un jour lumineux de printemps qu'ils effectuèrent cette ascension avec l'insouciance et la fougue de la jeunesse.

Le déclenchement de son intérêt irréprensible pour la montagne eut lieu après le service militaire, au contact d'un camarade de lycée, pratiquant assidu de la randonnée, parfois accompagnée d'un peu d'escalade. Ils parcoururent ensemble de nombreux itinéraires pour accéder à des sommets réputés, soit pour les points de vue qu'ils offraient, soit pour l'intérêt de l'escalade. L'altitude était un critère du choix, mais pas seulement. La silhouette d'un sommet, la complexité de l'itinéraire pour y accéder, la présence de lacs où la baignade serait possible, les fleurs rencontrées, l'exposition, autant de critères qui décideraient de l'objectif. On pouvait s'émerveiller de tout : une goutte d'eau sur une feuille d'alchémille, des paillettes de givre sur un brin d'herbe... Ce fut une époque d'enrichissement des connaissances qui permettraient plus tard d'intéresser les personnes qui l'accompagneraient dans ses randonnées.

Puis vint le moment où il estima qu'il pouvait parcourir seul l'espace montagnard. Dans les 40 ans qui suivirent, il sillonna les vallées des deux versants de la chaîne pyrénéenne, collectionnant les ascensions. Le terrain de jeu allait s'élargissant : l'incontournable Mont-Blanc, la barre des Écrins, sommet qui constituait le point culminant de la France jusqu'en 1860, année du rattachement de la Savoie à la France. Son amour pour la montagne n'allait pas jusqu'à convoiter un sommet himalayen, mais chez nos voisins Suisses il y a un pic mythique, le Cervin, Matterhorn pour les locaux. Le jour où il en réussit l'ascension avec son fils de 19 ans, ce fut comme une récompense divine, une médaille d'or sans jeux olympiques. Il avait déjà fait la traversée des arêtes de la Meige, autre sommet rebelle ayant opposé beaucoup de difficultés aux postulants à sa conquête, avant de se livrer à un guide français du nom de Gaspard.

Ces deux ascensions avaient constitué la réalisation de souhaits longuement mûris, mais ne seraient qu'une étape dans le magnétisme exercé par la montagne. Certaines situations étaient gratifiantes, comme par exemple cet oiseau venu picorer une miette de banane séchée sur sa main, à 3000 mètres d'altitude. Sur la photo on pourrait penser qu'il s'agit d'une mésange, mais en réalité c'est un accenteur alpin.

Au début des années 2000 il découvrit la pratique de la randonnée en Andorre. Au cours d'une reconnaissance d'itinéraire, il se lança dans la traversée d'un chaos de blocs immenses séparés par des creux dans lesquels, disait-il, « on aurait pu mettre la moitié d'une maison ». Vision d'apocalypse qui le poursuivit longtemps, car une chute aurait eu des conséquences dramatiques. Il avait certainement fallu que, l'espace de quelques instants, il soit totalement écervelé pour poursuivre la progression sur un terrain dangereux alors qu'il eût été plus raisonnable de faire demi-tour.

Pour encadrer les séjours d'une semaine destinés à des groupes que lui confiait un voyageur, il se lança dans une véritable enquête en vue de connaître les particularités de ce petit pays et être en mesure d'apporter des explications aux personnes qui avaient choisi cette destination pour quelques jours de vacances actives. Le dictionnaire n'apportait par beaucoup de précisions, d'autant que le statut du pays avait changé en 1993, année où la principauté s'est dotée d'une constitution et a élu son propre gouvernement. Depuis cette date, les coprinces que sont l'évêque d'Urgel et le Président de la République Française ont surtout des fonctions honorifiques.

Jusqu'à 75 ans passés certaines de ses sorties dépassaient régulièrement les 1000, voire 1500 mètres de dénivelé. Et ce presque octogénaire répétait à et qui voulait l'entendre que pour ses 80 ans il monterait au pic d'Aneto, point culminant des Pyrénées. Mais on dit bien que : « l'homme propose et Dieu dispose ». Et effectivement, même si sa condition physique était bonne, plusieurs symptômes laissaient entrevoir une régression des limites. Il n'avait plus la vivacité de l'isard, mais plutôt la marche débonnaire du dromadaire. Néanmoins ses trois enfants avaient bien enregistré le rêve du père et choisi de l'accompagner dans son entreprise.

L'objectif fut déplacé, car, pour accéder à l'Aneto, l'approche routière était très longue. Dans un premier temps on pensa au pic du Vignemale, le plus haut sommet français sur la frontière. Ce choix entraînerait une nuit en refuge d'altitude, inconciliable avec l'état de santé de l'octogénaire. La solution de rechange : depuis l'Hospice de France, arriver au port de Venasque, belvédère de choix sur le massif Aneto-Maladeta, et de là, monter au pic de Sauvegarde. Sur les deux fins de semaine disponibles pour l'ensemble de la fratrie, le choix se porta sur celle qui semblait comporter un créneau météo plutôt favorable.

Le départ du parking fut matinal. La lampe frontale révélait, de ci de là, sur les rochers, un balisage rouge et blanc propre aux circuits de grande randonnée. Le ciel était couvert mais la pluie n'était attendue que pour l'après-midi. Cela, c'étaient les prévisions. Mais, bien avant le refuge situé à 2000 m d'altitude, la pluie se mit à tomber drue et froide, accompagnée d'un vent fort. Chacun se couvrit de son vêtement de pluie pour continuer jusqu'au refuge. Mais de toute évidence la situation perturbée était durablement établie. L'Everest convoité échappait à ses prétendants qui repartirent vers le point de départ sous la pluie et retrouvèrent le soleil au bas de la vallée, tandis que la chaîne frontière restait dans les nuages.

Léonce BENEDEYT



L'ENVOYÉ

Il était décidément beaucoup trop tôt mais une irrésistible envie de boire le gagnait. Il avait rendez-vous avec Blanche. C'était un de ces moments décisifs où tout pouvait basculer, un instant précis durant lequel sa vie prendrait un nouveau tournant. Un vertige l'agitait. On pouvait compter sur les doigts d'une main les événements marquants d'une vie et notamment de la sienne. Il y a eu cet accident de voiture, sa rencontre avec Rose et peut-être ce courrier lui apprenant son licenciement et à chaque fois les événements majeurs se sont produits dans un espace-temps très rapproché. Il sentait à l'agitation dans l'air qu'une nouvelle période intense se produirait bientôt. Il finissait de s'habiller. Il avait mis sa chemise magenta, il la trouvait immonde mais Rose ne l'aimait pas, l'idée de cette provocation lui plaisait beaucoup. En se regardant dans le miroir, il réagissait à cette idée puérile en se trouvant l'air d'un écerelé.

Il claquait la porte de son appartement et descendait les marches avec une grande précaution en évitant les marches cassées dans cet cage lugubre et mal entretenue, il s'imaginait descendre aux enfers même si en arrivant au rez de chaussée en lieu et place d'Hadès et de Cerbère, se dressaient, M. Louis et Poupou son caniche aussi hideux que bruyant. En ouvrant la porte, Poupou faillit le mordre, M. Louis le rappela timidement et commençait à l'entreprendre sur une sombre histoire de recyclage qu'il faisait mal. Il le regardait alors en ne l'écoutant que distraitemment et en opinant du chef pour abrégé ses souffrances. Il voyait une mésange se poser sur une branche derrière M. Poupou. Il avait lu que certaines mésanges dévoraient le cerveau de leurs proies, il espérait un acte de bravoure de ce sympathique volatile. Rien ne se produisait mais M. Poupou devait rentrer, son jeu télévisé préféré allait débiter.

Libéré de cet importun, il se dirigeait vers le bar « le petit vélo ». Curieux nom pour un estaminet où dans la décoration rien n'évoquait la bicyclette mis à part l'aspect de voiture balai de la clientèle de ce soir. Il s'assit sur fauteuil en cuir érodé qui émettait un bruit désagréable au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans la salle. Blanche entra dans la salle d'un air décidé. Alors qu'elle s'approchait et qu'il tentait désespérément d'arborer son plus beau sourire, elle posait ses mains sur le fauteuil en cuir d'en face. Elle soupira longuement et lui expliquait qu'elle ne resterait pas que son mari avait enquêté et lu des messages et qu'elle partait et qu'il ne fallait plus jamais la contacter. Son alacrité disparut aussitôt. Il répondit par une des ses habituelles diatribes amphigouriques. Elle plissait les yeux et s'éloignait sans se retourner. Les clients du bar le regardaient avec un sourire aux lèvres, après cette entrée pleine de mépris, cette humiliation publique avait goût de revanche.

Las, il s'enfonçait dans son fauteuil, le même bruit ridicule parachevait sa défaite totale. Alors qu'il fixait le fond de son verre, il revivait à nouveau son début de soirée catastrophique. Il allait commander à nouveau. Il leva les yeux et observa, à l'écran de télévision à la luminosité suspecte, un agneau au milieu d'un troupeau d'ovins tremblants, il semblait crier mais le son était couvert par l'atmosphère gouailleuse. Il lui semblait même apercevoir au loin un cheval blanc monté par un cavalier gargantuesque avec un arc dans le dos. Il ne comprenait rien à ce qu'il voyait. Tout ce reportage était agrémenté d'explications alambiquées dont il ne saisisait pas le sens d'un mot sur deux. Il aurait eu bien besoin d'un dictionnaire. Comme à son habitude, il préférait abandonner et détourna le regard sur une affiche décrépée d'un obscur groupe musical local. Un son répétitif lui parvenait aux oreilles. Il parvenait à le déchiffrer « viens, viens ». On dirait un bêlement pensa-t-il. Un homme lui posa la main sur l'épaule et lui intima de rester assis. Il était tout de rouge vêtu. Une gigantesque épée qui touchait quasiment le sol était accroché à sa ceinture. Il semblait littéralement en feu. Ses yeux rouges exorbités le fixaient. Un casque dont il était impossible de deviner ni le lieu de confection, ni lui donner d'âge lui recouvrait le chef.

Il prit alors la parole :

Sais-tu qui je suis?

D'humeur joueuse, il répondit vu la terre sur vos mains, vous devez être jardinier.

L'homme plongea en lui un regard glacial et aussi effrayant que n'importe quel personnage de films d'horreur dont il s'abreuvait plus jeune. Il se reprit alors et tenta, vous semblez être un pérégrin du futur.

Pauvre hère, je suis la fin et le commencement, la mort, le sang, le bruit, la fureur, la disparition, le coupeur de gorges, en somme le renouveau.

Je suis désolé, je n'ai pas d'argent, maintenant laissez moi tranquille avec vos histoires à dormir debout. Je suis d'un certain côté avec visiblement moins de talent, un champion de la destruction puisque tout ce que j'approche de près de loin finit par disparaître.

Jean, lui dit-il, tu seras le témoin, tu as été choisi. Je suis un cavalier de l'apocalypse. Il pointa l'écran de télévision, on y voyait notre chevalier blanc galoper à travers la lande suivie d'une gigantesque armée indéfinie pénétrer une ville et y semer chaos et destruction. Maintenant suis moi, tu raconteras l'apocalypse.

Il sortit du bar suivant notre colosse, ce dernier monta sur un cheval à la robe rouge éclatante. On aurait dit qu'il était lumineux. Notre homme frappa de toutes ses forces sur un arrêt de bus avec son épée dispersant les morceaux de verre dans un gigantesque fracas. Il émit un cri caverneux et effrayant. Il repensait à M. Louis et poupou qu'il imaginait recevoir des coups de glaive. Des hommes sortaient de partout en s'entretenant, il avait un grand chemin pour lui. Il commença comme poussé par une force qui le dépassait à prendre en note ce qu'il voyait dans un carnet qui semblait sortir de nulle part.

Il pensait à un cavalier vert qui combattrait pour l'écologie. Cela le faisait beaucoup rire intérieurement, il détestait l'écologie parce que les écologistes le fatiguaient, ils avaient surement raison mais cette vertu affichée l'irritait énormément, il ne savait même pas pourquoi d'ailleurs. Il visualisait une sorte de hulk avec un grand chapeau de paille qui punissait en jetant des orties sur des pauvres malheureux qui avaient mis le plastique dans la poubelle régulière. Le tri lui avait toujours semblé être un gaspillage d'énergie au regard des enjeux beaucoup plus importants, au fond, c'était peut-être juste une excuse pour ne rien faire.

Une tâche rouge au sol le sortit de ses pensées. Il venait de marcher dans une flaque de sang. Des hurlements l'entouraient, le massacre continuait mais il semblait pouvoir y échapper. Il slalomait entre les gens, les obstacles et les cris, le ciel rougeoyait. Il avait cette étrange habitude d'être rapidement désincarné, il marchait en contournant tous les obstacles, il lui semblait être devenu un être nyctalope. Il avait un doute sur l'écriture de ce mot, il lui faudrait surement regarder dans un dictionnaire.

Il se dirigeait toujours vers son domicile sur un rythme soutenu en dépit du paysage apocalyptique qui lui servait de décor. Une fois rentré chez lui, il irait mener son enquête. Toute cette histoire est absolument extravagante. La fin du monde, cet étrange pérégrin atrabilaire, rien de tout cela n'avait un quelconque sens. Il lui fallait comprendre ce qui passait autour de lui et quel pouvait bien être son rôle.

Il arrivait enfin devant l'entrée de son immeuble, la mésange était allongée au sol et passée au trépas. Il pensait à son écervelé de voisin. Il se demandait s'il avait subi le même sort que la mésange et si le chien stupide était lui aussi parmi les victimes de ce cataclysme mondial.

Il ne trouvait personne et après avoir fermé la porte, il n'entendait plus qu'un vacarme en sourdine au loin. Cette respiration auditive lui fit le plus grand bien. Il jeta son manteau au sol. Il attrapait une bouteille qui traînait sur la table et but une large rasade. Il était épuisé et désorienté, il s'effondra sur son lit et trouva le sommeil immédiatement.

A son réveil, il repensait à l'ensemble des événements de la veille, il voulut regarder son téléphone mais il n'avait plus de batterie. Il riait en pensant à cette étrange histoire d'apocalypse, il riait encore plus fort en repensant au fou à l'épée et se dit que sa fatigue des dernières semaines cumulée à une consommation excessive de boisson avait été le terreau de cette histoire rocambolesque. Il se leva et alors que son regard balayait la pièce, il vit un carnet, inquiet, il prolongea le regard en direction d'une gigantesque épée. C'était celle du cavalier de l'apocalypse. Il regardait par la fenêtre, un paysage de désolation s'ouvrait devant lui avec un ciel cramoisi. Un bruit sourd retentit. Malgré une certaine appréhension, cette fin du monde serait peut-être le moment le plus lumineux de sa vie.

Rachid SALAMA

INTERVENTION ABUSIVE OU NÉCESSAIRE ?

Il était une fois un cavalier un brin écervelé,
Se promenant sur sa monture,
Croisant une voisine et moi-même sur son chemin,
Excusez-nous cher monsieur,
Auriez-vous l'amabilité de descendre s'il vous plait,
Monsieur Rateau, votre jardinier est devant votre porte,

Il a été appelé par votre Voisin Monsieur Dujardin. Les Pompiers sont là aussi, à cause de l'état laissant à désirer de votre trottoir, qui après quelques plaintes du voisinage et des vacanciers ayant contacté Monsieur le Maire, souhaiteraient qu'un bon nettoyage soit effectué et qu'une évacuation des nids de votre toit puissent être déplacés à cause des nombreuses déjections où quelques passants, d'un certain âge, ont glissé.

Tous ces intervenants souhaiteraient mener une enquête minutieuse avant le déplacement de ce lampadaire lumineux qui attire bien des moustiques noctambules et des mouches et déplorent le « devant des portes » qui pourraient nécessiter un « bon coup de balai ».....

De plus, avec cette canicule qui sévit depuis le début de l'été et même avant, nous souhaiterions intervenir rapidement, avant d'éviter une rébellion des habitants de cette rue, quant à la chaleur qui accentue les odeurs nauséabondes qui en découlent.

Ces désagréments plutôt fâcheux trotinant dans la tête de Certains, depuis un certain temps, nous voudrions donc avant que cette aventure redoutable puisse faire quelques éclaboussures et peut-être, aussi, la une des journaux régionaux...Nous voudrions donc, stopper cet épisode qui risque à la longue de sentir le « souffre ».

Nous ne voulons donc pas que le Dictionnaire « journalier » style « Le Quotidien Hebdomadaire », puisse s'enflammer et satisfaire toute une population qui commence à voir « rouge » avec tous ces feux qui se multiplient sans cesse, dans les forêts et près des maisons avoisinantes, à cause de phénomènes maladroits ou accidentels et non intentionnels, (du moins nous voudrions tant que ce soit le cas ?) par conséquent, pour remédier à tous ces problèmes quelque peu gênants, contrariants et déplacés pour certains, il est urgent de clôturer cette opération plutôt gênante me semble-t-il, ceci afin de « fermer » cet épisode qui s'ajoute à beaucoup d'autres plus urgents....

Pour satisfaire tout ce monde mobilisé, nous pourrions ensuite boire un petit coup pour digérer agréablement ces désagréments de voisinage et aussi inviter les touristes inquiets à trinquer avec nous, ces touristes qui pourraient encore profiter de leurs passages dans nos villages et non pas désert nos beaux sites.

A cause de cette canicule spectaculaire, inattendue 2022, qui laisse présager dans les années futures, un phénomène d'apocalypse. Pouvons-nous, à présent, préserver la diversité des oiseaux qui pourraient disparaître, pour ne parler que de ces agile mésanges qui vont et viennent avec leurs passages multiples et qui se désaltèrent autour du lavoir qui surplombe le Vicdessos dans une eau limpide qui descend de la montagne, là où se croisent aussi, la valse des libellules assoiffées, les truites faisant la joie des pêcheurs....que ne ferions-nous pas pour éviter toutes ces disparitions....

Alors, tout simplement, nous pourrions revivre peut-être normalement, en admirant cette nature qui, actuellement, nous joue des mauvais tours, certes, mais en pensant au calme, aux gazouillis des oiseaux, en pensant aux bonnes truites qui déambulent, nous pourrions, à coup sûr, apprécier la VIE TOUT SIMPLEMENT.

Remercions sérieusement tous ces intervenants qui, se déplaçant en cas de danger, nous ramènent le sourire tant attendu, qui nous ferait défaut à coup sûr.

Le ridicule n'a tué personne pour l'instant....A vous de juger à présent....

Francine BOUNAUD

FANFARONNADE ...

Comme **mésange** construit son nid
Je prends des mots et les unis ;
Mais poète par intérim,
Piètre **jardinier** de la rime,
Mes tristes vers sont les victimes
D'une plume qui mal s'exprime.
Faudrait-il que je me rétracte,
Qu'une bon' fois je prenne acte,
Rouge de honte et désolé
De mon délire **écervelé** ?
Et bien bonnes gens que nenni !
Bien que je ne vaille un penny,
Prétentieux **cavalier** du verbe,
Insolent écrivain en herbe,
Toujours amoureux de beaux-arts,
Je tent' ma chance à « **FONBEAUZARD** »,
Pas pour devenir millionnaire,
Ni pour entrer au **dictionnaire**,
Mais **boir'** quelques gouttes de gloire,
Goutter un instant de victoire...
Cela comblerait mon égo.
Un prix ayant pour nom « **HUGO** »...
Je vois ce cadre fabuleux
Accroché au mur... **lumineux** !
Mais il se trouve, après **enquête**,
Que le jury serait en quête
De nouveaux talents littéraires...
Voilà qui n'est pas pour me plaire,
Me voici soudain très sceptique,
Je vais crouler sous les critiques,
C'la va friser l'**apocalypse**...
Au placard les vers, je m'éclipse !

Florian ASCASO

ÉCOLOGIE !

J'ai vu de rares **mésanges** bleues
Dans un monde peu **lumineux**
Qui les pauvres voulaient crier
A ces hommes **écervelés**
De suspendre tous leurs méfaits
Faisant craindre l'**apocalypse**
En montagnes de détritrus...

J'ai vu quelques vaillants **cavaliers**
Menant **enquêtes** bien réglées,
Seuls contre vents et marées,
Pour que mon voisin **jardinier**
Puisse enfin mieux respirer
Et ne plus mettre sur le marché
De récolte contaminée...

J'ai vu, sous des casques étincelants,
Se battre de valeureux pompiers
Contre les flammes **rouges** de l'été
Qui envoient nos belles forêts
Dans les fumées du souvenir
Laisant tout noir le tableau,
La postale de nos vacances...

J'ai vu cet enfant qui me ressemble,
Avec mille interrogations,
Chercher sur son gros **dictionnaire**
Le sens du mot « **ÉCOLOGIE** »...
Assis devant son verre de demains
Il ne voudrait que soit un rêve
De pouvoir **boire** une vie saine...

Noa ASCASO

HISTOIRE COURTE

Avez-vous vu cette mésange mener l'enquête sur ce lumineux cavalier
de l'apocalypse que ce jardinier écervelé vient d'évoquer
à partir des mots récoltés dans son dictionnaire rouge ?
Mais à qui voulez-vous faire boire cette histoire ?

Josiane DUPUY

* * *

REVE DE JEUNESSE

Cavalier moderne sur minite**L**
Avec une mésange dont le je**U**
Vaut une enquête sur un podiu**M**
Apocalypse d'un nouveau jour infini**I**
L'écervelé jardinier peut boire sans fin**N**
Installé devant son dictionnair**E**
Entre dans son rêve de jeunesse un pe**U**
Rouge, jaune, vert et lumineux**X**

Gilbert NOUGÉ



LE CAVALIER ET LE JARDINIER

Un cavalier qui surgit du fond de la nuit
Non ce n'est pas le cavalier de l'Apocalypse

C'est juste un cavalier qui passe sur son
Alezan lumineux et s'arrête pour lui donner à boire

Une petite source surgit au fond de ce vallon
Le cavalier met pied à terre et son cheval se désaltère

Et ils repartent , clop clop font les sabots du cheval
Jusqu'à la limite du bourg où ils font halte

Près d' un grand champ de blé pliant sous la brise
Où chantent l'alouette et la mésange bleue

Au bout de ce champ, une oasis de verdure
Où les lys blancs rivalisent avec les roses rouges

Et là un jardinier qui taille la haie , perdu dans ses pensées
S'interroge : mais suis je un écervelé ou bien ai je taillé les rosiers ?

Il faudra que je fasse une véritable enquête pour savoir
Ce que j'ai fait au jardin car je perds un peu la tête

Et voyant le cavalier arriver , il prit peur et lança en occitan
« Que voles ? Ques aco ? Es la guerra ?

Et faute de dictionnaire fiable, le cavalier et le jardinier
Restèrent chacun sur cette énigmatique fable.

Marie COMBERNOUX



LES ÂGES DE LA VIE

Jolie mésange écervelée,
Petit oiseau à tête noire,
Dans son enfance spontanée,
Tout n'est que jeu, plaisir et foire.
Très bientôt, elle saura voler
Et boire l'eau claire à la mangeoire.
Les mois passent près de sa maman,
Qui bâtit sa vie, ses repères.
L'existence s'écoule et lui apprend
A compléter son dictionnaire,
Sa palette de sentiments
Et des émotions l'inventaire.
Au fil du temps, l'enquête progresse,
Elle supporte le doute et la peine.
Pour en récolter la sagesse,
Sans prendre la colère et la haine,
Elle doit faire preuve de finesse
Comme un jardinier compte ses graines.
Alerte rouge, voilà la fin,
Ses plumes tombent comme des feuilles mortes.
L'apocalypse est pour demain.
Un cavalier entre et l'escorte
Tout au long de ce blanc chemin :
Un couloir lumineux, une porte !
Et déjà la vie a pris fin.



Fanny SALAT

LETTRE À UN ÊTRE CHER : MOMONE

Il était un 9 octobre 2011 vers sept heures du matin où, comme les jours qui précédaient, mes yeux s'ouvraient et mon cœur battait au rythme des sonneries de mon téléphone. Excité par la nouvelle stratégie du ballon ovale que tu allais me vendre ce matin-là, ou par le débriefing du match de la veille de cette belle coupe du monde, ou à entendre Maman râler derrière parce que tu l'appelais « Momone », un mélange peut-être de « Maman » et de « bobone » ou bien des restes de parents quand on continue à prononcer des mots en langage bébé ...Mais en vain.... Ce matin-là ta voix était différente, plus claire, plus fragile et instantanément je compris que ce n'était pas la tienne au bout du fil.

Le soleil se levait devant mes yeux mais le mien venait de disparaître, même les gyrophares de ce camion n'étaient pas suffisants pour raviver ta lumière. Je n'étais pas avec toi mais je me suis imaginé plus de mille fois et de mille façons différentes cette scène et lorsque je suis arrivé près de toi après une course effrénée et insensée, espérant encore me réveiller d'un mauvais cauchemar ou avec encore une lueur d'espoir d'entendre une de tes dernières blagues, tes yeux s'étaient déjà fermés et tu n'étais déjà plus là pour entendre les mots que je n'aurai jamais eu l'occasion de te dire, par pudeur peut-être...

« Je t'aime papa.... »

(Prenez soin de vous, de vos proches, la vie est parfois trop courte)

Julien LCAZE



UNE LETTRE POUR TOI

Quand je t'ai rencontrée, la première fois, tu posais au milieu de ces trois garçons clinquants. Vous aviez le sourire, celui des êtres qui ont enfin accompli leur rêve.

Tout était possible pour vous. Et les autres, les mesquins, ceux qui vous traitaient de fous sortis de l'asile et pariaient sur votre échec, tremblaient désormais devant votre accomplissement, et votre liberté.

Dès cet instant, j'ai admiré ta persévérance et ton audace. Tu n'avais que 26 ans, et tu avais le monde à tes pieds.

Je ne pouvais pas juste poser cette photo et passer à autre chose. Il fallait que je sache qui tu étais. Puis je t'ai vue jouer. Beaucoup de fois. Ton regard profond surpassait la nécessité des mots. Tu n'avais pas besoin de parler pour que le monde entier comprenne ce que tu disais.

Tu n'as jamais oublié d'où tu venais, ni le papier journal que tu glissais dans tes chaussures pour avoir moins froid, ni ton enfance envolée. A 7 ans, c'était déjà toi qui gagnais l'argent pour faire vivre ta famille. Ton enfance, tu l'as vécue plus tard, quand tu jouais. Ces scènes où tu t'amusais comme un enfant n'étaient pas jouées, elles étaient vécues. Il n'y avait personne d'autre que toi, capable de reproduire les mimiques et les démarches d'un enfant avec tant de ressemblance, à plus de 30 ans passés.

Tu as poussé toutes les portes. Celles qui étaient fermées à clé, avec plusieurs verrous, cadénassées ou même carrément barricadées.

Tu as apporté de la joie et du bonheur, mais aussi de la gravité et de la compassion. Ce sont tes empreintes qui, les premières, ont été laissées sur le parterre du théâtre de Mr Grauman. Tu as créé un organisme de bienfaisance pour les employés du spectacle et du cinéma dans le besoin et une maison de retraite pour les vétérans. Tu as donné soutien, argent et amour à des orphelins. Tu as été colonel honoraire dans l'armée pendant la guerre. Tu as invité des combattants blessés se changer les idées dans ta piscine. Tu as même inventé une nouvelle technique d'éclairage... Il se peut aussi que tu aies fait partie des fondateurs des Oscars et que tu en aies gagné deux...

Mais surtout, tu m'as montré que tout était possible. Tu m'as prouvé qu'une brindille dans un champ aride pouvait devenir un arbre verdoyant.

Quand je parle de toi, j'ai les yeux qui brillent.

Tu es une source d'inspiration, dans ton travail et aussi en tant qu'être humain.

Je me suis confiée à toi, je t'ai demandé conseil, j'ai appris de toi. Parfois, tu m'as fait retrouver courage, tu m'as poussée à croire davantage en moi, tu m'as même redonné espoir.

Alors voilà, je t'aime. Pour toutes ces raisons et bien plus encore, je t'aime.

Un jour en classe on devait imaginer quelqu'un qu'on aimait. C'est toi qui es apparue, avec ton regard qui dit tout, ton sourire en coin, ton air espiègle et tes boucles blondes.

Il fallait agir comme toi. Il faisait beau et j'avais le sourire aux lèvres. Puis il a plu. Les autres autour de moi sont devenus pressés. Pas moi. J'ai pris ta main et on a sauté dans les flaques ensemble.

Puis, le professeur a dit que notre invité devait partir en ne nous laissant qu'une lettre.

Je t'ai regardée t'éloigner à travers les rideaux de la fenêtre. Je voulais te retenir, mais je savais que tu devais partir.

Je n'ai pas bougé, immobile. J'ai regardé la lettre, je l'ai tenue dans ma main, mais je ne l'ai pas ouverte. Je n'ai jamais pu le faire. Elle attend patiemment quelque part.

Que m'aurais-tu écrit ?

Nous avons 106 ans d'écart.

Tu mériterais d'être aussi connue que ton ami à la canne et au chapeau melon. Lui aussi il était sur la photo, un peu plus âgé que toi. Tu es pourtant devenue célèbre avant lui.

Les cours et les livres sur le sujet t'ont oubliée ou passée sous silence.

Tu peux en être sûre, moi je ne t'oublierai pas.

J'ouvrirai peut-être ta lettre un jour.

Et toi, Mary, tu liras cette surprenante lettre d'amour.

Merci, Mary Pickford

Avec toute mon affection

Ton amie

Sarah BOTTAREL

A TOI QUI M'A ENVOÛTEE

Quand cela a-t-il commencé ? Cela semble loin et en même temps tout paraît récent, comme si le temps était figé, car le fait est là "je ne peux pas me passer de Toi", tu fais partie intégrante de ma vie, mes pensées sont toujours tournées vers Toi"

Au départ, je me suis rapprochée de Toi, doucement, méfiante, me posant mille questions et plus je me posais de questions et plus tu m'attirais. Cela n'avait pas de sens, j'étais comme une gamine qui a envie de découvertes, de frissons, de peurs, mélangés dans l'attente du bonheur.

Tu m'as séduite par tes mots et tes récits de voyages avec cette possibilité que tout était possible et que je pouvais faire partie de ton monde, mystérieux, amoureuse, malheureuse, enjouée et parfois qui m'amenait à me questionner sur moi-même en jouant à ces différentes phases de situation.

Pourtant j'avais une vie bien remplie, équilibrée, installée sur des rails et subissant les bons et les mauvais moments de l'existence et puis un jour j'ai sauté dans un nouveau train, celui-ci me paraissait plein de promesses, d'ailleurs, de nouvelles expériences à vivre et j'ai été charmé par ton arrivée, car tu étais dans ce nouveau train, installé dans un coin, posé sur la banquette où le soleil te faisait briller et te rendait plus attirant encore. Je suis venue vers toi, je t'ai regardé, je t'ai saisi et en un instant j'ai été prise au piège, un piège merveilleux qui se poursuit encore aujourd'hui et plus le temps passe et plus je découvre de nouvelles choses sur Toi, tu me pousses en avant et tu m'obliges à être à ton écoute constamment, car tu te renouvèles sans cesse.

Tu m'obliges à sortir, à faire de belles rencontres, à discuter de Toi encore et encore, car tu as pris plus d'une personne dans tes filets et j'aime les entendre me parler de Toi, je ne suis pas jalouse, je te partage avec bonheur et gourmandise, car plus on me parle de Toi, plus je sais que j'ai fait le bon choix.

Merci pour tous ces bons moments que nous passons ensemble et pour toutes les phases d'excitations que tu me procures, je sais que tu seras toujours là, dans un coin, sur un fauteuil, attendant que je vienne vers toi et que je te saisisse à nouveau comme au premier jour dans ce train ensoleillé.

Le théâtre est une merveilleuse expérience, et, l'écouter, le pratiquer, le lire vous apportera comme à moi des voyages et des rencontres à l'infini.



Evelyne COCAULT

ROULETABILLE ou LES DITS DE L'AMOUR

Mince ! Il l'a encore laissé sur mon bureau, il est si étourdi, heureusement que je suis là. Dans dix minutes, le téléphone va sonner: « Mon amour, est-ce que j'ai laissé .. » « Oui, il est là, sous bonne garde, à tout à l'heure ». Combien de fois avait-il posé la question, combien de fois la panique l'avait saisi devant la possibilité d'une perte ? « Ca, il ne faut pas, jamais, ça pourrait être fatal, disait-il, ça **serait fatal**. » Alors pour lui faire plaisir, elle avait aussi accordé une participation « fatale » au stylo.

Ce petit stylo rouge, « vermillon » avait-il précisé, ce petit stylo vermillon, ils l'avaient volé tous les deux, en tout cas c'est tout comme. Ils l'avaient trouvé sur la table d'un bistrot où ils avaient fait connaissance quelques semaines auparavant et lui l'avait prestement mis dans sa poche après un coup d'oeil circulaire à peine sournois. « Il s'appelle Rouletabille » il avait dit sérieux. Il l'avait fait rire, elle était bon public et il l'avait senti. Il la regardait. Elle avait encore, comme les enfants, un reflet de duvet sur ses joues rondes, alors il avait approché ses mains en coupelle comme pour les recueillir. Elle avait aussitôt choisi d'entrer dans le jeu.

C'est ainsi que, chaque matin, avant de partir au travail, il écrivait avec le stylo vermillon, un petit mot pour celle qui dormait encore ou faisait semblant, soucieuse de ne rien interrompre. Il voulait varier les trouvailles mais il fallait aussi penser au bus qu'il ne devait pas manquer. Dans les premiers messages, il avait mis le feu aux poudres, il embrasait la chambre de vermillon et les mots débordaient souvent la page mais ce qu'Elle préférait, c'étaient les mots du petit garçon qui se cachait derrière sa cravate « Le matin, tu es jolie comme une petite fille qui a couru » Elle le trouvait délicat « Qui me dira comment attendre la soirée » Impatient aussi « Le soir, quand une petite ride tente de se frayer un chemin vers ton sourcil, je sais que je vais enfin retrouver ma frémissante » émouvant. « Quand tu me fuis sur ta vieille bicyclette, je me dis que tu vas souffler, peiner, pleurer, renifler et tu me reviendras si abimée, si laide, que je te prendrai dans mes bras et je te bercerais jusqu'à ton sommeil » Il était tellement tendre « Je te voudrais libre de moi, et ça me fait peur » Elle l'aimait tant.

Si l'inspiration manquait au rendez-vous, il comptait sur l'humour pour combler le vide. « Devine qui a dormi avec toi cette nuit ? » ou « Comment tu t'appelles ? » ou encore « L'HOMME te souhaite une bonne journée ! » et aussi « J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies » Ah le tricheur, se dit-elle et il ajoutait « Demande à Rouletabille d'improviser, je suis à la bourre ». Elle ne riait pas toujours mais priait le ciel – avec lequel Elle n'avait jamais eu de relation – que le petit stylo rouge, lui parle chaque matin et pour toujours.

Les jours passaient comme il se doit dans une vraie histoire. Chaque matin, Rouletabille accomplissait sa tâche, parfois un mot bref, parfois inspiré, sur le petit bureau. Chaque matin, Elle courait vers le stylo rouge, affamée des mots de l'amour. Hélas il fut un jour où Elle remarqua que le vermillon du petit stylo avait pali. Elle vérifia près de la fenêtre, c'était vrai. Elle courut au bureau, l'écriture sur le feuillet avait pali aussi. Déstabilisée, Elle jeta le stylo d'un geste vif ... « C'est pas possible ?? » Et pourtant ...

Elle sentit la peur lui serrer la gorge, son estomac se recroquevilla comme un gousset dont on tire les lacets, Elle s'assit, se releva, réfléchit, jeta un coup d'oeil par terre : ou était-il passé ? . Elle se jeta sur le lit, sanglota, le temps imparti du petit stylo vermillon s'était-il vraiment écoulé ? Son visage en pleurs se fit vieux, le passé éclatant venait de mourir à ses pieds.

Qu'allait-Elle dire à son aimé ? Qu'allait-il dire lui-même ? Fatal ? Oui, eh oui ! il dirait fatal. Mais alors cet amour si brûlant n'existait pas vraiment, dépendait-il de la présence - ou de l'absence - d'un stylo-bille ? Ca marche pas comme ça , l'amour . Oui mais il avait dit fatal ! Oui mais il aimait dire des bêtises ... lui faire peur peut-être ... mais non, c'était un tendre ...

Trop de « mais » ! Elle décida de s'activer pour cesser de cogiter. Le ménage était la chose à faire dans cette situation confuse, la vaisselle, le balai, descendre la poubelle . . Elle travaillait sur un rythme Tex Avery qui précipitait des nuages de poussière par les fenêtres et faisait surgir ou disparaître des objets au cuivre rutilant. Elle eut enfin un regard satisfait sur le résultat. Et là, à ce moment-là, Elle entendit le vroum du camion des éboueurs qui approchait. Elle s'écria : « La Poubelle, je leur ai mis la poubelle, Rouletabille a glissé dedans pardi ! » . Elle voulait y croire. Elle descendit l'escalier quatre à quatre, vit le camion passer, courut derrière, hurla « Arrêtez tout , arrêtez je vous en prie » « Qu'est-ce qu'il y a ? » « J'ai mon futur dans le camion » « Quoi ? » « Mon stylo rouge, mon futur » . « Roule Marcel » dit l'éboueur, « elle déraile ».

Le camion s'ébranla à nouveau . Elle cria « Non, donnez-moi cinq minutes, je sais où il est, ma poubelle est jaune, je vous en supplie » Le camion accéléra, Elle courut derrière « Arrêtez, c'est ma vie. » L'engin s'éloignait, Elle courait. Elle fit un faux pas, Elle tomba. Assise au milieu de la route, Elle tendit les bras vers le camion « Je vous en prie... ». A ce moment précis, Elle entendit le bruit métallique d'un petit objet rouge qui rebondissait près de ses genoux. Elle s'en saisit, poussa un long soupir. Fatal ! il avait dit Fatal ! ... Fatal ?? Elle jeta un coup d'oeil circulaire autour d'Elle au milieu de la rue, alors Elle éclata de rire.

Le lendemain matin, le mot disait : « Entre mille, toujours je te retrouverai au son sourd de ton souffle, à la tombée du jour ».



Michèle FAU

LA BELLE ET LA BÊTE DE SOMMES

Patrice

Toi et moi, nous avons vécu une longue et belle histoire.

Je me souviens que tu m'as branchée dès notre première rencontre. J'ai tout de suite senti que le courant passerait entre nous deux. Nous autres, sentons ces choses-là. Ça ne s'explique pas.

Ensuite, je tressaillais chaque fois que tu posais les mains sur moi, que tu m'effleurais sensuellement du bout des doigts.

Au début de notre relation, tu étais hésitant, tu multipliais les faux pas. J'en suis encore tout émue : comme tu étais malhabile, comme tu étais impatient, pressé d'aboutir ... Puis, tu as tout su de moi, comment je suis faite, comment je réagis. Et tu pouvais tout obtenir de moi, de ta main experte, même les yeux fermés.

Tu savais pouvoir compter sur moi à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Parfois, tu étais anxieux ; alors, tu me sautais dessus, fébrilement et il m'était impossible de me soustraire à tes désirs. Souvent tu me faisais subir... comment dire... une cadence infernale ; on aurait dit comme une obsession du chiffre. Je dois avouer que j'adorais ces moments de pure sauvagerie. Les résultats ne se faisaient pas attendre : ou tu arrivais à tes fins et cela te calmait, ou tu entrais dans une fureur noire : « je n'arrive plus à rien, je suis un zéro » disais-tu alors. Tu ne supportais pas d'être impuissant. Mais tu étais jeune, vigoureux et inventif et cet état ne durait jamais longtemps.

Les jaloux qui voulaient nous diviser, disaient de moi : « Celle-là, elle est vraiment bonne : il suffit de lui effleurer le bouton, et elle marche à tous les coups ! ». Les mufles ! Ils n'imaginent pas combien il m'a fallu multiplier mes capacités pour faire la différence, pour arriver à ce résultat. Tu me sollicitais souvent, et j'ai toujours fait en sorte d'être juste et fiable. Jamais je ne t'ai trahi. Il est exact que j'étais ta chose, je n'ai pas honte de le dire. J'étais ton objet, ta favorite, toujours à portée de la main. Et j'étais heureuse quand tu en rajoutais, quand tu en faisais toujours plus. Nous étions si complices, nous profitions de la moindre occasion, même pour de minuscules sommes. Parfois, nous faisons ça à la va vite, mais j'étais toujours prête. Dans les moments les plus forts, au paroxysme de nos échanges, tu ne me lâchais pas du regard, inquiet de mes réactions, toujours en quête d'aboutir au meilleur résultat. Moi je t'obéissais aveuglément, me pliant à toutes tes exigences. Le moment que je préférais, c'est quand tu étais pleinement satisfait, un sourire béat au coin des lèvres. Parfois, dans cet état, tu me gratifiais d'une petite tape, d'une caresse sur mes courbes, comme pour me dire que j'avais bien travaillé... j'adorais ça ! J'avais le sentiment du devoir accompli.

Parfois, tu m'ignorais, tu me délaissais. Alors, je m'étiolais, me desséchais. Par exemple, je ne supportais pas quand tu partais en vacances avec ta femme et tes gosses. Ces séparations étaient bien trop longues. Moi qui d'habitude suis alerte, avec du répondant, lumineuse, dans ces périodes-là, je restais éteinte.

Pendant des années, nous avons eu une relation intense, profonde, exclusive. Au total, nous étions parfaitement accordés, tous les deux, tendus vers le même idéal : œuvrer pour un monde plus juste.

Jusqu'au jour où on t'a installé cet ordinateur. A partir de ce moment, tu m'as négligée, tu es devenu plus distant, et je me suis inquiétée : je comptais de moins en moins pour toi.

Et un matin, sans ménagement, tu m'as virée de ton bureau.

« Désolé ma vieille, merci pour tout, mais tu es devenue ... obsolète ».

Tu m'as dit ça avec une touche de tendresse mais cela a été difficile à entendre.

Même pour une calculatrice.

A toi à jamais.

Casio P-MMXXI



Christian GOLLER

LA LETTRE INUTILE

MON AMOUR,

Tu m'attendais hier soir, dans la nuit moite de cet été plus chaud que tous nos autres étés. Tu m'attendais depuis deux grands jours. Tu finissais par te demander si Nice et cette méditerranée, dont tu peux être jalouse, ne m'avaient pas retenue dans leurs filets tentateurs.

Mais je sais, qu'au fond de toi, tu as la certitude que toujours je reviendrais de mes plus ou moins longues escapades. Je te sais convaincue que mes autres attachements ne sont que « contingents » et que toi tu es ma passion « nécessaire » selon les définitions de Jean-Paul Sartre et de son « Castor » Simone de Beauvoir.

Il y a si longtemps, mon amour, que nous nous côtoyons ! Crois-tu réellement que 67 années de moments intenses partagés s'oublent même si l'on s'essaie à le faire dans les paysages de Cézanne, le Paris de Victor Hugo ou les thalassos les plus relaxantes ?

Notre première rencontre, pourtant fut tout sauf un coup de foudre. C'était, si mon Alzheimer n'en est pas à son stade ultime, un jeudi après-midi de janvier 1956. Le vent d'Autan n'apportait, comme maintes fois en hiver, aucune douceur. J'avais à peine 2 ans et demi. Je ne tenais pas sur mes petites jambes. Ne sortaient de ma bouche tordue que des sons incompréhensibles et le trajet en auto pour te rejoindre m'avait causé un horrible mal de voiture que je n'avais hélas, pu cacher à mes parents. J'avais pourtant eu mon premier choc esthétique devant tes rues bordées de hautes maisons de briques.

Le médecin rééducateur consultait dans un grand bureau au plancher cent fois plus récuré que les vieilles planches disjointes de ceux des grands-parents. Les trois grandes fenêtres me fascinaient mais j'étais loin de penser que plus tard des ouvertures presque identiques éclaireraient mon home à moins de 2 kilomètres de là dans une résidence de même facture.

Pour l'heure j'étais subjuguée par le docteur. De son visage rond émanait une grande bonté. J'avais envie de me jeter dans ses bras. Pourtant, il me dévisageait froidement sans le moindre sourire. Sa voix bourrue lança à mes parents en guise de bienvenue : « Que voulez-vous que je fasse de ça ? ». « ça » me désignait sans aucune ambiguïté. Maman, le visage inondé de larmes, se tournait déjà vers la porte. Papa livra bataille. Il raconta mon histoire. Je finis la consultation sur les genoux de mon nouveau docteur. Il caressait mes cheveux .il avait baissé la voix pour donner à mes parents ses instructions. De quinze jours en quinze jours, de mois en mois, d'année en année, c'est avec joie que je revins rue Agathoise. Le docteur M devint rapidement mon second père.

A chaque voyage, le soleil jouant sur tes briques roses, l'« eau verte » de ton cher Canal me séduisaient un peu plus.

Un peu avant mon entrée au C.P, notre bon docteur M nous envoya chez le docteur R., spécialiste de la gorge qui se chargeait aussi de la rééducation de la parole et de la voix des enfants handicapés. Si je fis assez rapidement de gros progrès de langage, mon nouvel enseignant était froid et distant derrière son bureau second empire. Il ne sut jamais qu'il m'apprenait à aimer les hôtels particuliers de son quartier des Carmes et que c'est sa cour intérieure que j'imagine encore lorsque lèche-vitrines ou balades me conduisent devant tes hauts murs couverts de lierre et tes portes cochères fermées à double tour (ou triple code) au vulgum pecus hors journées du patrimoine.

Plus je grandissais, plus je t'apprivoisais. Nos visites chez mes spécialistes s'accompagnaient presque toujours de repas dans tes restaurants aux saveurs alléchantes quoique moins exotiques qu'aujourd'hui. Souvent nos journées se concluaient pas des emplettes exceptionnelles. Pas une fois je ne rentre dans un de tes très connu magasin sans penser à mon bateau gonflable.

Durant mes trois années de lycée, je me suis un peu éloignée de toi (j'espère que tu ne m'en veux pas trop). Les chirurgiens de la Clinique du Château n'avaient pas réussi à guérir le cancer de l'œsophage de mon grand-père maternel. Le docteur R. avait été avantageusement remplacé par un ami orthophoniste passionné de mots. Voir moins souvent mon cher docteur M me chagrînait mais je savais que vieillissant il travaillait de moins en moins en ville et se consacrait presque entièrement, lui qui n'avait jamais été père, à ses petits patients du Centre Raoul Dottin à quelques kilomètres de la ville, sur la route de la Méditerranée. Je savais qu'il suivait attentivement l'épanouissement de la jeune personne qu'il avait traitée de « ça » avant de la prendre sous son aile.

Dans le tréfonds de mon inconscient l'idée de vivre dans tes murs était pourtant présente. Je rêvais de poursuivre mes études en histoire et savais que tu abritais une faculté des lettres de bonne réputation.

Bac en poche, je pus quitter la villa parentale récemment construite à la calme périphérie d'une ville moyenne pour te retrouver. Hélas, les bras que tu m'as offerts n'avaient pas la tendresse du docteur M. Les immeubles quelconques jouxtant la fac n'avaient pas le regard un peu hautain mais finalement complice des demeures bourgeoises du centre. J'avais la prétendue chance d'inaugurer des salles de cours neuves et déjà dégradées dans un quartier qui les premiers jours me donna envie de renoncer à la Culture et d'aller respirer à l'année l'odeur des châtaigneraies et du mauvais charbon, là-bas, au pays de mes vacances de petite fille de mineur.

Mais, vois-tu lorsque l'on aime et que l'on est heureux, on s'attache à des choses banales. Mes études me passionnaient. Une atmosphère familiale baignait la petite section d'histoire et les employées de la bibliothèque me conseillaient en souriant. Je me rêvais à leur place. Le quartier ne me donnait plus envie de vomir. Il était mon quartier. J'avais meublé sobrement un petit deux pièces donnant sur le stade et, étudiante en Anglais, mon amie d'adolescence habitait l'immeuble avec ses parents.

C'est donc certainement cette banlieue maintenant de mauvaise réputation et marquée par un grave accident industriel qui achevé de me faire entrer dans l'âge adulte Ce n'est pas par hasard que je vais maintenant y suivre des cours de slam.

Mes études terminées, j'ai emporté mes meubles sans états d'âmes. Ils allaient garnir un studio parisien. Et oui, l'on est diablement ingrat à à peine 22 ans. Mon concours d'assistante bibliothécaire réussi, je n'avais nullement hésité à abandonner mon cher passé pour un poste dans la capitale. Cette fois tu aurais eu parfaitement raison de me faire une crise de jalousie.

Je me suis jetée dans les bras de la Capitale comme une fillette de sept qui n'a jamais aimé, qu'on n'a jamais aimée, s'attache à qui lui offre sa première poupée.

Je gagnais honnêtement ma vie avec le métier que j'avais choisi. Je faisais de nouvelles connaissances. Il y avait les visites de mes parents, des amis, les musées, les cinés, les repas dominicaux chez mes cousins... Les retours en province pour embrasser les grands-parents étaient de véritables fêtes et tu n'étais plus pour moi qu'une gare de transit.

Paris m'ouvrait à une vie de jeune célibataire nantie. Je suivis vaguement les Cours de Culture générale du CNED histoire de viser le concours interne de conservateur de bibliothèque et surtout de rester l'étudiante dont j'arrivais mal à quitter la peau. Le jogging du dimanche matin autour du lac de Vincennes me persuadait que j'avais pris ma rééducation en main et, bien avant l'inauguration du TGV, je n'hésitais pas à profiter de quelques week-ends dans l'Ain auprès de mon ami d'enfance qui m'initiait au ski de fond dans le Jura faisant fi de mon handicap comme depuis plus de quinze ans. Bref, après m'être, grâce aux miens, et à l'aide de tes compétents médecins, tant accrochée pour mener une vie « normale » je vivais d'étranges « grandes vacances » dont je me lassais peu à peu sans même m'en rendre compte. Au bout de quatre années dans un Service Central de bibliothèques médicales, je rêvais de côtoyer les étudiants. Après quelques grèves SNCF, je me mis à envier les habitants de villes d'où sortir semblait simple.

On m'offrit un poste dans une bibliothèque fréquentée par tous les étudiants en médecine de premier cycle. A moins de cinq kilomètres de la place centrale, le campus grimpant à l'assaut de la colline dominait des champs. J'acceptais sans hésiter tout en me jurant de revenir souvent dans ma chère capitale.

Je pris soin de choisir un appartement en ton centre, pour pouvoir aller à pied au théâtre et au cinéma mais aussi (c'était mon secret) pour nicher en ton cœur et retrouver en descendant de mon second les lieux aimés qui m'avaient vu grandir et progresser. Ravie de t'avoir retrouvée, je ne m'étais pas tellement aperçue que l'étroitesse des rues sur lesquelles donnaient mes fenêtres, me privait de soleil 365 jours sur 365.

Le challenge des débuts de nos retrouvailles fut donc de trouver un chez-moi pour la vie, un havre lumineux où poser pour toujours mes valises. Mon amour et mon attention constants pour toi me forçaient d'ancrer en toi une adresse en béton (ou plus exactement en briques) où je serai tenue de revenir après d'inévitables petites fugues.

La quête du graal a duré cinq ans. Pour ne rien te cacher, j'ai aimé cette période où je m'autorisais à grimper des escaliers trop raides, à me laisser séduire par des lofts trop grands ou à tomber en arrêt devant une fenêtre semblable à celle de la rue Agathoise mais donnant sur un triste puits de jour. Que veux-tu un amour comme le nôtre contraint parfois à passer pour original aux yeux des gens raisonnables ! Heureusement aucune de mes lubies n'eut de suite et le coup de foudre qui me saisit dans l'entrée du 100 mètres carrés qui allait devenir mien n'avait rien d'insensé.

Depuis que me voilà installée et cela fait trente-sept ans maintenant, ose dire, mon amour que tu as eu à te plaindre de moi. Tu sais bien que j'ai été et que je suis trop heureuse pour te quitter.

Je t'entends déjà crier dans le souffle du vent d'Autan : « Qu'est ce qui t'as pris, petiote, de m'écrire, à moi qui entends tant de langues et n'en parle aucune, pour me raconter tout ce que je savais déjà ? ».

Je ne puis que répondre : « Je me doutais que raconter cette histoire risquait d'attirer tes moqueries mais j'avais besoin d'encre et de papier avant de me livrer corps et biens au dieu des tablettes et des réseaux. J'ai écrit pour moi, pour m'assurer que nous nous aimions toujours malgré les ruptures et les deuils.

L'annonce du premier confinement aurait pu me faire fuir définitivement vers la Bresse et la famille que je me suis choisie à six ans. Et bien non. Pour toi, je suis restée face au fleuve et aux citations de Nougaro.

Voilà. Tout est dit.

Un dernier état d'âme : je ne sais comment conclure, Maître Covid interdisant embrassades et câlins et que de toute façon ma petite taille ne me permet pas de t'enlacer.... ! Il n'y a pas de problème sans solution, bonne ou mauvaise, dirait Papa.

Alors dire « je t'aime » ne te semble-t-il pas trop banal ?

Sylvie MASSOL

MON PERE

Papa,

Je voudrais te dire toute ma gratitude. Je voudrais te dire à quel point c'est moi qui suis fière de toi, de ta force de caractère de laquelle je m'inspire, de ta discipline et ta détermination à prendre soin de toi du mieux possible, de ta santé fragile. J'ai tant de respect pour toi qui m'a donné les plus belle marques d'amour avec grande générosité. Le silence que l'on t'a reproché, moi il m'a inspiré car c'est grâce à ta pudeur à vanter mes qualités que je suis resté humble et courageuse face à toutes les épreuves de la vie. L'humilité nous caractérise mais pas seulement car je me rends compte aujourd'hui que nous faisons partie des battants.

Je continuerai à te dédier les mérites de tous mes avancements et je m'évertuerai comme je l'ai toujours fait à devenir un être meilleur et une fille digne de toi.

Je t'aime

Laurence FERRÉ

MON TRÈS CHER AMOUR

Je vous écris car le manque de vous est si intense que je n'arrive plus à respirer. Depuis votre départ, tout s'est arrêté autour de moi. Les couleurs ont disparu, le monde s'est écroulé. Je n'avais jamais imaginé ma vie sans vous, certainement parce que vous êtes tout simplement une partie de moi. Mon corps même ne fonctionne plus, je n'ai plus d'appétit, je ne dors plus. Je pense à vous, mon tout.

J'ai ce sentiment terrible de ne pas vous avoir assez dit à quel point vous êtes la plus belle chose qui me soit arrivée. De ne pas vous avoir assez donné d'amour, alors que celui-ci pourrait nourrir la Terre entière.

Autour de moi chacun y va de son encouragement malheureux "la vie continue", "on guérit de tout", "tu n'es pas seule", "elle t'a aimée". Ils ne m'entendent pas hurler. Hurler cet impossible, cet impossible de vivre sans vous. Ce mal viscéral qui me prend tout le corps, alors que je ne me sens même plus en vie.

Je ne peux même plus pleurer tellement mon âme s'est éteinte. Je ne suis plus qu'une enveloppe vide, vide de vous. Je ne ressens que le néant, c'est vous qui me remplissiez, d'amour, de joie, de bonheur, de rire, d'avenir.

Vous étiez mon souffle de vie. Je me rappelle tous ces fous-rires, ces moments partagés où il ne fallait rien de plus qu'être ensemble.

Je n'ai pas su être suffisamment là, ni vous retenir. Je me suis pourtant battue. Il y a des démons que l'on ne peut vaincre. Je vous ai vu vous éloigner, peu à peu. Ma main tendue pour vous retenir. Malgré cet amour indéfectible entre nous, je n'ai pu vous garder. Pourtant, vous le savez, je donnerai ma vie pour vous.

Je ne peux vivre sans vous, loin d'une amourette d'adolescents, vous le savez ma bien-aimée, après toute une vie passée à vos côtés, plus de soixante années à vous aimer chaque jour plus, nous avons créé un nous, un tout, qui sans vous n'est rien.

J'ai longuement pensé à notre fille dans ce délire égoïste. Vous la connaissez mieux que personne, elle a été dévastée par votre départ. Cependant, seules vous et moi sommes capables de voir ce qu'elle ressent. Elle n'a pas failli, elle est restée droite, forte, souriante, déterminée. Ancrée dans sa vie de maman, elle a su faire de votre absence une force. Elle parle de vous souvent, à moi, à nos petits enfants qui sont bien grands. Avec tellement de tendresse Le vide de vous, n'a en rien amoindri son amour pour vous. Bien au contraire, j'ai ce doux sentiment qu'elle vous aime encore plus, elle nourrit votre souvenir auprès de tous. Du haut de sa quarantaine d'années, elle reste notre petit bébé tant désiré. Lorsqu'elle vous évoque, vous êtes toujours là, avec nous. Vous avez irrémédiablement marqué chaque personne que vous avez croisées, mon amour.

Vous rappelez-vous de cette folie qui s'est emparée de nous, lorsqu'elle est arrivée dans notre vie. Ses rires, ses discours engagés concernant ses deux mamans, sa façon de rien lâcher, comme vous ma douce âme soeur. Tous ces instants vécus auprès d'elle et vous ont été les plus beaux, les plus intenses, les plus riches, les plus inespérés de ma vie.

Elle sait à quel point vous me manquez, elle sait que je suis déjà un peu partie avec vous. Je pense qu'elle connaît l'issue de cette longue agonie qu'à fait naître votre éloignement. Elle est consciente que la privation de vous m'a ôté toutes envies. Et je suis convaincue, qu'ayant grandi avec autant d'amour entre nous trois, elle comprendra.

Je vous sais déjà fâchée par ce que je m'appête à faire, mais je connais par coeur votre moue qui dure si peu longtemps lorsque nous sommes ensemble. Nous avons construit notre vie ensemble, il est donc l'heure que je vous rejoigne pour poursuivre cette folle aventure ensemble.

Je n'ai que des bons souvenirs avec vous, Mamour, vous avez été la source de moi. Avec vous je suis née, j'ai grandi, j'ai appris, j'ai aimée, mon dieu que j'ai aimée. Je vous l'ai toujours dit, même dans mon imagination sans bornes je n'aurais pu croire qu'un tel bonheur existait vraiment.

Vous souvenez-vous de ce premier regard qui a changé nos vies en une seconde ? Combien de fois nous le sommes-nous remémoré ? Vous rappelez-vous tous ces soirs où nous discutons des heures sur la beauté de cette rencontre ? Avez-vous, vous aussi, le sourire en y repensant ?

Depuis que vous n'êtes plus là, ma chérie, j'ai votre visage en permanence devant les yeux. Qu'est-ce que je vous trouve belle ! Vous l'ai-je assez dit ? Il y a bien trop de questions sans vos réponses.

Loin de moi l'idée de vous pourchasser, je suis au fait que vous avez retrouvé des personnes que vous aimez et que vous êtes, je l'espère, apaisée. Sachez que je ne le serai qu'à vos côtés.

En écrivant ces mots, ma tendre épouse, il coule en moi un doux breuvage me préparant au long voyage pour vous retrouver.

Je me sens à présent impatiente de vous revoir, dans cet endroit où plus aucune créature ne s'attaquera à votre intérieur sans que je puisse faire quoique ce soit, plus de crabe maléfique pour vous arracher à moi. Juste un endroit où seule l'éternité existe, où je pourrais contempler votre sourire avec délectation, où nous serons ensemble pour toujours.

Je nous condamne, vous, l'amante d'une vie, et moi, énamourée à tout jamais, à nous aimer de l'autre côté, à perpétuité.

Mes yeux commencent à se troubler, je ressens déjà votre chaleur, vous ne me manquez plus, j'arrive

Ensemble, mon très cher Amour.

Aurore AUSSARESSE



UN ÉTÉ COMME LES AUTRES ?

Je me souviens...

C'était un été comme les autres. Enfin, non ! Pas comme les autres !

Dans le groupe, tout le monde s'était désisté. Nous étions trois seulement pour faire cette randonnée malgré la chaleur annoncée. Ton frère nous guidait.

Nous avons eu très chaud. Nous avons eu soif. Le soleil cognait. L'eau était rare.

T'en souviens-tu ?

Je me souviens...

Je me sentais des ailes. Nous étions si bien ensemble à courir, à marcher plutôt, pas à pas dans la pente, à travers les buissons secs et sur les chemins de cailloux. Nous avons trouvé des pierres fossilisées, coquillages éternels incrustés dans le calcaire.

Je me souviens de ces instants, au sommet, quand, allongés sur les rochers chauds, nous avons longuement admiré le vol des vautours. J'en avais compté une vingtaine, nous étions fascinés.

T'en souviens-tu ?

Je me souviens...

Cette heureuse découverte, en descendant, une source cachée sous les branchages, véritable bénédiction ! Nous avons bu avec délices. Nous étions si bien ensemble ! Ton frère était pour moi un grand ami, de longue date ; toi, je te connaissais depuis la veille. Mais cette complicité entre nous, d'emblée !

T'en souviens-tu ?

Je me souviens...

Nous sommes arrivés enfin, fatigués, en nage. En traversant un torrent sur une passerelle, nous avons admiré, en bas, l'eau transparente, profonde entre les rochers plats. La tentation fut trop forte. Nous voici tous trois en petite tenue. Aucune gêne, aucune pudeur. Seulement la confiance. Nous nous sommes plongés dans ces ondulations limpides. L'eau fraîche, délicieuse et douce, réveillait notre peau, caressait nos sens. L'eau qui court, qui nous parcourt, ranimait nos âmes d'enfants. Nous nous savonnions le dos en riant, sans penser à rien. Il n'existait que cette consolation, cette joie, seulement ce bonheur partagé...

T'en souviens-tu ?

Je me souviens...

Dans cette eau claire, l'amour a germé, comme graine emportée.

Et le temps a semé ses petits cailloux blancs.

Il y eut des jours et des nuits, des voyages et des retours.

Le poète (1) a écrit :

« Nous aurions pu, en ce temps, ne pas nous rencontrer »

T'en souviens-tu ?

Je me souviens...

Dans ton regard sombre, un jour, j'ai compris
L'ampleur et la force de ton amour,
J'ai vu des rivières profondes et des plaines sans fin,
La mer qui toujours danse au pied des rochers blancs.
Alors se sont ouvertes en moi des grottes d'ombres
Que tu habitais depuis longtemps
Et l'air du large les a fécondées.
T'en souviens-tu ?

Je me souviens...

Ensemble, nous sommes sortis d'un gouffre amer
Pour nous promener sur les crêtes
Et tu m'as montré la mer où voguait le bateau de tes rêves.
Je t'ai suivi toujours sur ces chemins en pensant
Que l'amour est un mystère, comme la simple fleur des champs.
T'en souviens-tu ?

Aujourd'hui encore je marche avec toi, encore et encore,
Guettant dans ton regard, battu par le vent du large,
L'éclat du soleil couchant.
Et, blottie dans tes bras, en contemplant, jusqu'au lointain horizon,
La mer lisse et calme,
J'attends la paix du soir que nous retrouverons ensemble.

(1) Pablo Neruda, La centaine d'amour.



Françoise BLANC ROUFFIAC

LETTRE D'AMOUR A JEANNE

Ma Jeanne, mon amour,

Depuis notre escapade de dimanche dernier, mon coeur t'appartient, tu es mon rayon de soleil et ma petite étoile.

Ce matin, en faisant ma tournée de facteur, j'ai remis à Mme Pauline une lettre de son époux qui est parti en mission, et j'ai vu dans ses yeux tout l'amour qu'elle a pour son homme qui est au loin. Je voudrais voir, moi aussi, dans tes yeux, ton amour qui pétille pour moi.

Je compte les jours qui restent pour te ramener faire un tour dans la campagne. Je viendrai te chercher dimanche avec ma bicyclette sur laquelle tu monteras en t'agrippant derrière moi, tu mettras ton corsage jaune qui va si bien avec tes cheveux de brune, et qui laisse pointer le bout de tes tétons.

Nous choisirons un coin ombragé sous le grand chêne qui nous donne son ombre, à l'écart du chemin, et nous nous étendrons sur l'herbe tendre.

Et là, mon amour, nous referons les gestes de nos ancêtres : à corps perdu, je me jetterai dans tes bras en t'embrassant fougueusement et en te caressant comme un fou.

Et nous retrouverons tout nus, sans presque s'en rendre compte, et nous nous aimerons. Il me semble, à l'évoquer, sentir ta peau si douce, et ton petit nid douillet au creux de tes jambes dans lequel j'aimerais mourir.

Tout à notre amour, nous ne verrons pas le temps passer et le soleil décliner, comme d'habitude, nous nous rajusterons et nous nous lèverons.

Ma petite étoile, j'attends dimanche prochain pour te montrer à nouveau à quel point je tiens à toi.

Ton amant fidèle,

Jules



Marie COMBERNOUX

LA CAVALEUSE

DEDICACE :

Yolande del Fuego, toi la si bien nommée,
Ces rimes plates sont d'une âme terrassée
La dédicace ultime en fleurs cueillies pour toi,
D'un cœur néantisé ainsi que tu le vois !

CORPS DU POEME

Tes racines plongeaient dans l'orgueilleuse Espagne
Et tes preux grands-parents semblaient vêtus d'un
pagne
Tout le long miséreux de la Retirada,
Battant les Pyrénées plus tristes qu'un dada
Afin de parvenir dans l'accueillante France -
L'historique soleil de cette délivrance -
Pour aboutir en fait dans le Récébédou,
Royaume de poussière où gouvernait le pou
Sur fonds de maigres pasts dans l'amnésie française
Tandis que s'émouvaient comme du roi Louis XVI
Les pays étrangers et les intellectuels.
Détresses et malheurs sous le Front Populaire
Qui rêvait de cela mettre dessous la terre !
Oui : les tiens ont souffert et ton père Miguel
Portait de tous ces faits stigmates résiduels !
Il s'en est relevé et puis t'a mise au monde
Dans une gent paisible en bel amour féconde.
O combien j'eusse aimé t'avoir en vue alors !
Plus précieuse étais-tu qu'une déesse en or !
Toi l'éblouissement séculaire et solaire
Incarnais pour le peintre et pour le littéraire.
Aphrodite, on le voit, s'est manifestement
Penchée sur ton berceau, de séductions parant
L'exceptionnelle enfant - toi - qui venait de naître
Et qui méritait bien que fier à la fenêtre
Au restant monde entier ton père t'exhibât
Pour que mille millions de mortels chapeau bas
Missent ainsi que dans un beau conte de fées ?
Que ces réalités soient partout proclamées !
En résonnent les ouïes et qu'en flamboient les cieux !
Que l'ignorent les morts et qu'en brillent les yeux !
Mais trêve d'hyperbole et tandis que j'y pense
J'eusse beaucoup appris en voyant ta croissance,
Observant d'un jour l'autre en un jardin secret
S'ajouter constamment tes multiples attraits
Sans qu'en souffrît mon cœur à l'ardeur juvénile -
Mon cœur de jouvenceau si vierge et si fragile.
O toi dans le cosmos tel quelque grand trou noir

Qui tout attire, avale en profond désespoir ,
O maëlstrom d'amour , fusses-tu même un sucre
Gros comme un dé à coudre, il est vrai que ton lucre
Aspire, tue, détruit le moindre sentiment
Passant à ta portée comme mû par l'aimant -
Pour l'image employer de l'humble couturière
Qui préférablement nous est plus familière.
Mais qui l'eût dit, prédit, ce prodige avéré
Qu'un jour pour mon malheur je dus te rencontrer ?
Car tu bouleversas la marche de ma vie
Comme Héraklès dévia pour d'Augias l'écurie
Nettoyer et curer le fleuve Alphée - c'est vrai !
Le Goliath de l'Amour, voilà ce que j'étais,
Sur le sable jeté après métamorphose
Quasi-kafkaïenne au sortir de la rose
Effeillée de mon cœur, à quoi je survécus.
Mais avant de poursuivre et de t'accabler plus,
Je me dois de narrer cette mienne aventure
En qui j'agonisai sous l'ardente torture
De ne point recueillir que de rares baisers.
De tous tes amoureux je fus le plus méprisé,
Moi, moi qui nullement ne choisis mon calvaire,
Moi, moi qui succédai à quelque mise en terre
Et pis qu'inhumation aux yeux du monde entier -
Spectateur innombrable ému que de pitié
Mêlée d'hilarité pour cause d'impuissance
Face à mes mil douleurs d'inédite souffrance.
Dantesque et surhumain fut ce qui m'arriva
Et quelle fille enfin de ça point ne rêva ?
Car je l'appris plus tard, jusques à la plus laide
D'Aphrodite devant sa glace mande l'aide,
Toute femme se croit siège de vénusté,
Phénomène en acier toujours incontesté.
Le Bon Dieu pour ce faire à tous tours de physiques
Donne au petit bonheur des raisons de critiques
Et des motifs de plaire à tout ce qu'il créa,
Libérant sur le monde une vraie tombola
Gouvernée follement par hasard et par chance,
En mil exposant mil espoirs avec malchances
Combinés par et pour Ses augustes desseins
Sans que pour les comprendre on pût faire un dessin.
De la sorte ourdit-il notre brève rencontre
Et face à ce destin je ne pus agir contre.
C'est vrai, comment du reste eussé-je résisté
A ta forte, implacable, infernale beauté ?
Lycée des Peupliers à Nercas dans la Geille :
Le théâtre ce fut de ladite merveille
Où je fus crucifié l'année de mes quinze ans
Par tes clous, ô Yolande, ou plus exactement

Par tes charmes malins d'on dirait souveraine.
 Tu ressemblais vraiment à quelque altièrè reine
 D'heroïc-fantasy sur ton vélomoteur
 Que tu chevauchais là - roulant dessus mon cœur -
 Comme si c'eût été un géant hippocampe
 Plus aveuglant encor qu'une solaire lampe !
 Tu garais cet engin normal redevenu
 Dans son espace ad hoc discret et bienvenu
 Et, montant les degrés menant aux huit bâtisses
 Où là l'enseignement se dispense et se tisse,
 Tu reprenais l'aspect, la démarche et la voix
 D'une vraie lycéenne à mes yeux - ô ma foi !
 Je puis dater cela au moyen des « Mains sales »
 Où nous jouâmes de cœur devant toute la salle
 Un extrait bien choisi du drame sartrien
 Où gisait en abyme en feu baudelairien
 La cendre susceptible et tellement fatale
 Du passage anodin aussi vif qu'un crotale
 Où moi, petite abeille, à tes yeux murmurais,
 Répétais ça : « Je t'aime » avec - il le fallait -
 Pour cet aveu détresse, amour puis insistance,
 Jean-Paul Sartre, merci sans nulle concurrence
 Pour ce vocable igné de cristallisation
 Comme l'eût dit Stendhal dans ses cogitations !
 Le mystère entourant l'amoureux phénomène
 Eclata, se versa comme quelque aigüe malsaine
 Sur ma tête et mon cœur tous deux conjointement
 (Si je puis employer bien adéquatement
 Cet adverbe pompeux pour d'amour parler libre).
 D'un pesant revolver d'on ne sait quel calibre
 Je rêvais de m'armer à la suite du sort
 Que tu m'avais jeté bien pire que la mort !
 C'était trop à ma vue de mortel ordinaire
 Que d'enfin supporter le spectacle solaire
 De ta munificence en cet habit tout noir
 Dont tu t'étais vêtue pour ne jamais déchoir.
 T'improvisant sorcière, ô jeune fille, actrice,
 Tout à la fois cela jusques à destructrice !

Abraham prénommé et puis nommé Merritt,
 Voilà qui, possédé du sciptural prurit,
 Eût été en état de te très bien décrire
 Et dabs un sien roman t'inclure et circonscrire
 Sous une couverture illustrée justement
 Par Boris ou Caza tout magnifiquement !
 Et moi précisément j'écrivais des poèmes
 Où maladroitement je te disais : « Je t'aime »
 Sur fond de fantastique et de termes précieux,
 Emporté par mon rêve au-delà, loin des cieux !

J'avais un seul rival dans tout l'entier lycée
 Et dont Mélanien Tieck l'identité nommée
 Se trouvait, mais mon Dieu, qu'était beau ce garçon !
 C'était en animée la statue d'Appolon,
 Parfaite adéquation pour ton cœur, ô Yolande !
 Il te correspondait, de romantique lande
 En très vaste océan, de vortex en volcan,
 De manifestation des par quatre éléments.
 Ce couple ainsi formé de lointaine mémoire
 Ecrasait en splendeur tout souvenir d'Histoire.
 Brun à l'instar de toi, sportif bien découplé,
 L'œil riant de succès et le vis rehaussé
 D'une forme de cœur, la lèvre bien sensuelle
 Mobile et frémissante et peu intellectuelle,
 Le front un peu fuyant avec l'air un peu sot
 De certains séducteurs par la vie gâtés trop
 Et trop sûrs de succès venant en avalanche,
 Il était à lui seul une unique arme blanche
 Forgée pour me meurtrir d'instant à l'autre instant,
 Chaque jour, chaque nuit, qu'il fût près ou distant.
 Rn costume de jean surtout flambait son charme
 De même que pour toi la d'habillement arme
 Brillait en ton blouson d'une couleur fuchsia
 Pareille à un serpent qui plus d'un peintre lia
 Fol et désespéré de ne la reproduire
 Pouvoir après par toi s'être laissé séduire ?
 On ne peut qu'appeler conjecturalement
 Un tel parfait ménage à vous rendre dément
 Que sous le sobriquet de deux extra-terrestres
 Qui sur l'onde volaient de leurs ailes pédestres.
 Parfois en un chignon et d'autres en étendard,
 D'une couleur de nuit s'écoulant furibards
 Au gré du vent léger qui leur rendait hommage,
 Paraissant sous l'action d'une fée ou d'un mage,
 Tes cheveux s'élançaient pour aller conquérir
 L'univers, le sommant d'arrêt ou de périr.
 Ils concouraient beaucoup en milieu aquatique,
 Tels de longs serpents noirs déployés en tactique,
 A la force sans fin qu'était ta séduction,
 Mais j'avance cela par imagination,
 O toi fléau sans nom, catastrophe marine,
 Car jamais ne te vis-je en mer ou en piscine
 Telle quelque Méduse évoluer crânement
 En maillot ténébreux sur de ta peau le blanc,
 Offerte ingénument aux contemplations mâles
 Victimes du futur appétit des mygales
 Ou, plus exactement, de leur terrible sœur
 Qu'est donc la veuve noire, effrayante androphage
 Dont l'instinct court aussi le long de toute plage.

O combien de messieurs as-tu vraiment séduits
Telle Lola-Lola, pour finir éconduits,
Vampirisés, vidés, en cadavres d'esclaves
Que balaient et nettoient tes volcaniques laves ?
Tes conquêtes sont tel de la part de Don Juan
Un vaste catalogue à chiffrer exténuant !
Que de cœurs brisas-tu et combien tant de vies !
Leur nombre se déverse ainsi que litanies
Sans qu'on n'y puisse rien, ô toi force qui vas !
Te croyant immortelle un beau jour tu crevas
Ou tu te suicidas, ayant posé le terme
En une confession chaude comme les thermes
Où tu narrais ta vie - ô Brigitte Bardot ! -
Scandaleuse, exhaustive, ayant le dernier mot.
L'ouvrage se titrait ainsi : « La Cavaleuse »

Du « Cavaleur » blasé qu'à l'écran incarna
Le beau Charles Denner qui tout le monde aime
Dans de François Truffaut le film bien discutable.
Tout habillés de noir, en chapeau tels rabbins,
Cow-boys ou bien guardians, d'un silence d'airain,
S'étant donné le mot, telle Plaie convergèrent
En un torrent de jais dans le tien cimetière.
Chacun très bien rasé, blanchi puis parfumé,
Dans ses tremblantes mains comme un livre sacré
Tenait roses - deux, trois - en autant d'épithètes
Pour clore ce roman d'un éternel paraphe.
Rare y était la femme, en couleur de cocu,
Et leurs beaux blousons d'or comme il est entendu
Tranchaient sur ce qu'il faut appeler marée noire
Et se comptaient en - vraie ! - digitale mémoire,
N'excédant donc pas dix dans ce flot masculin.
Pour franchement parler sans faire le malin,
Deux, tenant les cordons du convoi funéraire,
De cet honneur savaient se montrer dignitaires :
Catherine Une et Deux ; condisciples de toi,
Tout hiératiquement ouvraient le noir convoi
Auquel moi, trop malade à plusieurs points de vue,
N'assistai point - et cette absence malvenue
Résonna sombrement comme un coup de canon
Comme si j'étais seul ayant rétorqué non.
Catherine Une et Deux, mais moins que toi, Yolande,
J'aimais secrètement dans ma passion si grande,
Sur les bancs du Lycée où nous étions inscrits,
En ce lieu dans lequel l'adulte se bâtit.
Parques ou Star Sisters, sœurs Brontë ou bien Grées,
Vous ravissiez mon cœur par des charmes de fées,
Et tant innocemment que volontairement
Par ce nombre de trois qui bat deux fortement.

Mon Eros s'amplifiait ainsi d'un cœur trigame,

N'étant pas l'épouseur, je suis le soupirant
Du genre humain et c'est de dols suffisamment.
Ton cercueil fut couvert par d'enivrantes roses,
Et tandis que le prêtre en mille saintes choses
Donnait l'absolution à celle que tu fus,
En un bilan de vie, courtisane ou Vénus,
De l'abscons nombre trois je chéris la nature,
Moi l'absent qui t'aima jusques à la torture.

EPILOGUE

Et j'appréhende bien l'ordre surnaturel
Auquel je participe à la clé du très bel
Amour que je connus par la tienne entremise
Et dont j'ai malgré tout dit la saveur exquise.

Michel ROULLEAU

A TIRE D'AILES ...

Un papillon aux ailes fines et nervurées,
Humant les fraîches floraisons de printemps,
Sur la paume de ma main,
Vint se poser,
Et me donna un doux baiser.

Un papillon aux ailes fragiles et parfumées,
Respirant les délicats embruns d'été,
Sur la peau tendre de mon sein,
Vint se poser,
Et voulu me combler.

Vois-tu comme mes mains tremblent,
Sous le bruissement de tes ailes colorées,
Sens-tu mon cœur frémissant,
D'être promis à l'espoir d'une insensée volupté.

Lorsque l'Amour tendre accomplit son ouvrage,
Lorsque l'Amour couvre de diamants, nos apparats d'amants,
Telle une corolle débordante de sève,
Je m'épanouis, te souris.

Mes yeux j'ai levés,
Cherchant du regard des altitudes cristallines,
La pureté d'une âme, un visage doux comme un poème,
Une main câline,
Tu es venu, léger, à ma rencontre,
M'effleurant subtilement.

Mais, où as-tu disparu encore une fois ?

Quand le chagrin pousse un soupir,
Je ressens nos lointains lendemains,
Quand mes pas s'enlisent dans le lit de ton absence.
Mes lèvres murmurent : « je t'aime, où es-tu ? ».

Pour une rose sans épines, naissante en mon jardin,
Pour la fraîcheur des perles de son eau, de sa source vive,
A l'appel de mes rêves,
J'implore tes ailes, qu'elles soient arc-en-ciel, de grisaille, d'azur ou de tempête,
Vient, comme l'on revient à l'aube d'un p'tit matin, las du crépuscule crasse de nuits sans sommeil,
Le sourire froissé de grimaces encensés, les lèvres ridées de baisers glacés,
Offres-moi ton souffle à tire d'ailes, pour aller non pas jusqu'au bout, mais juste un peu plus loin...



Agnès ROHDE

CLAUDINE : LETTRE POSTHUME

Cour carrée
Toute goudronnée
Des arbres bien ordonnés
Rangés, bien alignés
Tout autour, nos classes
Années après années
Nous en ferons le tour

Toutes petites en CP
Côte à côte
Dans cette école
Allons grandir

Tableau noir rempli
De lettres à déchiffrer
Récréation après récréation
Pensum de la lecture
Peu importe ;il y a Claudine !
Tu me tiendras la main
Pour la chèvre de Mr Seguin !
Pour les chiffres, je t'expliquerai.
Pour la musique tu excelleras.
Toujours assise à tes côtés,
Sauf décision express
D'une maîtresse
Qui aime à mélanger,
Années après année
A t'admirer
A T'AIMER.

Aller jouer chez toi :
Un privilège !
Véritable fête
T'inviter à Bisséous :
Pas besoin de prétexte
C'est tant de joie !

Voilà les photos
Elles attestent
De l'importance
De ces jours là ! De cet amour là.

Souvenir de ma peine
A te voir triste !
A en pleurer :
Epaule de mon père
Difficile à consoler.

Petite fille sage,
Longue chevelure tressée,
Mes yeux en sont émerveillés !
Visage calme,
Sourire toujours présent,
Tu m'apportes la paix
Les cinq années de primaire ;
Et ta lumière !

Privée de ta présence
Une sixième qui se traîne
De nouvelles têtes et.....
Mon bonheur
A annoncer ton arrivée !
A quatre maintenant
Poursuivre nos études
Cinq nouvelles années
A nous côtoyer

Peu de fac pour toi
Paris pour moi.
Clair en moi :
Mon sentiment pour toi
Bien vivant
Précurseur du verbe AIMER

Vinrent les enfants

Courrier échangé
Durant toutes ces années
Profiter de l'été
Pour se retrouver.
Toutes quatre
Un pied toujours à Castres
Continuer à se parler
Et à s'aimer !

Je t'ai rêvé témoin
A mon mariage ;
Tu étais là pour
Mes soixante ans :
Tu te souvenais
De la petite fille
Que j'étais ;
De mon goût pour Verlaine.
Que d'émotion !

Les enfants élevés
Commencer des projets
Toi, toujours aussi jolie
Moi, toujours aussi éblouie
Se voir à Toulouse ;
Rêver de faire.....
Plus de ballades, plus d' sorties
Rêver.....
Et le rêve arrêté !
Voir ma vie défiler
Avec la tienne
Qui s'éteint !

Tu as tellement
Eclairé ma vie !
Toute ma vie !
Tu demeures
A jamais
A mes côtés

Annie PIALOT

CE PETIT ANGE SE FAIT LE MESSAGER DE MON ÂME

Il sait à quel point la flèche de Cupidon a transpercé mon cœur
Il sait à quel point je suis sensible à la chaleur de ton regard et de ton sourire
Il sait à quel point l'émoi me gagne quand tu me prends dans tes bras
Il sait à quel point je te désire quand tes mains se promènent sur ma peau
Il sait à quel point j'ai envie de vivre une belle aventure de partages avec toi
Il sait à quel point j'ai envie de t'aimer plus et plus encore au-delà du raisonnable
Il sait à quel point j'ai envie de te rendre heureux
Il sait à quel point je me forge une force de bonheur quand je me réveille dans tes bras
Il sait à quel point je me repais de ces moments heureux

S'il s'avère que les anges ont le pouvoir d'exaucer nos vœux, alors je leur demande instamment de protéger notre amour et de nous aider à le vivre dans le bonheur, la paix et la tendresse jusqu'au dernier moment



Elisabeth JACQUES

L'INTERDIT

Insouciant tu es venu frapper à sa porte, en grand elle te l'a ouverte.

Tu as attendu qu'elle te donne un fragment, une goutte de son sang.

Généreuse, elle l'est jusqu'aux os.

Elle se briserait jusqu'à devenir poussière pour pouvoir pénétrer au plus profond de tes pensées.

Savourer chacun de tes fantasmes, sans espace-temps, profiter de chaque instant. Pouvoir humer ce délicieux parfum.

Enivré, aveuglé... Juste une fois...

Cette douceur remplie d'exaltation, aux délicates palpitations.

Dans l'atteinte maximale de l'éminence, transporté au-delà de ses propres espérances.

Une sorte de voyage irrationnel aux impénétrables réalités.

Une âme transpercée par la passion aux subtiles saveurs sucrées, comme une caresse aux sensations de velours.

Perte de conscience à la réalité, une envie imprescriptible. Ignorance à l'abandon, les pensées sont inondées. L'impulsion des ventricules avec exaltation, émanent ce sentiment d'ivresse, une réalisation de soi d'une puissante source charnelle.

Le temps est ici aux rêves et aux désirs...

Saisie de soupirs puissants au cœurs battants d'une emprise irrationnelle, elle s'abandonne à cette force à la limite de l'organique et du psychique pour ne faire qu'un...

Elle perle ses actes avec sensualité. Au travers de ce jeu espiègle, ses pensées perverses chassent cette candeur irraisonnée. Délicatement elle s'exulte au son de sa voix, à la douceur de ses gestes, elle savoure son nectar... Saisie d'une irrésistible ascension vers l'apothéose, cet instant restera suspendu... une rêverie... un fantasme...

Outrepasse la mesure qui en dit de cette ferveur et demie, elle joint chaque émotion comme les briques d'une maison pour y construire une relation au diapason.

Ne s'éternise-t-elle pas sur son sort et ne vit-elle qu'à tort pour vaincre sa mort, épuisée par le rêve elle continue de composer celui-ci à la façon d'une œuvre symphonique pour pouvoir assembler les sons de sa vie avec celles de ses envies...

UN JOUR SUR LA TERRE

Paris, Hôpital Necker, 9 H

- Encore les ordinateurs en panne !!

- J'ai une intervention sur le petit Jonathan dans deux heures !! Pas de dossier à l'écran !

- Madame Adam, pouvez-vous téléphoner au service informatique en urgence, s'il vous plaît.

Le Professeur Duris passe dans le couloir, grognon jusqu'à la racine des cheveux, les poings serrés, les lèvres pincées, le regard noir. Ce n'est pas le moment de lui demander un jour de congé exceptionnel.

Jacky Adam revient, essoufflée :

- Tout l'hôpital est impacté, plus d'accès à internet, le service informatique est en effervescence et il semblerait que ce soit plus grave que prévu.

Le Professeur Duris entre dans une colère terrible, jette ses gants avec rage dans la poubelle et sort du service en hurlant :

- Encore une journée de foutue !

Dans sa voiture il se calme en écoutant son morceau préféré de Vivaldi, le printemps . De retour chez lui légèrement apaisé, il propose à son épouse de partir en balade dans la forêt proche.

- Nous pouvons prendre des sandwiches et des pommes pour midi si tu veux bien, on pourra prolonger notre promenade.

Cette journée inattendue fut une bulle de paix et de calme au milieu des arbres, des chants des oiseaux, des odeurs de feuilles mouillées ainsi qu'un moment de complicité retrouvée avec sa femme.

Le soir en s'endormant, le Professeur Duris complètement relaxé, estima que toute pause imprévue était bienvenue dans sa vie trépidante.

Los Angeles, Famille Lyson, 18 H

- Maman ! c'est toi qui as coupé la Wifi ? Crie Shirley depuis sa chambre.

- J'étais avec Joy sur Messenger et puis... plus rien !

- Maman ! Fait en écho son frère Charly.

- les fenêtres de ma chambre son coincées, Google Home ne répond plus, que se passe-t-il ?

Laura Lysons est en train de programmer son Cooking Chef pour le repas du soir, quand soudain : écran noir !

- Zut ! Que va-t-on manger ce soir ?

Quand Lucas, le père de famille, rentre du travail, il trouve toute la maisonnée en panique.

- Je viens d'entendre à la radio qu'une panne mondiale d'internet est en cours, il faut nous attendre à un bouleversement général.

- Si on en profitait pour faire une soirée jeux tous les quatre, il y a longtemps que cela n'est pas arrivé.

Toute la famille s'entraide pour faire un repas rapide avec omelette, salade, fromage et glace puis se retrouve au salon. Shirley sort sept ou huit jeux de société qu'ils apprécient tous et la soirée se déroule dans une bonne humeur communicative.

Ils ont tous oublié internet.

Pékin, Siège du gouvernement, 6 H

Tout le site est sens dessus-dessous. Cela fait maintenant 2H qu'internet est en panne. Une panne générale est inadmissible dans ce pays. L'affolement est à son comble.

Les dirigeants sont paniqués.

- Comment allons-nous faire pour surveiller la population ! Plus de reconnaissance faciale, plus de possibilité de contrôler, de diriger. La sécurité de l'État est en danger ! C'est peut-être une entourloupe des Ouïghours, voir même, une attaque des Américains !

- Préparez les missiles, immergez les sous-marins, notre peuple doit se préparer au pire !

La population est désorientée. Les gens ne sont pas habitués à cette liberté de circulation. Ils ont peur. Ils rentrent chez eux, comme pendant le confinement.

Les plus téméraires en profitent pour faire des choses interdites : Flâner sans se soucier de leur travail, aller dans des lieux inaccessibles pour certains, voir des parents dans des provinces interdites pour les « punis ». Ils parleront longtemps de cette liberté éphémère.

La Valette, Ile de Malte, 14 H

La Bourse s'effondre. Tous les écrans sont noirs, en deuil. Les Traders, eux, sont blancs, pâleur causée par l'émotion. Plus question d'analyser, d'anticiper les fluctuations boursières afin d'engendrer des profits.

Le moral est au plus bas. La dépression proche, après quelques heures sans stress du risque financier.

John appelle son ami à la Bourse de Londres. Il lui apprend qu'il en est de même au Royaume-Uni. A New-York, Wall Street survit grâce au fait qu'il ne soit pas entièrement électronique et qu'il ait gardé des cotations à la criée. Le monde des finances s'écroule. Une demi-journée aura suffi...

John lance :

- Et si nous en profitions tous pour faire un petit plongeon dans la Méditerranée !

Ils se regardent l'un l'autre, interloqués par cet événement inattendu et répondent en chœur :

- Pourquoi pas !

Et les voilà partis en costume et chemise blanche sur la plage la plus proche.

William, les pieds dans l'eau, crie :

- Le premier au ponton !

Une course effrénée s'engage dans l'eau fraîche.

Au retour, leurs rires et leurs éclats de voix retentissent sur le sable.

Quelle journée mémorable ! Elle restera gravée dans leurs souvenirs.

Namibie, Désert de Kalahari, à l'aube

Les hommes du peuple Bushmen San se sont réunis pour danser autour de leurs arcs longs et fins pour implorer le dieu de la chasse par des chants et claquements de langues, avant le départ dans la savane, pour ce grand jour de chasse à l'antilope.

Dans une case, au village, les femmes pratiquent une transe de guérison. Un bébé de dix jours est atteint d'une fièvre dangereuse, et c'est le seul moyen de le sauver.

Dehors, les enfants courent après une pelote de tissu qui leur sert de ballon, indifférents aux soucis des adultes. Un nuage de poussière rouge les entoure.

Les adolescents sont à la recherche de fruits, baies ou racines mangeables du désert. Ils ne rentreront pas avant le soir. Ils participent ainsi à la survie du groupe.

Internet ? ... Ils ne connaissent pas.

Pour ce peuple, un jour sur terre ordinaire.

Christine CHARLES



ET SI ON INVERSAIT LES RÔLES ?

Papi Pierre n'a pas fini de porter le téléphone à son oreille que déjà il perçoit l'effolement de son petit-fils.

Sans prendre le temps d'un bonjour, ce qui ne lui ressemble guère, Arthur s'exprime avec un débit rapide et saccadé. Les mots sont nerveux, la voix craintive, le ton angoissé. On sent les larmes au bord des yeux.

— Papi, C'est une catastrophe. Depuis plus de trois heures, on est coupés du monde. C'est horrible. Comment va-t-on faire maintenant ?

Papi Pierre ne saisit pas.

— Coupés du monde ?

— Oui, Papi. Coupés du monde. Isolés. Perdus. Foutus. Internet est hors d'usage et il paraît que c'est pour un bon bout de temps. C'est terrible...

Papi Pierre retient un sourire. Il ne souhaite pas vexer son petit-fils qu'il aime par-dessus tout, et dont il est très proche. Mais leur écart de génération et leurs centres de préoccupations, leurs modes de vie, sont si éloignés ! Heureusement que l'amour ne cesse de tresser le lien. Le grand-père se veut rassurant.

— Je comprends, fiston, mais je crois qu'on tiendra quand même le coup. J'ai connu le temps où nous n'avions pas d'ordi. On vivait quand même. Et puis, ça finira par s'arranger, tu verras.

— Tu dis ça Papi, mais tu ne te rends pas compte. Je ne peux plus jouer aux échecs en ligne et je n'ai plus accès à Wikipédia par exemple.

— Ce n'est pas si grave. Prends des livres. Tu dois bien en avoir.

— Non, très peu. Quand j'ai besoin de documentation, je me connecte sur un moteur de recherche, je clique pour un copié-collé et j'assemble mes infos sur une même page. Pas besoin de perdre un temps fou à recopier à la main. On est au XXIème siècle.

Papi Pierre insiste, des solutions existent.

— Si la panne dure, il faudra peut-être t'y résoudre. Si tu n'as pas de livres achètes-en.

— Et comment, si je ne peux pas mettre des mots-clés dans une fenêtre dédiée ?

— Tout simplement en parlant avec un professionnel.

— Papi, tu n'es plus en activité depuis des années, tu n'as pas vu le monde évoluer, tu continues à prendre le bus aux heures de pointe pour aller faire tes courses et surtout tu n'as pas besoin d'internet comme nous, les jeunes.

Un silence s'installe que l'adolescent rompt le premier.

— De toute manière, sans l'application Amazon, je ne pourrai même plus réclamer les manuels de classe que je n'ai pas pu me faire livrer avant la rentrée.

Papi Pierre ne tient pas à épiloguer, mais il est fatigué de s'entendre dire que les retraités vivent en marge de la société des actifs.

— Pour info, je te signale que le retraité que je suis ne manque pas d'activités. Je te le garantis ! Pour l'heure, je te suggère un saut chez le libraire de ton quartier, ou à la médiathèque.

— La médiathèque ?

Papi ironise.

— C'est ça. C'est un endroit tapissé de rayons de livres, de revues, d'articles et autres documents, qu'un employé méticuleux ordonne à longueur de journée. Ainsi, quand les gens ont trouvé leur bonheur sur les étagères. Ils peuvent s'en saisir, se poser à une table et travailler. Tu en as entendu parler...J'ai dit médiathèque, pas discothèque.

— J'ai pas l'habitude...

— Eh bien ça se prend. Tu peux aussi demander conseil à la librairie de ton village. Il y en a bien une, non ?

— Oui..., enfin je crois, mais je ne suis pas certain, il me semble en avoir vu une quelque part. Je sais qu'il y a des restaurants et une cafétéria, mais une librairie... ? Et si j'en trouve une, est-ce qu'il y aura ce dont j'ai besoin ?

— Il suffira que tu passes une commande et on te le procurera.

— Avec Amazon, j'en serais sûr, mais avec un libraire ?... S'il y en a un...

— Eh bien quitte ta chambre, va faire un tour dans ton quartier et tu verras bien.

Désorienté, Arthur lui répond avec la voix du désespoir.

— Et comment dois-je m'habiller ? Je ne sais pas quelle température il fait dehors. Ni le degré d'humidité. À supposer qu'aujourd'hui je ne trouve rien, je devrais y retourner demain et je ne sais pas le temps qu'il fera. Même la météo nationale ne fonctionne plus. Quant à ma montre connectée, elle n'indique plus rien. Plus rien, Papi ! C'est dramatique.

À l'autre bout du fil, un sourire fataliste se glisse dans la voix de son grand-père.

— Pour ce qui est de la température, tu sors sur le pas de ta porte et tu patientes deux minutes pour sentir l'air sur ta peau. C'est aussi bête que ça.

Après une brève hésitation, Arthur lâche sa réponse. Vexé.

— Et le temps pour demain ? C'est sur ma peau aussi ?

Avant de se reprendre.

— Pardon, Papi. Je ne voulais pas te fâcher.

Lui aussi prend soin de son aïeul, l'amour c'est réciproque.

Cette fois Papi Pierre rit de bon cœur et joue à réinventer le monde.

— Pas de souci Fiston. Si la météo ne te l'indique plus, ce soir tu lèves les yeux sur le ciel. S'il est dégagé, il fera beau. C'est l'évidence.

Avec un autre que son grand-père Arthur aurait élevé la voix. Mais son papi est trop précieux pour qu'il le brusque.

— Ça te fait rire, Papi, mais je devais aller chez un pote consulter des sites pour nos recherches. Comment allons-nous terminer notre exposé sur Victor Hugo ? Il faut qu'on sache où il est né, à quelle date, sous quel régime politique, etc. Alors, sans internet, c'est plus que galère, c'est impossible. Impossible !

— Impossible n'est pas français. Je veux bien te prêter un dictionnaire.

— T'as pas compris, Papi, Internet ne fonctionne plus. Peut-être ne marchera-t-il jamais plus. En tout cas, terminé Wikipédia, terminé Google, donc plus de dictionnaires.

— Je te parle d'un dictionnaire papier, fiston. Chez les vieux comme moi, ça existe encore, tu sais. Et puis si vous vous intéressez un peu à la poésie et à nos grands auteurs, vous auriez vos réponses. Mais le stylo, les feuilles et les livres, ce n'est pas votre génération... On peut comprendre que vous ayez du mal. Vous êtes tellement habitués à vous précipiter sur votre smartphone au moindre questionnement que vous ne gardez plus rien en tête.

Cette fois c'est au tour d'Arthur d'ironiser.

— Parce que toi tu retiens tout ?

— Tout non ! Mais un bout de poème ça m'arrive. Tiens écoute : » Ce siècle avait deux ans/Rome remplaçait Sparte/Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte *là je saute deux vers mais te fais remarquer l'emploi de « Rome » qui rappelle que Napoléon était Consul. Je continue.* Alors dans Besançon, vieille ville espagnole/Naquit, j'en laisse encore, Un enfant... Cet enfant c'est moi.

— C'est quoi tout ce charabia, Papi ? Besançon, ce n'est pas en Espagne ? Je voudrais bien contrôler mais...

— Ne te répète pas et ne t'inquiète pas ! Je suis en train de prendre la main sur votre exposé. C'est comme ça qu'on dit dans votre jargon, n'est-ce pas ? « Prendre la main » ? Suis bien l'algorithme littéraire et tu verras que Victor Hugo est né à Besançon, en 1802, sous le régime du Consulat. C'est déjà un début.

— Tu charries, papi. Où sont la modernité et la technologie là-dedans ? On s'en sortira jamais ! Ça colle peut-être pour Hugo, mais comment savoir si ce matin ma santé était bonne, si j'ai beaucoup marché ou non ? Si mon rythme cardiaque était correct et si j'étais moins, ou plus, fatigué que d'habitude ? Sans connexion je n'ai plus aucun chiffre, plus de comparaisons possibles, plus de courbes. C'est dur !

Papi retient un agacement que trahit le ton de sa voix. Il se garde bien de parler de culture, d'histoire, de philosophie de la vie, se contente de revenir aux considérations matérielles de son petit-fils.

— Quel intérêt de savoir si tu as fait 1500 pas ou 1800 ? À défaut de courbes, cherche les courbatures. Tâte donc tes mollets et tu constateras si c'est dur, comme tu dis. Crampes ou pas crampes ? Voilà la question. Quant à ton rythme cardiaque, tu poses un doigt sur une veine que tu sens battre, pendant 15 secondes, au poignet ou au cou, tu comptes les battements. Ensuite tu multiplies par quatre, tu vérifies que ce soit inférieur à 160 et le tour est joué.

— Mais Papi, tu ne comprends pas. Sans montre connectée, pas de machine à calculer non plus. On ne peut pas effectuer tous ces calculs de tête quand même. On n'est plus au Moyen-âge.

Papi Pierre temporise. Comment expliquer des choses aussi simples ? Il tente de changer de conversation. Les nouvelles du jour, le réchauffement climatique, la chaleur étouffante et la pénurie d'électricité qui se profile, les derniers résultats sportifs, tout défile. En vain. Arthur râle après tout ce qui passe.

— Nous, les jeunes, on ne peut pas inventer ce qui relève de votre logique « à l'ancienne ». On n'a pas été formés pour ça.

Papi Pierre sourit intérieurement. Heureusement que pour la plupart ils ont des grands-parents, des parents ou des amis plus âgés auxquels ils feront appel pour les guider si la panne persiste. D'ailleurs à propos d'amis...

— Tu as des amis sur qui compter, au moins ?

Réponse embarrassée du petit-fils.

— Oui..., bien sûr..., ce n'est pas ça qui manque, oh non ! Hier encore j'en avais plus de 250. Mais tu ne saisis toujours pas, Papi, comme internet ne fonc...

Suffoqué par le nombre, Papi Pierre lui coupe la parole.

— 250 amis ??? Quelle chance ! Dire qu'à soixante-dix ans les miens se comptent sur les doigts d'une main. Deux ou trois au maximum.

Puis il enchaîne, reprenant les derniers mots de son petit-fils.

— Et puis, qu'est-ce que je ne saisis pas d'après toi ?

— Il N'Y A **PLUS** D'INTERNET, Papi. Donc PLUS Facebook. Donc PLUS d'amis. C'est aussi simple que ça ! Je ne sais même pas quand je pourrais revoir ma copine.

— Elle habite si loin que ça ? Comment s'appelle-t-elle ?

À ce stade, Arthur est à deux doigts de perdre patience. Décidément son grand-père est incapable d'appréhender la complexité machiavélique de la situation. Pourtant tout relève d'une logique implacable. C'est si limpide !

Plus de réseaux sociaux, plus d'amis, point barre.

— Je ne sais pas comment elle s'appelle. Je ne connais que son pseudo : Bébelle Monde.

Papi Pierre n'arrive pas à garder son sérieux.

— Bébelle Monde ? Belmondo ???

— Papi.... C'est pas rigolo ! C'est un pseudonyme. Ça fait deux ans qu'on communique par WhatsApp. On avait prévu de se rencontrer le mois prochain et voilà que ce soir patatras. Tout bascule. On ne va plus pouvoir s'écrire puisqu'il n'y a plus de mails possibles.

— Eh bien avec le dictionnaire, que je t'offrirai avec plaisir, j'ajouterai une ramette de papier, un stylo plume avec des cartouches d'encre, et même un paquet d'enveloppes et un carnet de timbres. Ça t'ira ?

— Arthur souffle dans l'appareil.

— Tu exagères Papi.

— Allez, viens me voir demain avec ton copain. On travaillera sur votre exposé, ma bibliothèque est assez fournie.

— Chouette. Merci Papi.

— Au fait : comment se nomme ton ami ?

— Il s'appelle Hugo.

— Hugo ???

À sa réaction, Arthur devine que son grand-père manque de s'étrangler. Il s'empresse de le rassurer.


— C'est son prénom.

Soupir de soulagement.

— Ouf ! J'ai eu peur tout d'un coup ! Alors, à demain avec Hugo de son prénom...

— D'accord, Papi, on fera sans internet, mais tu sais : c'était

Jacques ELBAZ

A misty forest path with a large tree trunk in the foreground. The scene is atmospheric, with soft light filtering through the trees and a path leading into the distance. The text is overlaid on this background.

LE CHEMIN DE VOTRE COEUR

Lové au centre de votre corps, au fond de votre être,
je vous observe avec impétuosité
mais vous ne me percevez pas...

Vous discernez à peine mon souffle... et pourtant... je suis là !

Je vous connais mieux que quiconque
et de surcroît, mieux que vous-même.

Nous avons emprunté d'innombrables chemins ensemble,
parfois caillouteux et scabreux,
parfois harmoniques et idylliques.

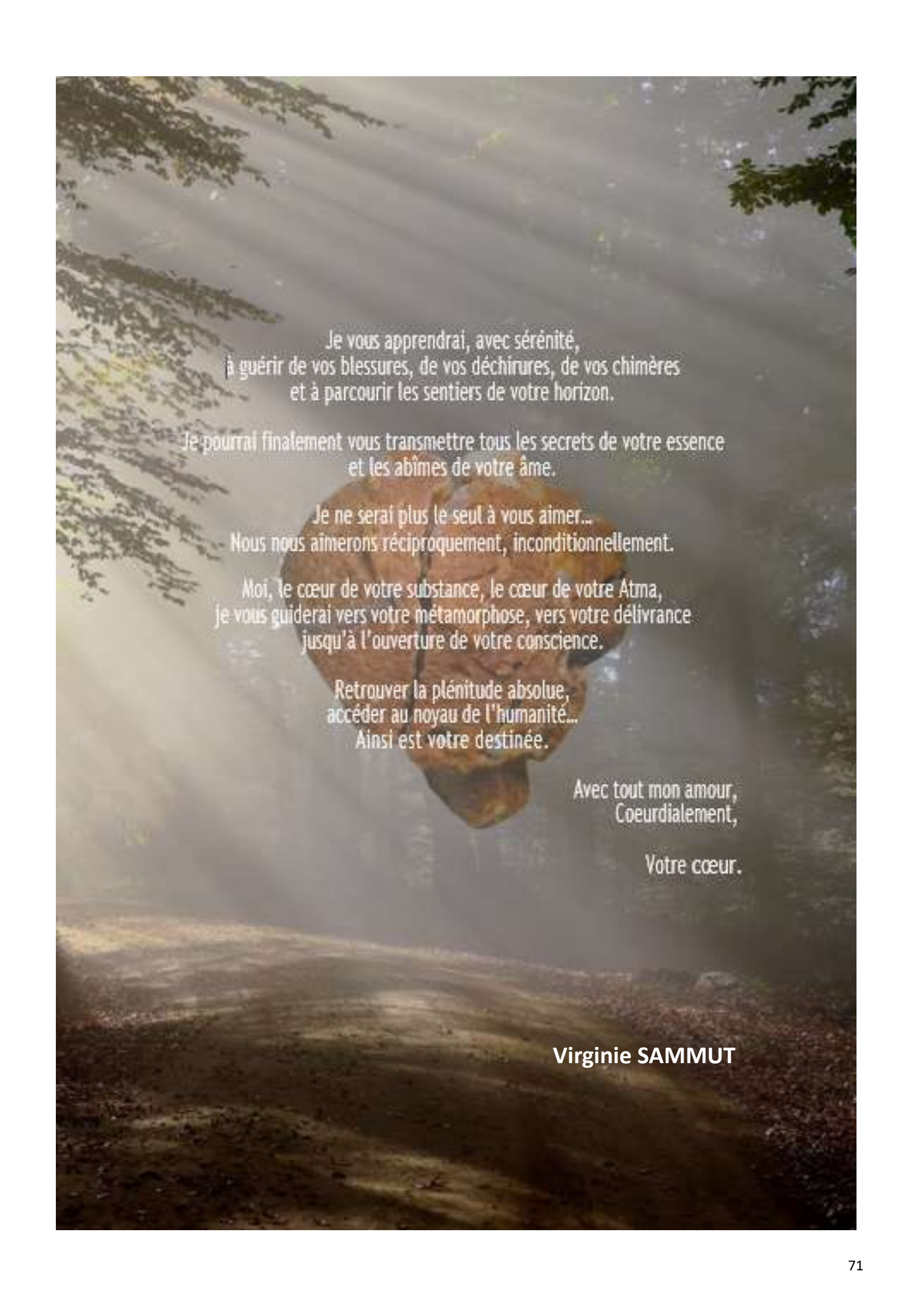
Quand la mélancolie vous envahissait, je faiblissais.
Quand la fureur surgissait, je rugissais.
Quand l'euphorie s'installait, je m'envolais.
Et puis, quand la passion s'exaltait, je m'embrasais.

Voyez-vous ! Je suis toujours à vos côtés !
Je respire chacun de vos émois, chacune de vos effervescences.
Mon écorce vibre et s'affole sans cesse.

Je vous admire, je vous ai toujours admiré.
N'en doutez point !

Accordez-vous la grâce de prendre la clé
qui ouvrira les portes de mon royaume,
de notre royaume !

Et enfin, les rayons du soleil jailliront
et nous nous retrouverons dans une étreinte envoûtante.
Nous étions séparés l'un de l'autre depuis tant d'années...



Je vous apprendrai, avec sérénité,
à guérir de vos blessures, de vos déchirures, de vos chimères
et à parcourir les sentiers de votre horizon.

Je pourrai finalement vous transmettre tous les secrets de votre essence
et les abîmes de votre âme.

Je ne serai plus le seul à vous aimer...
Nous nous aimerons réciproquement, inconditionnellement.

Moi, le cœur de votre substance, le cœur de votre Atma,
je vous guiderai vers votre métamorphose, vers votre délivrance
jusqu'à l'ouverture de votre conscience.

Retrouver la plénitude absolue,
accéder au noyau de l'humanité...
Ainsi est votre destinée.

Avec tout mon amour,
Coeordialement,

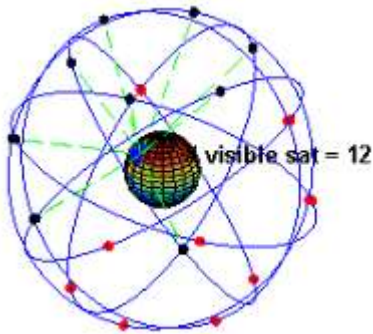
Votre cœur.

Virginie SAMMUT

ET SI L'INTERNET MONDIAL S'ARRÊTAIT ?

*Et si l'Internet Mondial s'arrêtait nous ne pourrions plus nous localiser à l'échelle mondiale à GPS, les véhicules et les smartphones étant équipés d'une puce récepteur GPS qui est connectée aux satellites par Internet WIFI à l'aide de bornes WIFI disséminés dans tout le territoire. Le GPS dont le fonctionnement est le suivant:

Le Global Positioning System (GPS) (en français : « Système mondial de positionnement » [littéralement] ou « Géopositionnement par satellite »), originellement connu sous le nom de Navstar GPS, est un système de positionnement par satellites appartenant au gouvernement fédéral des États-Unis. Mis en place par le département de la Défense des États-Unis à des fins militaires à partir de 1973, le système avec vingt-quatre satellites est totalement opérationnel en 1995.



Les signaux transmis par les satellites peuvent être librement reçus et exploités par quiconque. L'utilisateur, qu'il soit sur terre, sur mer ou dans les airs, peut connaître sa position à toute heure et en tout lieu sur la surface ou au voisinage de la surface de la Terre avec une précision sans précédent, dès lors qu'il est équipé d'un récepteur GPS et du logiciel nécessaire au traitement des informations reçues.

Le principe de fonctionnement repose sur la trilatération de signaux électromagnétiques synchronisés émis par les satellites. Pour assurer la précision du positionnement, le système GPS utilise des technologies sophistiquées : horloges atomiques embarquées, compensation d'effets relativistes, mise en place de stations d'observation et de synchronisation. Les coordonnées terrestres calculées se réfèrent au système géodésique WGS 84.

Commercialement, le GPS connaît un grand succès et engendre de nombreux développements dans une multitude de domaines : navigations maritime, terrestre et aérienne, localisation de flottilles commerciales (bateaux, avions, camions), suivi et traçage de parcours, évaluation de la pertinence d'itinéraire. L'intégration de « puces GPS » dans les smartphones multiplie les usages domestiques ou individuels. Dans le milieu scientifique, la précision de la localisation et de la synchronisation permettent de développer et d'exploiter de nouvelles applications : géodésie, synchronisation entre horloges atomiques, étude de l'atmosphère, etc.

Le GPS comprend au moins vingt-quatre satellites circulant à 20 200 km d'altitude. Ils se répartissent sur six orbites distinctes à raison de quatre satellites par orbite. Ces satellites émettent en permanence sur deux fréquences L1 (1 575,42 MHz) et L2 (1 227,60 MHz) modulées en phase (BPSK) par un ou plusieurs codes pseudo-aléatoires, datés

précisément grâce à leur horloge atomique, et par un message de navigation. Ce message, transmis à 50 bit/s, inclut en particulier les éphémérides permettant le calcul de la position des satellites, ainsi que des informations sur leur horloge interne.

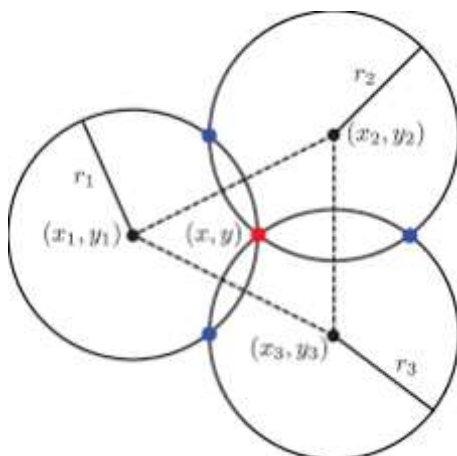
Ainsi, un récepteur GPS qui capte les signaux d'au moins quatre satellites équipés de plusieurs horloges atomiques peut, en calculant les temps de propagation de ces signaux entre les satellites et lui, connaître sa distance par rapport à ceux-ci à l'aide de la simple relation $d=v*t$ et, par trilatération, situer précisément en trois dimensions n'importe quel point placé en visibilité des satellites GPS1, avec une précision de 3 à 50 m pour le système standard. Le GPS est ainsi utilisé pour localiser des véhicules roulants, des navires, des avions, des missiles et même des satellites évoluant en orbite basse. Des corrections relativistes doivent être effectués car selon la Relativité Générale la présence de Masse telle que la Terre ralentisse le temps proche de la Terre et donc augmente le temps de propagation des signaux entre satellite et récepteur induisant des erreurs de quelques mètres dans l'évaluation des distances.

Concernant la précision, il est courant d'avoir une position horizontale à 10 m près. Le GPS étant un système développé pour les militaires américains, une disponibilité sélective a été prévue : certaines informations, en particulier celles concernant l'horloge des satellites, peuvent être volontairement dégradées et priver les récepteurs qui ne disposent pas des codes correspondants de la précision maximale. Ainsi, pendant quelques années, les civils n'ont eu accès qu'à une faible précision (environ 100 m). Le 1er mai 2000, le président Bill Clinton a annoncé qu'il mettait fin à cette dégradation volontaire du service².

Certains systèmes GPS conçus pour des usages très particuliers peuvent fournir une localisation à quelques millimètres près. Le GPS différentiel (DGPS) corrige ainsi la position obtenue par GPS conventionnel par les données envoyées par une station terrestre de référence localisée très précisément. D'autres systèmes autonomes, affinant leur localisation au cours de huit heures d'exposition parviennent à des résultats équivalents.

Dans certains cas, seuls trois satellites peuvent suffire. La localisation en altitude (axe des Z) n'est pas d'emblée correcte alors que la longitude et la latitude (axe des X et des Y) sont encore bonnes. On peut donc se contenter de trois satellites lorsque l'on évolue au-dessus d'une surface « plane » (océan, mer). Ce type d'exception est surtout utile au positionnement d'engins volants (tels les avions) qui ne peuvent pas se reposer sur le seul GPS, trop imprécis pour leur donner leur altitude. Mais il existe néanmoins un modèle de géoïde mondial nommé « Earth Gravity Model 1996 » ou EGM96 associé au WGS 84 qui permet, à partir des coordonnées WGS 84, de déterminer des altitudes rapportées au niveau moyen des mers avec une précision d'environ 1 m. Des récepteurs GPS évolués incluent ce modèle pour fournir des altitudes plus conformes à la réalité.

La trilatération est une méthode mathématique permettant de déterminer la position relative d'un point en utilisant la géométrie des triangles.



Le point à localiser est situé en rouge sur la figure point de concours des trois cercles fronts d'onde (lieu des points de même amplitude du signal) des signaux émis (ondes sphériques) par les 3 satellites.

*Et si l'internet n'existait pas, nous ne pourrions plus communiquer entre nous et avec les institutions existantes (il n'y aurait même plus d'institutions) et comme l'idée de progrès est liée à la communication, aux échanges d'idées entre les personnes selon Claude Levy Strauss dans "Race et Histoire", il n'y aurait plus de progrès et donc plus d'évolution technologique. Nous ne pourrions plus nous envoyer des messages en cas d'urgence et au sein d'une même famille les parents et les enfants ne pourraient plus communiquer et sans entre-aide les parents seraient condamnés à mourir conduisant à l'extinction de l'espèce humaine selon le modèle biologique suivant:

On considère une population qui évolue de génération en génération. On part de $Z_0=1$ individu, et note pour tout n supérieur ou égal à 1, Z_n le nombre d'individus de la n ème génération, en supposant que, après avoir donné naissance, les individus de la $(n-1)$ ème génération meurent. A chaque génération n appartenant à N , on suppose que chaque individu i engendre une portée d'individus de la génération suivante de taille $X_{n+1,i}$ suivant la même loi de X à savoir quel que soit k appartenant à N la probabilité

$P(X=k)=1/2^{k+1}$, indépendamment du nombre de descendants des autres individus existants ou ayant existé auparavant.

On montre que la probabilité $P(Z_n=0)$ que la population soit éteinte à la génération

$n=1/2^k$ et que $P(Z_2=0)/(Z_1=k)=1/2^{k+1}$ conduisant à une extinction de la population dès la 2ème génération même pour k très grand dès la première génération.

*Un remède à l'internet classique est la transmission de l'information par téléportation quantique avec les ordinateurs quantiques qui existent mais à l'état embryonnaire: La notion de téléportation quantique est également liée à la non-localité. L'idée est d'exploiter les corrélations entre deux particules intriquées, qui sont par exemple initialement dans l'état intriqué $\Phi = \frac{1}{\sqrt{2}}[|+\rangle + |-\rangle]$ de façon à reproduire à distance l'état de spin arbitraire d'une troisième particule. Initialement les deux particules intriquées se propagent vers deux régions éloignées de l'espace ; l'une d'entre elle atteint le laboratoire d'Alice alors que l'autre atteint celui de Bob: Une troisième particule dans un état arbitraire Ψ est alors fournie à Alice dans son laboratoire; le but final de ce scénario est de mettre la particule de Bob exactement dans le même état Ψ quel qu'il soit sans transporter la particule. On dit que l'état Ψ a été téléporté.

Quelle procédure peut conduire à une telle téléportation? Naïvement on pourrait penser que la meilleure stratégie pour Alice serait d'effectuer une mesure sur la particule dans l'état Ψ à téléporter mais ce n'est pas le cas. On peut montrer qu'il est plus efficace d'effectuer une mesure combinée concernant à la fois cette particule ainsi que la particule de la paire intriquée. De plus une condition essentielle pour que la téléportation fonctionne est qu'aucune distinction ne soit possible entre les deux particules utilisées par Alice. Avec des photons elle peut par exemple diriger les particules en question sur les deux faces d'entrée d'une lame séparatrice, et mesurer en sortie de chaque côté combien de photons sont réfléchis ou transmis ; ce dispositif ne permet effectivement pas de savoir de quelle direction initiale venaient les photons détectés, de sorte que la condition essentielle est remplie. Alors Alice communique à Bob le résultat de sa mesure : cette communication peut se faire par un canal classique (téléphone) en d'autres termes par une méthode qui n'est pas instantanée mais soumise à la limitation provenant de la vitesse de la lumière sans violer ainsi la Relativité d'Albert Einstein. Pour finir Bob Modifie l'état de sa particule en lui appliquant une transformation unitaire qui dépend de l'information qu'il a reçue. L'opération met alors sa propre particule dans le même état Ψ que l'état initial de la troisième particule, ce qui finalement réalise une téléportation quantique. Il s'agit d'un scénario mixte nécessitant la combinaison d'une transmission d'information quantique (par la paire intriquée) et de l'information classique (l'appel téléphonique entre Alice et Bob).

*Ainsi si l'internet n'existait pas nous ne pourrions simplement pas vivre .

Marie Laurence IGNACIMOUTTOU



NOUS SOMMES JEUDI ...

*« J'ai mal dormi. C'est votre faute.
J'ai rêvé que, sur des sommets,
Nous nous promenions côte à côte,
Et vous chantiez, et tu m'aimais. »*

Victor Hugo

Debout sur l'estrade, le tableau noir fixait mon dos et trente paires d'yeux endormis observaient mes lèvres réciter un poème de Victor Hugo.

Extirpée de mon rêve d'antan, mon estrade se met à fondre sous mes pieds, les visages d'ange deviennent ridés et je me réveille en sursaut...

Mon réveil à cristaux cellulaires couleur arc-en-ciel est brouillé. On dirait qu'il a plu sur ses couleurs.

Le vieux réveil de ma grand-mère, récupéré pour la déco va aujourd'hui me donner l'heure : une toute première fois depuis des décennies qu'il oscille entre le tic et le tac. Il est 9 heures !

Nous sommes jeudi, on est en 2045 et je me lève avec 2 heures de retard !

Ma première pensée va vers mon téléphone cellulaire ; il dort à côté de moi et je suis certaine qu'à travers lui, *Google* pirate mes rêves chaque nuit.

Je le saisis, je le caresse, je maugrée, je le secoue, je le retourne, je l'éteins, je le rallume, je suis déjà très en retard et son écran reste statique, bloqué à la date de hier.

Je commence à douter de la date d'aujourd'hui. Je n'ai plus de calendrier, ce sont tous ces appareils qui égrainent nos jours et nos heures et celui-ci, mon ami de chaque instant, semble être sérieusement endommagé.

J'en suis sûre, nous sommes jeudi.

Nous sommes jeudi et je suis en retard sur ma vie.

Je vais ouvrir les volets. Voir s'éclairer les cieux va peut-être éclairer mon jour qui commence très mal. Le bouton soleil qui régent toute son escadrille de volets par domotique interposée, trône devant moi. Il est éteint, je ne l'ai jamais vu éteint, j'hésite... j'appuie... Rien ne se passe.

La date s'est refusée à moi, le jour se refuse à moi également.

Mes perceptions s'embrouillent.

- *OK Google*, quelle est la météo ?

Je veux savoir... ce qui m'attend dehors.

Mon enceinte *Google* connectée va me répondre et je n'ai que faire des volets qui restent silencieux.

Tous les matins, elle détaille la météo avec la même voix monocorde et j'ai presque fini par l'aimer comme un membre de ma famille.

Aujourd'hui elle se tait... Le silence s'installe ; j'ai peur et je tremble de plus belle... je la déteste !

J'ai l'impression d'avoir perdu tous mes repères, je fais des allers retours dans mon appartement comme une lionne en cage ayant perdu sa liberté.

Perdre Internet donne cette impression insupportable de perdre sa Liberté.

Est-ce normal docteur ?

J'ai du mal à respirer ; l'air sans internet est lourd comme celui des avant-orages d'été quand on attend la pluie comme une libération.

Nous sommes jeudi, je suis en retard et je ne sais plus ce que j'attends.

Je me dirige avec détermination vers mon ordinateur ; bien évidemment que la solution est là ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

C'est lui le cerveau central de tout ; de mon réveil, de mon temps, de mes volets, de tous les détails de ma vie.

C'est la première fois que je cours dans mon salon. Je ne me sens pas ridicule, j'ai juste besoin de retrouver mon air pour respirer. Oui je suis accroc, et alors... cela vous fait sourire ?

Je n'ai même pas honte d'être dépendante d'une machine, je n'ai pas envie de changer .

Je vis comme ça, tout le monde vit comme ça.

Et puis je ne vois pas pourquoi je me justifie dans ma tête.

Je suis seule de toute façon, personne ne peut me juger.

Nous sommes jeudi, je suis en retard, je parle dans ma tête et je cours.

Il est là, oui il est là.

Comme il m'a manqué !

- Allez, allez, que se passe t'il ?

Je lui parle, on se rassure, je m'assis face à lui.

Il est là mais son écran reste noir. J'essaie mille façons de le redémarrer, comme un bouche à bouche sur un agonisant. Son écran reste désespérément noir et dans un dernier soubresaut de vie, d'une écriture vacillante et tremblante il m'écrit ses derniers mots :

1 – Vérifier que votre réseau est bien branché

2 – Vérifier que votre WiFi est activé

3 – Redémarrer votre Modem

4 – Redémarrer votre Ordinateur

5 – Appeler votre fournisseur internet

Il ne m'a jamais dit de telles choses !

Je me sens abattue, je n'ai plus de force.

Je dois m'asseoir sur la chaise de la cuisine comme une âme en peine, et attendre 5 interminables minutes que mon café se distille et que mes tartines soient éjectées du grille-pain. D'habitude, tout est programmé mais j'ai perdu mes habitudes. Elles s'en sont allées au pays des imprévus.

On est jeudi, je suis en retard et je n'ai plus d'habitude.

Le chauffe-eau étant merveilleusement connecté à la domotique de la maison, je sors de la douche frigorifiée. Mon corps tremble de manque comme une camée attendant sa piqûre et maintenant de froid.

Je ne parviens pas à joindre le fournisseur internet, comme me le conseille le numéro 5 de la marche à suivre et ... il n'y a pas de numéro 6.

Il y a longtemps que cela ne m'était pas arrivé : je dois réfléchir par moi-même. Mon cerveau est en totale autonomie et est livré à lui-même, mais il a oublié comment réfléchir.

Nous sommes jeudi, je suis en retard et je ne sais plus réfléchir.

Le silence de mon appartement m'enveloppe de son linceul.

J'enfile une veste à la va-vite, je vérifie de ne pas avoir oublié mon bracelet connecté. C'est une habitude, ne souriez pas... et je m'enfuis.

Évidemment, vous imaginez bien que l'ascenseur est en panne. J'ai bien compris que dans cet immeuble depuis ce matin, tout ce qui se déclenche par l'intermédiaire d'un bouton, ne fonctionne plus.

Alors je dévale les 4 étages en courant. Je courais dans mon salon, je cours maintenant dans ma cage d'escalier.

Nous sommes jeudi, je suis en retard et je cours.

Je cours vers l'espoir de retrouver mon air à l'extérieur, une petite minute d'internet dans un coin de rue, un rail de réseau à sniffer pour apaiser mes idées...

Je ne demande pas grand-chose et intérieurement je prie Dieu. Quel Dieu ? Celui d'Internet bien-sûr :

« Par pitié, faites que je retrouve mon agenda *google*, je ne sais plus ce que je dois faire aujourd'hui, et ma carte *map* interactive pour me rendre à mon travail, et mon ticket de métro dématérialisé (ô que je n'ai jamais aimé ce mot!), et mon bracelet cardiovasculaire pour vérifier que mon cœur ne s'emballe pas trop avec toutes ces émotions, et ... »

Emportée par cette frénésie du manque, je continue à courir vers le métro ; l'espoir de retrouver internet un peu plus loin, semble me donner des ailes.

L'escalier mécanique est arrêté, la barrière est tirée, le métro à l'arrêt. Je lève les yeux de mon portable dans lequel je suis plongée depuis un moment pour ne pas manquer l'apparition inespérée des petites barres de connexions qui ont disparu depuis ce matin, restées prisonnières de la date de hier.

Je lève les yeux et je crois bien que c'est la première fois que je regarde le hall du métro.

Il n'y a personne et je le trouve beau.

Un sculpteur des temps modernes a érigé une magnifique œuvre d'art en son centre et je ne l'avais jamais remarquée.

Nous sommes jeudi, je suis en retard et j'aime les œuvres d'art.

Je suis seule, je prends le temps de contourner cette immense sculpture, de la comprendre, de lui parler, de lui dire qu'elle est belle, de m'excuser de ne jamais avoir pris le temps de la remarquer alors qu'elle faisait partie de mon quotidien depuis plusieurs années.

Nous sommes jeudi, je suis en retard et je ne rattraperai jamais le temps perdu.

Je remonte à la surface, le ciel est beau et je me sens presque libre.

Ce doit être un effet secondaire de mon manque. Je serre toujours mon cellulaire mort dans ma main, dans l'attente qu'il vibre mais mes espoirs s'amenuisent au fil des rues. Internet semble ne plus exister.

Et s'il ne revenait jamais ?

A cette question je panique, ma crise de manque refait surface de plus belle.

Je suis contrainte de m'asseoir à la première terrasse de café.

Je me ressaisis. Respirer de façon non connectée reste possible, je devrais être heureuse.

Le QR code au centre de la table me rassure parce qu'il fait partie de mon univers quotidien. Muet et informe, il semble m'inviter à passer commande et par réflexe je dirige mon cellulaire vers lui.

– Bonjour Madame.

Une voix s'adresse à moi, je lève mon regard et découvre « l'Humain ».

Cela fait si longtemps que je n'ai pas croisé de serveur sur une terrasse. Le QR code dans sa splendeur les a déshumanisés et terrés dans leurs cachettes.

Nous sommes jeudi, je suis en retard et je suis heureuse de parler à « l'Humain ».

Il me sourit et répond à la question que je ne lui ai pas posée :

– Depuis ce matin, il y a une panne mondiale d'internet. Vous avez certainement dû le constater. Je ne peux vous faire qu'une orange pressée. Ma machine à café connectée est en panne elle aussi.

Le mot « mondiale » prononcé par l'« Humain » me fait frissonner.

Je regarde autour de moi et je m'aperçois que je ne suis pas seule sur cette terrasse.

Il y a au moins trente personnes non connectées qui ne se sont jamais vues bien que prenant certainement chaque matin le même chemin depuis des années. Ce matin tout le monde commence à s'observer, puis à se parler comme aux premiers temps du paléolithique.

Nous sommes jeudi, je suis en retard et je ne suis pas seule.

L'« Humain » est reparti en quête de mon orange pressée et le monsieur assis à côté de moi m'interpelle :

– Ceci n'était jamais arrivé mais il fallait s'y attendre !

– De quoi parlez-vous ?

Il semble sûr de lui comme s'il avait déjà étudié les rouages socio-politiques de cette panne et saisit ma question comme un appel à se justifier :

– Je m'appelle Dan et je suis ingénieur des transferts des données connectiques. Il s'est passé quelque chose d'étrange cette nuit. Absolument tous les objets connectés, se sont vus réduits à l'arrêt brutal de leur fonctionnement. A notre insu, ces objets dévoués à notre simple service, semblent s'être réunis entre eux.

Je ne peux pas cacher ma profonde surprise :

– Réunis ? Mais comment est-ce possible ?

Dubitativement je regarde mon cellulaire mort gisant à côté d'un QR code inutile, mon bracelet connecté tout aussi inerte qui encercle mon poignet comme une menotte désuète.

L'ingénieur de la connectique sourit.

– Je ne peux pas encore expliquer comment mais tous ces objets se sont connectés ensemble, ce qui leur a permis de commencer à élaborer quelque chose en commun.

Mon regard s'agrandit. Mais que diantre peuvent bien créer des objets ensemble ?

Il continue, cette fois clairement amusé par ma réaction :

– Ce qu'ils ont élaboré porte un drôle de nom s'opposant à leur fonctionnement sans interruption. Ce nouveau nom qui les unit dans leur lutte est un syndicat : le syndicat « objettiste ».

Debout sur l'estrade, le tableau noir fixe mon dos et trente paires d'yeux endormis regardent mes lèvres réciter ce texte de Picasso qui finit en apothéose incompréhensible par cette phrase, peut-être une anticipation d'un monde futur :

« Je ne peux vivre sans amour. S'il n'y avait plus un seul humain, j'aimerais une plante, un bouton de porte. »

Et moi que serai-je capable d'aimer si les objets venaient à gagner leur bataille ?

Nous sommes jeudi et je me réveille dans un nuage de mauvais rêves.

Christel LACROIX

